

Schurmann et Bouzat

FRANCE



AMÉRIQUE

COVRS DE FRANÇAIS PAR LA
MÉTHODE INDUCTIVE
INTUITIVE

TROISIÈME VOLUME

LIBREROS EDITORES. A. MONTEVERDE y Cia. — "PALACIO DEL LIBRO"
CALLE 25 DE MAYO Nº 577 — NCMXVI — MONTEVIDEO (URUGUAY)

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Avec ce troisième volume de FRANCE-AMÉRIQUE nous inaugurons le cycle de perfectionnement et d'initiation littéraire de notre méthode, qui a été presque exclusivement utilitaire dans les deux volumes antérieurs.

Nous tenons, en premier lieu, à faire remarquer que cette nouvelle tendance ne signifie d'aucune façon l'abandon des principes de la méthode directe, que nous avons succinctement exposés dans l'introduction du premier volume. L'initiation à la culture littéraire que nous proposons, n'est d'ailleurs pas substitutive mais additive, c'est-à-dire qu'elle ne s'oppose nullement à la continuation de l'enseignement pratique que nous avons recommandé. Il n'y a, en effet, aucun inconvénient à employer les connaissances de français antérieurement reçues par l'élève, comme un précieux instrument de perfectionnement intellectuel, tout en persévérant dans l'emploi des procédés pratiques qui ont pour but l'étude utilitaire de la langue.

Le plan de cet ouvrage est excessivement simple. Les huit séries qui le composent réunissent, chacune, une introduction lexicologique et un choix de textes littéraires ayant rapport aux sujets de conversation imposés par le programme universitaire. Les morceaux choisis sont accompagnés de remarques phonétiques, lexicologiques et grammaticales qui forment le complément ou la révision des notions acquises dans le premier cycle du cours. Chaque auteur cité est traité dans une brève notice qui donnera à l'élève certains aperçus intéressants sur la littérature française.

Si nous avons soumis le plan de ce troisième volume — comme celui des volumes antérieurs — aux exigences du programme universitaire, c'est afin de supprimer les obstacles qui auraient pu s'opposer à l'adoption de la méthode avant la réforme des plans d'études, et aussi pour éviter l'obligation

7 150
COURS DE FRANÇAIS PAR LA MÉTHODE INDUCTIVE-INTUITIVE

France-Amérique

P A R

Paul F. Schurmann

Marius Bouyat

TROISIÈME VOLUME

Libreros Editores:

A. MONTEVERDE & Cía.

"PALACIO DEL LIBRO"

25 de Mayo 577 — Montevideo

d'étudier à part les sujets de conversation indiqués par ce programme. Mais nous n'avons suivi ce plan qu'avec la conviction qu'il ne nuisait en rien à l'application des principes fondamentaux de la méthode directe, car il se limite, en effet, à nous imposer un ordre de sujets de conversation absolument rationnel et pratique.

Il nous semble presque inutile de faire ici la défense pédagogique de la méthode qui consiste à enseigner une langue vivante par les textes, à fortiori lorsque cette méthode n'est initiée, comme dans FRANCE - AMÉRIQUE, qu'après une étude préparatoire de deux ans. Nous tenons cependant à faire remarquer que cette initiation à la culture littéraire a surtout pour but dans notre milieu, de rendre à l'enseignement du français, l'importance et le prestige auxquels il a droit.

En effet, nous n'avons pas à le cacher, le français a été considéré dans notre Université comme une branche tout à fait secondaire, et cela est parfaitement injuste. L'étude de notre langue, outre sa valeur utilitaire, doit tenir ici, où les humanités ont été supprimées, la place qui appartient aux langues mortes dans d'autres pays.

Le professeur de français ne peut donc pas se borner à enseigner à lire à traduire et à parler; il doit devenir le collaborateur des autres professeurs et contribuer amplement à la formation littéraire de l'élève. Mais pour remplir cette mission, il faut lui offrir un livre approprié, plus long et plus difficile, peut-être, que les manuels employés auparavant, mais qui lui permette de faire un cours plus intéressant et plus élevé. L'intérêt et le respect qu'inspire toujours à l'élève un enseignement supérieur récompenseront amplement ses efforts.

À part cet aspect de l'enseignement du français, par des textes convenablement choisis, il faut aussi faire remarquer que ce procédé s'adapte merveilleusement à la méthode directe. Outre l'attrait de la beauté de la forme littéraire, le besoin constant d'interpréter exactement le sens des lectures impose au professeur et à l'élève l'obligation de faire de nombreux commentaires qui sont la base d'une conversation intéressante et naturelle que la méthode directe établit comme procédé fondamental.

Nous avons dit plus haut que la tendance du 2^d cycle de notre cours, ne doit modifier en rien les principes essentiels de la méthode directe, que nous ne saurions trop recommander à nos estimés collègues de respecter rigoureusement. Il faut cependant observer qu'après deux années d'étude pratique, où le but presque exclusif de l'enseignement a été la conversation, c'est-à-dire l'acquisition d'un vocabulaire actif suffisant et des règles fondamentales de la phonétique et de la grammaire, nous devons légèrement modifier les procédés afin de soumettre notre étude de la langue à de nouvelles exigences.

Il en est surtout ainsi de la traduction. Cet exercice n'avait été admis jusqu'ici que comme une concession, comme un mal inévitable, imposé par l'impossibilité — faute de temps — d'expliquer les textes intuitivement. Ici, dans ce second cycle, la traduction a droit de cité et elle doit être employée comme un exercice utile et nécessaire. Mais n'exagérons pas. Ne retombons pas dans les erreurs de la méthode indirecte. La traduction n'est qu'un des nombreux procédés mis à notre disposition. La lecture, les commentaires sur les idées, sur la forme, sur les difficultés phonétiques, lexicologiques ou grammaticales, le thème d'imitation (oral ou écrit), la conversation sur les sujets traités et sur les auteurs cités, etc., sont autant d'exercices qui ne doivent pas être oubliés en faveur de la traduction.

L'orthographe, qui n'avait qu'une importance toute secondaire dans le premier cycle, utilitaire, pratique, oral, acquiert dans celui-ci une grande importance et, par conséquent, la dictée, la rédaction, le résumé, voire même la copie, doivent être fréquemment employés.

N'oublions pas qu'il ne s'agit pas ici d'une anthologie française ni, moins encore, d'un cours de littérature, car les auteurs n'ont pu perdre de vue un seul instant que leur but véritable était d'offrir à leurs collègues une méthode pratique de français, et ils ont donc dû constamment soumettre le choix des auteurs et des passages à des exigences pédagogiques spéciales. Néanmoins, ils croient leur offrir un livre d'une valeur indiscutable pour l'initiation à la culture littéraire, livre dont la simple lecture démontrera que tel passage est un puissant auxiliaire pour le cours de littérature, tel autre un complément du cours d'histoire, tel autre une réminiscence d'études scientifiques, et d'autres, enfin, de brefs aperçus sur des sujets qui échappent aux études scolaires et qui n'en sont donc que plus intéressants à traiter.

Les auteurs osent compter sur l'accueil bienveillant de leurs collègues, dont ils espèrent recevoir les intéressantes observations qu'ils mettront à profit dans des éditions successives ou dans les autres parties du cours.

P. F. SCHUEMANN — M. BOUTAT.

AVERTISSEMENT

DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

Dans cette deuxième édition du troisième volume de "France-Amérique", nous n'avons apporté aucune modification au plan général de l'ouvrage. Néanmoins pour alléger l'ensemble du cours et pour mieux l'adapter au niveau moyen des élèves, nous avons cru utile de supprimer ou de raccourcir certains morceaux un peu difficiles.

Le memento grammatical placé à la fin du livre constitue la seule innovation importante de cette édition. Nous tenons à faire remarquer que ce résumé des règles fondamentales de la grammaire n'est qu'un aide — mémoire que les élèves pourront consulter avec profit pour la préparation de leurs leçons et de leurs devoirs. Il ne saurait donc être employé pour faire de l'enseignement grammatical déductif selon l'ancienne méthode. Ceci serait contraire à l'orientation pédagogique de F. A. et à l'esprit des Instructions Officielles relatives à l'enseignement des langues vivantes.

LES AUTEURS.

AVERTISSEMENT

DE LA TROISIÈME ÉDITION.

Afin de permettre sans inconvénients l'usage des livres des éditions antérieures, nous n'avons modifié en rien le matériel de lecture de ce troisième volume. Par contre, répondant au désir qui nous a été exprimé par plusieurs collègues, nous avons placé à la fin de chaque morceau les sujets de conversation ou de rédaction et nous y avons ajouté des exercices d'application que les professeurs pourront multiplier et varier à leur gré.

L'accueil favorable fait à notre méthode nous impose l'obligation d'y introduire les améliorations dont elle est susceptible. C'est pour remplir ce devoir que nous avons profité de la réimpression de ce recueil pour y apporter ces modifications qui, sans nul doute, contribueront largement à faciliter la tâche des maîtres et des élèves.

LES AUTEURS.

I

La Température

La Température. - Les Saisons

Généralités.

- Prose : Le printemps en Bretagne. — Chateaubriand.
 Poésie : Printemps. — Victor Hugo.
 Prose : La grêle. — Emile Zola.
 Poésie : L'été. — Midi. — Leconte de Lisle.
 Prose : L'automne. — Gustave Droz.
 Poésie : Chanson de l'automne. — Emile Verhaeren.
 Prose : Histoire de chasse : les Préparatifs. — Guy de Maupassant.
 » Histoire de chasse (suite). — Guy de Maupassant.
 Poésie : La Neige. — Alfred de Vigny.

La Température. - Les Saisons

En Physique, nous avons appris que la température est l'intensité de la chaleur et qu'elle est donc l'état particulier des vibrations des molécules d'un corps. Nous avons aussi appris que, pour mesurer la température, on emploie le thermomètre et qu'il y a des thermomètres à gaz (air, hydrogène), des thermomètres à liquide (alcool, mercure) et des thermomètres solides (pyromètres). Nous avons vu, enfin, que, selon le pays, on emploie l'une des trois échelles thermométriques (échelle de Celsius ou centigrade, Fahrenheit, Réaumur).

Ce n'est pas au point de vue de la physique que nous étudierons ici la température, mais dans le sens le plus commun qu'attribue à ce mot la langue usuelle c - à - d : état du temps, température atmosphérique.

La température est très variable et ses variations sont dues à de nombreuses causes, les unes générales, comme les saisons, les autres locales, comme l'altitude, la latitude, la direction du vent, l'humidité, etc.

Les différents aspects que présente la nature en hiver, au printemps, en été et en automne ont de tout temps inspiré les écrivains, aussi n'aurons-nous que l'embarras du choix pour donner ici quelques lectures ayant rapport aux saisons.

Le printemps en Bretagne.

Le printemps ⁽¹⁾ en Bretagne est plus doux qu'aux environs de Paris et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux qui l'annoncent : l'hirondelle, le loriot ⁽²⁾, le coucou, la caille et le rossignol, arrivent avec des brises qui hébergent ⁽³⁾ dans les golfes de la péninsule armoricaine ⁽⁴⁾. La terre présente un véritable jardin de marguerites, de pen-

sées, de jonquilles ⁽⁵⁾, de narcisses, d'hyacinthes, de renoncules, d'anémones ⁽⁶⁾. Des clairières se panachent ⁽⁷⁾ d'élégantes et hautes fougères; des champs de genêts et d'ajoncs resplendent de leurs fleurs qu'on prendrait pour des papillons d'or. Les haies, au long desquelles abondent la fraise, la framboise et la violette, sont décorées d'aubépine ⁽⁸⁾, de chèvrefeuille, de ronces, dont les rejets ⁽⁹⁾ bruns et courbés portent des fleurs et des fruits magnifiques. Tout fourmille ⁽¹⁰⁾ d'abeilles et d'oiseaux; les essaims et les nids arrêtent les enfants à chaque pas. Dans certains abris, le myrte et le laurier-rose croissent ⁽¹¹⁾ en pleine terre comme en Grèce; la figue mûrit comme en Provence; chaque pommier, avec ses fleurs carminées, ressemble à un gros bouquet de fiancée de village.

CHATEAUBRIAND.



François-René, Vicomte de Chateaubriand (Saint-Malo 1768 - Paris 1848) fut officier, diplomate, politicien, ministre... mais il doit sa gloire à son œuvre littéraire. Grand précurseur du romantisme, il fut, comme Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, et mieux qu'eux, un grand peintre de la nature. Il défendit la religion, en poète, dans le "Génie du Christianisme" et "Les Martyrs". Dans "Atala", "René", "Les Natchez", il nous donne en grand artiste, ses souvenirs d'Amérique. "René" est le type du romantique, il crée l'incarnation du "mal du siècle". Le style de Chateaubriand est original, sa prose est poétique et les images les plus riches y abondent.

Grammaire. Vocabulaire.

- (1) *printemps* veut dire, d'après son étymologie, "premier temps" car, en vieux français, on disait *prin*, *prime* pour *premier*, *première*. Nous avons ainsi: *primevère*, *primrose*, *primrose*, *primer*, *primordial*, *prince*, *principe*, *principal*, etc.
- (2) *le loriot*. Ce mot a une étymologie curieuse. On disait, en vieux français, "un oriol, l'oriot", mot dérivé de *or* c. à d. *oiseau* ou *plumage doré*. Par confusion, l'article élidé *l'* a été pris pour la première lettre du mot et on a dit: "un loriot, le loriot". La dernière consonne a été

transformée et voilà la forme moderne, *le loriot*, où nous répétons l'article sans nous en douter comme dans "le lendemain" qui était autrefois "l'en demain".

- (3) *héberger*, 3^{ème} pers. plur. Ind. Prés. du verbe: *héberger* = loger, donner asile. Pris ici dans un sens figuré, il signifie: se trouver.
- (4) *armoricaïn*, *e*, adjectif ou nom dérivé d'*Armorique*. Ce nom était donné autrefois à une partie de la Gaule qui comprenait la Bretagne, une partie de la Normandie et même, auparavant, à toutes les provinces maritimes de l'Ouest. Aujourd'hui *Armorique* est synonyme de Bretagne.
- (5) *jonquille*. Ce nom de fleur est d'origine espagnole et est un diminutif de *jone*.
- (6) *anémone*. Ce mot dérive de "anemon", vent, en grec, que nous retrouvons dans *anémomètre*. *Anémone* veut dire "fleur du vent".
- (7) *se panachent* veut dire: s'ornent comme d'un panache, se décorent.
- (8) *aubépine* est formé par *aube* équivalent de *blanc* et *épine*, c'est donc: "blanche épine".
- (9) *rejets* = pousses de la souche d'un arbre.
- (10) *fourmiller* = pulluler, se trouver en grand nombre comme les fourmis.
- (11) *croissent*, 3^{ème} pers. plur. Ind. Prés. du verbe *croître* qu'il faut bien différencier de *croire*.

Exercice de conversation ou de rédaction.

Le printemps: La saison la plus agréable en France: température douce, réveil de la nature, les jours augmentent, les bourgeons, les feuilles, les fleurs.

Les oiseaux reviennent (les hirondelles).

En ville: promenades. Aspect des parcs et des avenues.

A la campagne: préparation du sol, labourage, semailles, taille et greffe des arbres, tonte des moutons. Dangers des gelées printanières.

En Uruguay: temps variable, vents.

Exercices d'application.

- Construire des phrases dans chacune desquelles entrera l'un des verbes suivants: *héberger*, *croître*, *croire*.
- Copier le passage chenillé en mettant les verbes à l'imparfait de l'indicatif: *Les haies au long desquelles abondaient...*

Printemps.

Voici donc les longs jours, lumière, amour, délire!
 Voici le printemps! mars, avril au doux sourire,
 Mai fleuri, juin brûlant, tous les beaux mois amis!
 Les peupliers, au bord des fleuves endormis,
 Se courbent mollement ⁽¹⁾ comme de grandes palmes;
 L'oiseau palpite au fond des bois tièdes et calmes;
 Il semble que tout rit, et que les arbres verts
 Sont joyeux d'être ensemble et se disent des vers.
 Le jour naît, ⁽²⁾ couronné d'une aube fraîche et tendre;
 Le soir est plein d'amour; la nuit, on croit entendre,
 A travers l'ombre immense et sous le ciel béni, ⁽³⁾
 Quelque chose d'heureux chanter dans l'infini.

VICTOR HUGO.

Victor Hugo (Besançon 1802 - Paris 1885) est le plus grand poète du XIX^{ème} siècle. Son œuvre est tellement vaste et tellement multiple qu'il faudrait étudier cet écrivain génial dans chacun des genres de la prose et de la poésie qu'il a traités, toujours de main de maître, et l'on verrait alors que chacune de ses œuvres aurait suffi à le rendre glorieux. Victor Hugo est un génie exceptionnel. Il y a en lui un artiste d'une inspiration sublime et un technicien d'une maîtrise incomparable. Ses œuvres poétiques, son théâtre, ses romans, ses ouvrages d'histoire, de critique, de philosophie, ses descriptions de voyages, ses discours, doivent tous être cités comme des chefs-d'œuvre dont la littérature française s'enorgueillit à juste titre. Victor Hugo fut le chef du mouvement romantique dans les genres littéraires. En poésie, les quatre grands noms du romantisme sont ceux de Hugo, Lamartine, Musset et Vigny. Lanson, définit ainsi la caractéristique de chacun de ces grands poètes: "Lamartine est trop amateur, Vigny trop penseur, Musset trop indifférent, Hugo et Gautier sont les grands ouvriers du romantisme. Hugo surtout..."



Grammaire. Vocabulaire.

⁽¹⁾ mollement:

mou (mol) → molle → mollement.

⁽²⁾ naît. 3^{ème} pers. sing. Ind. Prés. de naître: Je nais, il naît, nous nais-

sons. Imparfait: Je naissais. Passé déf.: Je naquis. Passé ind.: Je suis né. Fut.: Je naîtrai. Subj. prés.: Que je naisse. Part. prés.: Naissant. Part. pas.: Né.

(L'accent circonflexe se conserve devant t).

⁽³⁾ béni. Part. passé de bénir. Peut aussi s'écrire: "bénit": eau bénite, pain bénit.

La grêle.

(Il est minuit, en été; un orage se prépare; des femmes, à la campagne, ont peur:)

La porte sur la cour était restée ouverte, un grand souffle entra, éteignit ⁽¹⁾ les lumières. Cela les terrifia toutes et comme elles rallumaient les chandelles, le souffle de tempête revint ⁽²⁾, plus terrible, tandis qu'un hurlement ⁽³⁾ prolongé montait, grandissait des profondeurs noires de la campagne. On aurait dit le galop d'une armée dévastatrice ⁽⁴⁾ qui approchait, au craquement ⁽⁵⁾ des branches, au gémissement ⁽⁶⁾ des champs éventrés.

Elles avaient couru sur le seuil, elles virent une nuée de cuivre voler et se tordre dans le ciel livide. Et, soudain, il y eut un crépitement ⁽⁷⁾ de mousqueterie ⁽⁸⁾; une pluie de balles tomba, cinglantes ⁽⁹⁾, rebondissantes, à leurs pieds. Alors un cri leur échappa, un cri de ruine et de misère:

La grêle! La grêle!

Saisies, révoltées et blêmes ⁽¹⁰⁾ sous le fléau, elles regardaient. Cela dura dix minutes à peine. Il n'y avait pas de coup de tonnerre, mais de grands éclairs bleuâtres ⁽¹¹⁾, incessants, semblaient courir au ras du sol, en larges sillons de phosphore; et la nuit n'était plus si sombre, les grêlons l'éclairaient de rayures pâles, innombrables, comme s'il fût tombé des jets de verre. Le bruit devenait assourdissant, une mitraille, un train lancé à toute vapeur sur un pont de métal, roulant sans fin. Le vent soufflait en furie, les balles obliques sabraient ⁽¹²⁾ tout, s'accumulaient, couvraient le sol d'une couche blanche

EMILE ZOLA.

Emile Zola (Paris 1840-1902) est un des grands représentants de l'école naturaliste de romanciers. Le roman est un des genres les plus importants de la littérature du XIX^{ème} siècle. Dans l'école romantique, nous voyons le roman lyrique de Madame de Staël et de Chateaubriand, analytique de Senancour et de B. Constant, historique de Chateaubriand, Vigny, Mérimée, Hugo (qui ont comme grand maître Walter Scott), idéaliste et philosophique de George Sand. Avec Stendhal, Mérimée et surtout Balzac, naît le naturalisme en opposition au romantisme. Dans cette nouvelle école figurent les noms, célèbres à juste titre, de romanciers de la valeur de Flaubert, Edmond et Jules de Goncourt, Alphonse Daudet, Maupassant et Zola, le maître du naturalisme absolu, scientifique. Les romans de Zola sont des études puissantes, grandioses, lourdes et après quelquefois, de grands problèmes physiologiques et sociologiques.



Grammaire. Vocabulaire.

(¹) *éteignit*, 3^{ème} pers. sing. Pass. déf. du verbe *éteindre*. Prés.: *J'éteins*, nous *éteignons*. Imp.: *J'éteignais*. Pass. déf.: *J'éteignis*. Fut.: *J'éteindrai*. Subj. Prés.: Que *j'éteigne*. P. P.: *éteint*.

(²) *recint*. Passé déf. de *recouvrir*. Se conjugue comme *venir*.

(³) *hurlement*, cri prolongé et plaintif du loup. A aspiré, avec prononciation propre d'aspiration. Verbe: *hurler*.

(⁴) *dévastatrice*, fém. de l'adj. *dévastateur*.

(⁵) *craquement*, dérivé de *craquer*.

(⁶) *gémissement*, dérivé de *gémir*.

Le suffixe *ment* indique la manière d'être.

On a de même: *miauler* — *mialement*.

hennir — *hennissement*.

béler — *bèlement*.

magir — *magissement*.

aboyer — *aboïement* ou *aboïement*.

(⁷) *crépitemment*, dérivé de *crépiter*.

(⁸) *mousqueterie*, dérivé de *mousquet*, ancienne arme à feu.

(⁹) *cinglantes*, fém. plur. de *cinglant*, dérivé de *cingler*, frapper comme avec une ceinture.

(¹⁰) *blème*, très pâle, livide.

(¹¹) *bleuâtre* = *bleu* et suffixe *âtre* c. à d. qui tire sur le bleu. De même: *blanchâtre*, *noirâtre*, *rougeâtre*, *verdâtre*, *grisâtre*, *jaunâtre*, etc.

(¹²) *sabratent*, 3^{ème} pers. plur. Imparf. de *sabrer*, frapper comme un sabre.

Exercice de conversation ou de rédaction.

Décrivez un orage que vous avez vu.

Exercice d'application.

Construire des phrases dans chacune desquelles entrera l'un des verbes suivants ou les noms dérivés: *hurler*, *miauler*, *hennir*, *béler*, *magir*, *aboyer*... *hurlement*, *mialement*...

L'été. — Midi.

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappe d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait (¹). L'air *flamboie* (²) et *brûle* sans haleine;
La terre est *assoupie* en sa robe de feu.

L'étendue *est immense* et les champs *n'ont point d'ombre*,
Et la source *est tarie* (³) où *buvaient* les troupeaux;
La lointaine forêt, *dont* la lisière est sombre,
Dort là-bas, immobile, (⁴) en un pesant repos.

Seuls, les grands blés *mûrissent*, tels qu'une mer dorée,
Se déroulent au loin, *dédaigneux* (⁵) du sommeil:
Pacifiques enfants de la terre sacrée,
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
Une ondulation majestueuse (⁶) et lente
S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
Bavent avec lenteur sur leurs fanons (⁷) épais,
Et suivent de leurs yeux languissants (⁸) et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais...

LECONTE DE LISLE.

Charles-Marie René Leconte de Lisle (Saint-Paul, Ile de la Réunion, 1818 - Louveciennes, 1894) est un poète toujours empreint de grandeur, d'énergie et quelquefois de pessimisme. Son style est parfait, d'une austère beauté plastique. Il est, en cela, un des meilleurs représentants du "Parnasse", école poétique qui réagit contre les exagérations lyriques du Romantisme, comme le Romantisme avait réagi contre le Classicisme. Leconte de Lisle a dit: "Les émotions personnelles n'ont laissé dans mes poèmes antiques que peu de traces..." Catulle Mendès a dit: "Pas de sanglots humains dans le chant des poètes". La réaction contre le Romantisme est exposée dans ces quelques mots. Leconte de Lisle décrit en maître la Nature, belle, éternelle, indifférente, où l'homme n'est qu'un élément secondaire.



Grammaire. Vocabulaire.

- (1) *se tait*, 3ème pers. sing. Ind. Prés. de *se taire*. Prés.: Je me tais, nous nous taisons. Imp.: Je me taisais. P. déf.: Je me tus. Fut.: Je me tairai. Subj. prés.: Que je me taise. Part. prés.: se taisant. P. P.: tu, tue.
- (2) *flambe*, 3ème pers. sing. Ind. Prés. de *flamber*. Les verbes en *oyer* et *uyer* changent y en i devant un e muet. Les verbes en *oyer* conservent y ou le changent en i indifféremment. Ex.: *nettoyer*, je nettoie; *essuyer*, j'essuie; *payer*, je paie ou je paie.
- (3) *tarir*, P. P. féminin de *tarir*, épuiser, sécher.
- (4) *immobile* est formé par le préfixe *in* et l'adjectif *mobile*, mais, en français, n se change en m devant b, p ou m. Nous avons de même: *immense*, *immeuble*, *immédiat*, *immoral*, *immortel*, etc.
- (5) *dédain* == *dédaigner* == *dédaigneux* == *dédaigneuse* == *dédaigneusement*.
- (6) *majesté* == *majestueux* == *majestueuse* == *majestueusement*.
- (7) *fanon*, n. m., pli de la peau qui pend sous le cou des bœufs.
- (8) *languissant*, adj. part. prés. du verbe *languir*.

Exercice de conversation ou de rédaction.

L'été. En ville: chaleur accablante. Exode vers la campagne, la mer ou les montagnes. Grandes vacances.

A la campagne: Les champs de blé, les fruits. La moisson, la fenaison.

Sports: tennis, canotage, natation.

L'automne (1):

Je donnerais deux étés pour un automne. J'adore les grandes flambées; j'aime à me réfugier dans le fond de la cheminée, ayant (2) mon chien entre mes guêtres humides. On entend le vent siffler dans la grange, la grande porte craquer, le chien tirer sur sa chaîne en hurlant, et, malgré le bruit de la forêt, qui tout près de là rugit en courbant le dos, on distingue les croassements lugubres (3) d'une bande de corbeaux qui luttent contre la tempête. La pluie bat les petites vitres; on songe à ceux qui sont dehors, en allongeant ses jambes vers le feu. On songe aux marins, au vieux docteur conduisant son petit cabriolet, dont (4) la capote se dandine, (5) tandis que les roues enfoncent dans l'ornière et que cocotte hennit (6) contre le vent. On pense aux deux gendarmes dont le tricorne ruisselle; on les voit morfondus, trempés, courbés en deux et cheminant dans le sentier des vignes, assis sur leur monture que recouvre le grand manteau bleu. On songe au chasseur attardé courant dans la bruyère, poursuivi par l'ouragan comme le criminel par le châtimement, sifflant son chien, la pauvre bête qui barbote dans les marais.....

Infortuné docteur, infortunés gendarmes, infortuné chasseur!

GUSTAVE DROZ.

Gustave Droz. — (Paris 1822 - 1895). — Écrivain français, d'un style agréable, plein de sensibilité dans ses fins croquis de scènes de famille, Droz est surtout connu par son ouvrage: "Monsieur, Madame et Bébé".

Grammaire. Vocabulaire.

- (1) *automne*. Remarquez l'orthographe curieuse de ce mot, due au latin "autumnus", mais prononcée: ô-to-n.
- (2) *ayant*, P. Présent du verbe *avoir*.
- (3) *croassement*, dérivé de *croasser*, onomatopée du cri du corbeau et de la corneille.
- (4) *dont*, pron. relatif, signifie *duquel* ou *de qui*.

Le petit cabriolet dont la capote...

Les gendarmes dont le tricorne...

On emploie *duquel* après un nom complément indirect: Le professeur à la conférence *duquel* nous avons assisté.

(*) *se dandiner*, se balancer comme la cloche qui fait: dan, din. Un dérivé: *dandin*, sot, naïf.

(*) *hennir*, 3^{ème} pers. sing. Ind. prés. de *hennir*. Prononcez *hè-nir*. On peut aussi prononcer: *ha-nir*, mais cette prononciation n'est plus usuelle. Autrefois on a même prononcé *han-nir*. Il en a été de même du mot *ennemi* qui a eu trois prononciations successives: *en-nemi*, *a-nemi*, et, enfin, *è-nemi*.

Exercice de conversation ou de rédaction.

L'automne. En Uruguay, la saison la plus agréable.

En France, la première moitié: temps doux, abondance, récolte des fruits, vendange; la deuxième moitié: saison triste, chute des feuilles, les jours raccourcissent, bises froides, émigration des oiseaux.

A la campagne: Vendange. Récoltes. Labour, semailles d'hiver.

Sports: la chasse.

Chanson de l'automne.

C'est le triste mois, le mois de novembre:
Vols de corbeaux noirs, lointains onduleux,
Crépuscule blême au ciel couleur d'ambre
Et feuillages roux (*) dans les brouillards bleus:
Au bord des champs bruns, le gazon frissonne;
Le pays est terne (2) et silencieux (3).
Dans un vieux clocher, une cloche sonne:
L'angélus du soir sonne dans les cieus (*).
Un vieux, tout cassé, qui geint (4) et qui tousse,
Dans un chemin creux, marche à pas tremblants,
Les esprits des bois dorment sous la mousse;
Les ormes sont noirs, les hêtres (5) sont blancs.
Dans les arbres morts, le vent monotone
Murmure et l'on songe aux jours d'autrefois;
Lent, triste et rêveur comme un champ d'automne,
L'angélus du soir sonne dans les bois.

EMILE VERHAEREN.

Emile Verhaeren (Saint-Amand-sur-l'Escaut, Belgique, 1855-1913). Depuis 1880, la Belgique a apporté aux lettres françaises une collaboration importante et les noms de Verhaeren, Maeterlinck, Rodenbach, Lemonnier, Picard... figurent au même niveau que les noms les plus célèbres des grands écrivains français. Verhaeren est le poète de la force, de la vie violente et puissante. Il est quelquefois sombre, terrible; ses vers sont toujours magnifiques. C. Lemonnier l'a appelé "un grand ingénu violent".

Grammaire. Vocabulaire.

(1) *roux*, adj. qual.; fém.: *rousse*.

(2) *terne*, adj. qual., sans éclat, sans couleur.

(3) *silencieux*. Fém.: *silencieuse*. Remarque l'usage fréquent du suffixe *eux* dans la dérivation des adjectifs. Exemples:

courage → *courageux*
boue → *boueux*
soin → *soigner* → *soigneux*
peur → *peureux*
heur (bonheur) → *heureux*
malheur → *malheureux*
doute → *douteux*
poudre → *poudreux*
dédain → *dédaigneux*

(4) *ciel* n. m.; pluriel: *cieus*.

(5) *geint* 3^{ème} pers. sing. Ind. prés. de *geindre*. Se conjugue comme *atteindre*, *peindre*, *éteindre*, *étreindre*, *teindre* (voir note 1, page 6).

(*) les *hêtres*. Ne faites pas la liaison car *h* est aspiré.

Exercice d'application.

Ecrire quelques phrases qui expriment des idées du poète. Ex.: En France le mois de novembre est bien triste. Dans le ciel pâle on voit passer les corbeaux noirs au vol silencieux.....

Histoire de chasse: Les préparatifs.

J'arrivai (1) le soir chez mon cousin. Il gelait à fendre les pierres (2).

Nous devions partir à trois heures et demie (3) du matin, afin d'arriver vers quatre heures et demie au point choisi pour

partage Gammla, fille de ma sœur, et si je meurs ⁽¹³⁾, il prendra le bâton de commandement.

Alors Naoh, fils du Léopard, se leva et dit:

— Qu'on me donne deux guerriers aux jambes rapides et j'irai prendre le Feu chez les Fils du Mammoth ou chez les Dévoreurs d'Hommes, qui chassent aux bords du Double Fleuve...

J. H. ROSNY (aîné).

J. H. Rosny (aîné) (Bruxelles 1856), de son vrai nom Joseph Henri Boex, a, pendant de longues années, écrit en collaboration avec son frère Justin (Bruxelles 1859) sous le pseudonyme commun de Rosny. Ces deux frères triomphèrent par leur idéalisme puisèrent et la générosité de leurs sentiments sans cesse démontrée dans des études de problèmes moraux et sociaux. Après plus de vingt ans de collaboration, ils se sont séparés et J. H. Rosny (aîné), surtout, a continué à donner des œuvres de grande valeur littéraire, puissantes par le fond et par le style.

Grammaire. Vocabulaire.

- (1) *fuyaient*. 3^{ème} pers. du plur. Imp. du verbe *fuir*. *Prés.*: Je fuis, nous fuyons. *Imp.*: Je fuyais, nous fuyions. *P. déf.*: Je fus, nous fûmes. *Fut.*: Je fuirai. *Cond. prés.*: Je fuirais. *Subj. prés.*: Que je fuie. *P. Prés.*: fuyant. *P. Pas.*: fui, ayant fui.
- (2) *Ils l'éclevaient* signifie ici: Ils l'entretenaient, ils le conservaient.
- (3) *horde*, n. f. mot tartare, tribu nomade, peuplade errante.
- (4) *Dans les temps les plus noirs* c. à d. dans les temps les plus tristes, les plus mauvais.
- (5) *marécage*, n. m. *maré*, *marais*. (Voir note 9, page 14).
- (6) *bleuir*, v. Devenir bleu.

Remarquez:

Bleu	→ bleuir.	Blanc	→ blanchir.
Jaune	→ jaunir.	Noir	→ noircir.
Rouge	→ rougir.	Vert	→ verdir.

- (7) *s'ensanglanter*. v. (de sang). Littéralement: Se souiller de sang. Signifie ici: devenir rouge. (Voir note 4, page 17).
- (8) *épéu*, plur. *épéux*. Bâton pointu, employé autrefois comme arme de guerre ou de chasse.
- (9) *Savane*, n. f. Plaine herbeuse qu'on trouve généralement à la limite de la zone des forêts équatoriales.
- (10) *défaillir*. Perdre courage, s'affaiblir. Ce verbe n'est guère usité qu'à la

1^{ère} pers. du plur. du Présent de l'Ind.: nous *défaillons*; à l'Imparfait: je *défaillais*, au Pas. déf.: je *défaillis*; et à l'Infinitif: *défaillir*.

(11) *décroître*. v. Se conjugue comme *croître*. (Voir note 2, page 52).

(12) *Vivront*. Ils. 3^{ème} pers. pl. Fut. du verbe *vivre*.

Prés. Ind.: je vis, nous vivons. *Imp.*: je vivais.

P. déf.: je vécus. *Fut.*: je vivrai. *Subj. prés.*: que je vive. *Subj. imp.*: que je vécut. *Part. prés.*: Vivant. *Part. pas.*: Vécu, ayant vécu.

(13) *Je meurs*. N'oubliez pas la conj. du verbe *mourir*: *Prés.*: Je meurs, nous mourons. *Imp.*: Je mourais. *Pas. déf.*: Je mourus. *Pas. indéf.*: Je suis mort. *Fut.*: Je mourrai. *Cond. prés.*: Je mourrais. *Subj. prés.*: Que je meure. *Part. prés.*: Mourant. *Part. pas.*: Mort, étant mort. ...

Exercice de conversation ou de rédaction.

Le feu. Son utilité actuelle et dans les temps primitifs.

Exercices d'application.

Ecrivez: Les Oulhamr fuyaient dans la nuit épouvantable en mettant successivement le verbe au passé simple, au passé composé, au plus-que-parfait, au futur simple, au futur antérieur, au conditionnel présent et au cond. passé 1^{ère} et 2^{ème} formes.

VII

Les religions

Les religions

Généralités.

Prose : L'étude des religions. — Ernest Renan.

- » Les dieux de la nature physique chez les anciens. — Fustel de Coulanges.
- » Le feu sacré. — Fustel de Coulanges.
- » Les Juifs. — Blaise Pascal.
- » Jésus. — Lacordaire.
- » Calvin. — François Mignet.
- » Les Cathédrales Gothiques. — Chateaubriand - Michelet.
- » Soyons tolérants. — Lamennais.

Poésie : L'espoir en Dieu. — A. de Musset.

Les religions

ORIGINE DES RELIGIONS.

L'idée de la divinité semble avoir été une des premières manifestations de l'intelligence humaine. Nous en retrouvons des preuves dans les tribus les plus sauvages et dans les vestiges des plus anciennes civilisations.

L'homme, dans sa faiblesse naturelle devant les éléments ou devant des êtres physiquement mieux doués, a senti le besoin d'invoquer le secours d'êtres supérieurs tout intelligents et tout puissants. Le mystérieux problème de la vie et de la mort, l'instinct de la conservation, s'imposant même à l'évidence de la destruction matérielle du corps, ont fait naître l'hypothèse merveilleuse de l'immortalité de l'âme. Des injustices de la vie, de ses souffrances, de ses déceptions a surgi l'espoir d'une justice inéluctable qui distribue la récompense au vertueux et le châtimement au méchant.

Là se trouve la base des religions, dont les dogmes et les doctrines varient selon l'évolution des peuples qui les ont créés.

LE POLYTHÉISME.

La manifestation la plus primitive de l'idée religieuse est, sans doute, le fétichisme, qui attribue un pouvoir supérieur à des objets appelés fétiches.

L'idolâtrie est plus spirituelle que le fétichisme en ce qu'elle ne considère l'idole que comme le symbole d'un esprit.

Le sabéisme est le culte du feu ou des astres. Nous savons qu'en Perse il fut absolument spirituel, car il était dépourvu de toute représentation matérielle.

L'anthropolâtrie, culte de l'homme déifié, était pratiquée par les Égyptiens et les Chaldéens, qui adoraient leurs rois, et par les Grecs et les Romains, qui adoraient leurs morts, leurs héros ou leurs empereurs.

Toutes ces formes de religions qui admettent l'existence de plusieurs dieux, constituent le polythéisme, en opposition au monothéisme qui n'admet l'existence que d'un seul dieu.

Le polythéisme fut la caractéristique commune à presque toutes les religions de l'antiquité et il subsiste actuellement en Extrême-Orient et dans la plupart des tribus sauvages.

LE MONOTHÉISME. — LE JUDAÏSME.

L'antiquité a eu une religion franchement monothéiste : le judaïsme, israélitisme ou religion juive ou hébraïque.

L'Ancien Testament, première partie de la Bible, nous fait connaître les doctrines de la religion juive et nous apprend que les prophètes avaient prédit les malheurs de cette nation dispersée et errante et avaient annoncé la venue du Messie.

Actuellement, les juifs, disséminés dans tous le pays du monde, célèbrent leur culte dans des synagogues où leurs ministres appelés "rabbins" enseignent la tradition hébraïque.

LE CHRISTIANISME.

Du judaïsme naquit le Christianisme. L'histoire n'a pu "percer l'obscurité impénétrable qui couvre le berceau de l'Eglise naissante" (Voltaire), mais il est certain que, vers la moitié du premier siècle de notre ère, les sectateurs de Jésus-Christ forment un groupe qui s'étend rapidement malgré les persécutions.

En moins de trois siècles, le christianisme conquiert à sa foi tout le monde civilisé, et institue la morale chrétienne basée sur l'humilité, la fraternité et la charité, vertus jusqu'alors souvent méconnues et presque méprisées.

Pendant tout le moyen âge, l'Eglise, c. à d. le pape et le clergé, devinrent de plus en plus puissants.

L'Eglise Chrétienne ne put cependant se maintenir unie : Au XI^e siècle, les Grecs se séparent définitivement de l'Eglise latine ou romaine et forment l'Eglise Apostolique Orthodoxe d'Orient dont le chef est l'archevêque de Constantinople, la Nouvelle Rome, et patriarche universel. En 1517, Luther, un moine allemand, prêche contre les "indulgences" créées par le pape Léon X, et de là naquit la Réforme et le protestantisme qui s'étendit en Allemagne et dans les pays scandi-

naves, puis en Suisse, avec Calvin. En Angleterre, vers la même époque (1531), le roi Henri VIII se sépare du pape, et ses successeurs modifient les dogmes catholiques. Le protestantisme avait ainsi gagné la moitié de l'Europe.

Les protestants célèbrent leur culte dans des temples où ils écoutent les prêches de leurs "pasteurs".

On calcule qu'il y a actuellement au monde, environ 550 millions de chrétiens, formés par 175 millions de protestants, 110 millions d'orthodoxes, 10 millions d'autres schismatiques et 255 millions de catholiques.

Nous savons que ces derniers assistent à des cérémonies religieuses (messe, vêpres, etc.) célébrées dans des églises, chapelles ou basiliques par leurs ministres appelés prêtres (vicaires, curés, évêques, archevêques, cardinaux).

L'ISLAMISME.

L'islamisme, ou religion des musulmans, a pour base le Coran, œuvre de Mahomet, le prophète du Dieu Allah. Dans ce livre sacré se trouvent tous les préceptes religieux, moraux et sociaux de la civilisation islamique.

Le mahométisme, né en Arabie, s'étendit rapidement en Asie, en Afrique et même en Europe où il fut arrêté par Charles Martel à la bataille de Poitiers (732). Actuellement, on calcule qu'il y a environ 204 millions de musulmans. Les mosquées sont les temples où les musulmans accourent à l'appel du "muezzin" pour adorer Allah...

L'HINDOUISME.

L'hindouisme, ou religion de l'Inde, est le résultat d'une fusion de différentes doctrines orientales et surtout du brahmanisme et du bouddhisme. Son dieu principal est Brahma qui a des dieux auxiliaires et surtout Vishnou et Çiva avec lesquels Brahma forme la trinité. L'hindouisme est donc une religion polythéiste.

On évalue à environ 770 millions le nombre actuel de païens.

Lisons maintenant quelques passages littéraires ou historiques dont nous admirerons la beauté de la forme et la profondeur de la pensée, même si nous sommes en désaccord quant aux idées émises.

L'étude des religions.

L'étude comparée des religions, quand elle sera définitivement établie ⁽¹⁾ sur les bases solides de la critique, formera le plus beau chapitre de l'histoire de l'esprit humain, entre l'histoire des mythologies et l'histoire des philosophies.

Comme les philosophies, les religions répondent aux besoins spéculatifs de l'humanité. Comme les mythologies, elles renferment une large part d'exercice spontané et irréfléchi des facultés humaines. De là, leur inappréciable valeur aux yeux ⁽²⁾ du philosophe.

... Personne, grâce à Dieu, n'est plus tenté, de nos jours, d'aborder ⁽³⁾ les religions avec cette dédaigneuse critique du XVIII^e siècle, qui croyait tout expliquer par des mots d'une clarté superficielle: superstition, crédulité, fanatisme. Aux yeux d'une critique plus avancée, les religions sont les philosophies de la spontanéité...

... De là l'immense intérêt de tout ce qui est religieux et populaire, des récits ⁽⁴⁾ primitifs, des fables, des croyances superstitieuses. Chaque nation y dépense ⁽⁵⁾ de son âme, les crée de sa substance...

ERNEST RENAN.

Ernest Renan (Tréguier, 1821-1892) fut un philologue érudit, un philosophe profond, un historien célèbre et un grand écrivain français. Il étudia au séminaire, puis, ayant perdu la foi, il fréquenta le Collège de France et se fit recevoir docteur en lettres. La grande œuvre de sa vie est l'histoire du christianisme. Il ne croyait plus à la religion et s'en était séparé, mais il lui conserva une sympathie tolérante qui le sépara aussi complètement de l'anticléricalisme. Comme écrivain, Renan est un grand artiste et son style est d'une fraîcheur et d'une souplesse merveilleuses.

Grammaire. Vocabulaire.

⁽¹⁾ Quand elle sera établie. N'oubliez pas qu'en français on emploie le futur après quand, et pas le subjonctif, comme en espagnol:
Mon travail sera fini quand vous viendrez.

⁽²⁾ Aux yeux de c. à d.: selon l'opinion de ou, plus simplement: pour.

^(*) aborder. Sens propre: prendre terre d'un vaisseau ou combattre un vaisseau bord à bord. Par extension: s'approcher d'une personne; étudier. traiter une question.

^(*) récits, n. m. pl. Narrations, contes, histoires.
Remarquez:

Récit \rightarrow réciter \rightarrow récitation.

^(*) Chaque nation y dépense de son âme. Ici, le verbe dépenser a le sens de mettre, donner, prodiguer.

Exercice d'application.

Copiez ce passage en soulignant les adjectifs qualificatifs. Donnez un synonyme de chaque adjectif, applicable au cas particulier de la lecture.

Les dieux de la nature physique chez les anciens.

L'homme des premiers temps était sans cesse en présence de la nature; les habitudes de la vie civilisée ne mettaient pas encore un voile entre elle et lui. Son regard était charmé par ces beautés ou ébloui par ces grandeurs. Il jouissait de la lumière, il s'effrayait de la nuit et quand il voyait revenir "la sainte clarté des cieux", il éprouvait de la reconnaissance.

Sa vie était dans les mains de la nature; il attendait le nuage bienfaisant ⁽¹⁾ d'où ⁽²⁾ dépendait sa récolte; il redoutait ⁽³⁾ l'orage qui pouvait détruire le travail et l'espoir de toute une année.

Il sentait à tout moment sa faiblesse et l'incomparable force de ce qui l'entourait. Il éprouvait perpétuellement un mélange de vénération, d'amour et de terreur, pour cette puissante nature.

Ce sentiment ne le conduisit ⁽⁴⁾ pas tout de suite ⁽⁵⁾ à la conception d'un Dieu unique régnant l'univers. Car il n'avait pas encore l'idée de l'univers. Il ne savait pas que la terre, le soleil, les astres, sont des parties d'un même corps; la pensée ne lui venait pas qu'ils pussent ⁽⁶⁾ être gouvernés

par un même Être. Aux premiers regards qu'il jeta sur le monde extérieur, l'homme se le figura comme une sorte de république confuse où des forces rivales se faisaient la guerre. Comme il jugeait des forces extérieures d'après lui-même et qu'il sentait en lui une personne libre, il vit aussi dans chaque partie de la création, dans le sol, dans l'arbre, dans le nuage, dans l'eau du fleuve, dans le soleil, autant de personnes semblables à la sienne; il leur attribua la pensée, la volonté, le choix des actes; comme il les sentait puissants et qu'il subissait (*) leur empire, il avoua (*) sa dépendance; il les pria et les adora; il en fit des dieux.

FUSTEL DE COULANGES.

(La cité antique).

Fustel de Coulanges (Paris 1830 - Massy, Seine-et-Oise, 1895) est un des meilleurs historiens français de la seconde moitié du XIX^e siècle. Historien impartial, rigoureux, de procédés strictement scientifiques, mais très personnel dans son interprétation des faits, quoique d'une subjectivité fort réduite, Fustel de Coulanges a aussi réalisé une œuvre de grande valeur littéraire. Son nom doit donc figurer à côté de ceux des plus célèbres écrivains historiques français comme Montesquieu et Voltaire, au XVIII^e siècle, et Thierry, Guizot, Lamartine, Michelet, Thiers, Tocqueville, Mignet, Taine, Renan, au XIX^e. Les chefs-d'œuvre de Fustel de Coulanges sont: "La Cité Antique" (1864) et "Institutions Politiques de l'Ancienne France" (1898).

Grammaire. Vocabulaire.

- (*) bienfaisant. De bien et du P. prés. de faire.

Remarquez:

Bienfait \Rightarrow bienfaisant \Rightarrow bienfaisance.

- (*) d'où c. à. d. dont. On peut employer d'où pour dont quand il est question de lieu. Ainsi, on dit indifféremment:
Le nuage dont dépendait sa récolte, ou encore: le nuage d'où dépendait sa récolte.

Le pays dont je viens, le pays d'où je viens.
Mais pour exprimer une idée d'origine on se sert de dont:
La famille dont il descend.

- (*) redoutait. Imp. du verbe redouter. Craindre. Adj. redoutable.
(*) Conduisait. 3^{ème} pers. du Passé simple du verbe conduire. Se conjugue comme construire, cuire, désirer, détruire, enduire, instruire.

Ind. Prés.: Je conduis, nous conduisons. Imparf.: Je conduisais. Pas. déf.: Je conduisais. Fut.: Je conduirai. Cond. prés.: Je conduirais. Subj. Prés.: Que je conduise. P. Prés.: Conduisant. P. Pas.: Conduit.

- (*) Tout de suite c. à. d. immédiatement, sur-le-champ, sur l'heure. Différences: tout de suite et de suite.

De suite signifie: successivement, l'un après l'autre.

Ex.: Il a travaillé trois jours de suite.

La confusion entre ces deux expressions est fréquente dans le langage courant.

- (*) Qu'ils pussent. 3^{ème} pers. pl. de l'Imp. du subj. du verbe pouvoir. Ind. prés.: Je peux (je puis), nous pouvons. Imp.: Je pouvais. P. déf.: Je pus. Fut.: Je pourrai. Cond. prés.: Je pourrais. Subj. Prés.: Que je puisse. Subj. Imp.: Que je pusse. P. Prés.: Pourant. P. Pas.: Pu.
(*) il subissait. Imp. du verbe subir. Supporter, souffrir. (Se conjugue comme finir).

- (*) Il avoua c. à. d. il confessa. *Votum*, mot latin signifiant promesse, désir, donne en français:

Vœu, *Votif* (conforme à un vœu), *dévo*t (consacré à Dieu), *dévotion* (dévotion à Dieu), *vouer* (promettre par un vœu), *dévouer* (syn. de vouer), *se dévouer* (se sacrifier), *dévouement* ou *dévouement* (action de se dévouer) *avouer* (confesser), *aveu* (confession), *désavouer* (nier un aveu), *désavouer* (rétractation d'un aveu), *avouable* (qui peut être avoué), *inavouable* (qui ne peut être avoué), *avoué* (officier ministériel chargé des procédures), *voix* (suffrage), *voter* (donner sa voix dans une élection).

Exercice de conversation ou de rédaction.

Dites ce que vous savez des principales religions polythéistes.

Exercices d'application.

- I. Donner quelques exemples de l'emploi de *dont* et *d'où*.

II. Ecrire: Il jouissait de la lumière, il s'effrayait de la nuit et quand il voyait revenir "la sainte clarté des cieux", il éprouvait de la reconnaissance. Mettre successivement les verbes au prés. de l'indicatif, au passé simple, au passé composé et au futur simple.

Le feu sacré.

La maison d'un Grec ou d'un Romain renfermait un autel, sur cet autel il devait y avoir toujours un peu de cendre et des charbons allumés. C'était une obligation sacrée pour le

maître de chaque maison d'entretenir le feu jour et nuit. Malheur à la maison où il venait à s'éteindre! Chaque soir, on couvrait les charbons de cendre pour les empêcher de ⁽¹⁾ se consumer ⁽²⁾ entièrement; au réveil, le premier soin était de raviver ce feu et de l'alimenter avec quelques branchages ⁽³⁾. Le feu ne cessait de briller sur l'autel que lorsque la famille avait péri tout entière; foyer éteint, famille éteinte, étaient des expressions synonymes chez les anciens.

Il est manifeste ⁽⁴⁾ que cet usage d'entretenir toujours du feu sur un autel se rapportait à une antique croyance. Les règles et les rites que l'on observait à cet égard ⁽⁵⁾ montrent que ce n'était pas là une coutume insignifiante. Il n'était pas permis d'alimenter ce feu avec toute sorte ⁽⁶⁾ de bois; la religion distinguait parmi les arbres, les espèces qui pouvaient être employées à cet usage et celles dont il y avait impiété à se servir. La religion disait encore que ce feu devait rester toujours pur; ce qui signifiait, au sens littéral, qu'aucun objet sale ne devait être jeté ⁽⁷⁾ dans ce feu, et au sens figuré, qu'aucune action coupable ne devait être commise en sa présence. Il y avait un jour dans l'année, qui était chez les Romains le 1er Mars, où ⁽⁸⁾ chaque famille devait éteindre son feu sacré et en rallumer un autre aussitôt. Mais pour se procurer le feu nouveau, il y avait des rites qu'il fallait ⁽⁹⁾ scrupuleusement ⁽¹⁰⁾ observer. On devait surtout se garder de se servir d'un caillou ⁽¹¹⁾ et de le frapper avec le fer. Les seuls procédés qui fussent permis étaient de concentrer sur un point la chaleur des rayons solaires ou de frotter rapidement deux morceaux de bois d'une espèce déterminée et d'en faire sortir l'étincelle. Ces différentes règles prouvent assez que, dans l'opinion des anciens, il ne s'agissait pas seulement de produire ou de conserver un élément utile et agréable; ces hommes voyaient autre chose dans le feu qui brûlait sur leurs autels.

Ce feu était quelque chose de divin; on l'adorait, on lui rendait un véritable culte. On lui donnait en offrande ⁽¹²⁾ tout ce qu'on croyait pouvoir être agréable à un dieu, des fleurs,

des fruits, de l'encens, du vin. On réclamait sa protection. On le croyait puissant. On lui adressait de ferventes prières pour obtenir de lui ces éternels objets des désirs humains, santé, richesse, bonheur.

FUSTEL DE COULANGES. (*)

(*) Voir notice biographique page 110.

Grammaire, Vocabulaire.

⁽¹⁾ *empêcher de*. Remarquez que le verbe *empêcher*, comme beaucoup d'autres verbes (*entreprendre, essayer, finir, achever, refuser, etc.*) est suivi en français de la préposition de lorsqu'il précède un infinitif complément direct. Dans d'autres cas, l'infinitif n'est pas précédé de préposition: *pouvoir parler, devoir étudier, oser avancer*. Il peut aussi être précédé par *à*: *chercher à comprendre*.

⁽²⁾ *consumer*. Ne confondez pas *consumer*, détruire simplement, et *consommer*, détruire par l'usage:
Nous consommons de la viande.
Le feu consomme le bois.

⁽³⁾ *Branchages*. Réunion de branches.

Le suffixe *age* indique:

1° Une collection: *feuillage*.

2° Une action ou son résultat: *le nettoyage*.

3° L'état: *l'esclavage*.

⁽⁴⁾ *Il est manifeste*, c. à d. il est certain, il est évident.

⁽⁵⁾ *À cet égard*, c. à d. à ce sujet.

⁽⁶⁾ *Toute sorte de*. Le n. f. *sorte*, (espèce, genre, façon, manière) s'emploie dans de nombreuses locutions:

En quelque sorte, pour ainsi dire; *de sorte que*, *en sorte que*, *de façon que*, donc; *Une sorte de*, une espèce de; *faire en sorte que*, s'arranger de façon à...; *toute sorte de bois* ou *toutes sortes de...* n'importe quels..., de nombreuses espèces de...

⁽⁷⁾ *Aucun objet sale ne devait être jeté*. Remarquez que l'adjectif indéfini *aucun* (fém. *aucune*) s'emploie avec la négation *ne* placée devant le verbe.

⁽⁸⁾ *Où*. Ce mot peut être adverbe de lieu ou de temps:
L'endroit où nous allons.

Il y avait un jour où chaque famille devait éteindre son feu.

⁽⁹⁾ *Il fallait*. N'oubliez pas la conjugaison du verbe impersonnel *falloir*:
Prés.: *Ind.*: Il faut. *Imp.*: Il fallait. *Pass. déf.*: Il fallait. *Fut.*: Il faudra.

Cond. prés.: Il faudrait. Subj. prés.: Qu'il faille. Part. pas.: Fallu, ayant fallu.

- (¹⁰) *scrupule* \Rightarrow *scrupuleux* \Rightarrow *scrupuleusement*.
 (¹¹) *caillou* n. m. est un des sept noms en *ou* qui prennent *x* au pluriel. Rappelez-vous la phrase mnémotechnique qui réunit ces noms: Viens mon *chou*, mon *bifou*, viens sur mes *genoux* jouer avec tes *joujoux* et jette ces *cailloux* à des *hiboux* pleins de *poux*.
 (¹²) *offrande* n. f. don offert à Dieu ou, en général, à une bonne œuvre. *offre* n. f. Signifie l'action d'offrir, la chose offerte en général. Ces deux noms proviennent du verbe irrégulier *offrir*, dont vous vous rappelez la conjugaison.

Exercices d'application.

- I. Complétez l'adjectif démonstratif: C...antel, c... feu, c...usage, à c...égard, c...différentes règles, c...hommes, c...éternels objets.
 II. Conjugaison orale du verbe *falloir* à tous les temps: Il faut observer le règlement. Il ne faut pas désobéir. Faut-il étudier cette leçon?...

Les Juifs.

... Le peuple juif était plongé dans ces pensées terrestres: que Dieu aimait leur père Abraham, sa chair (¹) et ce qui en sortirait; et que c'était pour cela qu'il les avait multipliés et distingués de tous les autres peuples, sans souffrir qu'ils s'y mêlassent (²); qu'il les avait retirés de l'Égypte avec tous ces grands signes qu'il fit en leur faveur; qu'il les avait nourris de la manne (³) dans le désert; qu'il les avait menés dans une terre heureuse et abondante; qu'il leur avait donné des rois et un temple bien bâti, pour y offrir des bêtes et pour y être purifiés par l'effusion de leur sang et qu'il devait leur envoyer le Messie, pour les rendre maîtres de tout le monde.

Les Juifs étaient accoutumés aux grands et éclatants miracles; et, n'ayant regardé les grands coups (⁴) de la Mer Rouge et de la terre de Chanaan (⁵) que comme un abrégé des grandes choses de leur Messie, ils attendaient de lui encore des

choses plus éclatantes, et dont tout ce qu'avait fait Moïse ne fût que l'échantillon.

Ayant donc vieilli dans ces erreurs charnelles (⁶), Jésus-Christ (⁷) est venu dans le temps prédit, mais non pas dans l'éclat attendu; et ainsi ils n'ont pas pensé que ce fût lui...

PASCAL.

Blaise Pascal (Clermont - Ferrand 1623 - Paris 1642), mathématicien, physicien, philosophe, moraliste et théologien français de renommée universelle. Fut aussi un des plus grands écrivains de notre littérature classique.

Nous n'insisterons pas ici sur sa profonde œuvre scientifique, ni sur l'extraordinaire précocité de sa merveilleuse intelligence, ni sur sa brusque conversion à la religion, son ascétisme et sa défense des doctrines jansénistes et son attaque de la morale des jésuites; nous nous bornerons à citer quelques-unes des qualités de l'écrivain.

Dans "Les Provinciales", ainsi que dans les "Pensées", Pascal a fixé la base de la langue littéraire moderne. Voltaire, cet autre maître de la langue française, a dit: "Le premier livre de génie qu'on vit en prose fut le recueil des Provinciales". Cependant Descartes, dans son "Discours de la méthode", avait déjà donné une base solide à la langue française; mais il la moula dans une forme scientifique, tandis que Pascal lui donna le souffle de vie, la souplesse et l'entrain nécessaires à l'expression de la passion et il en fit une œuvre d'art.



Grammaire. Vocabulaire.

- (¹) *chair* n. f., substance constitutive du corps des animaux, a plusieurs homonymes: *chaire* n. f., tribune, prédication religieuse ou fonction du professeur; *cher*, *chère*, adj. aimé, de prix élevé; *cher*, adv. de prix élevé; *faire bonne chère*, consommer de bons mets.
 (²) *qu'ils se mêlassent*. 3^{ème} pers. pl. Imp. du subj. de *se mêler*. Voir la note sur l'emploi de ce temps, page 17.
 (³) *Manne*, n. f. D'après la Bible, aliment tombé du ciel et envoyé par Dieu aux Israélites pendant leur séjour dans le désert.
 (⁴) *coups*, n. m. pl. Ce mot a ici le sens d'*exploits*.
 (⁵) *terre de Chanaan*, la Palestine, la Terre Promise.
 (⁶) *Charnelles*, adj. f. pl. (masc. sing. *charnel*). Qui se rapporte à la chair.
 (⁷) *Jésus-Christ* pron.: jé-su - kri.

Exercices de conversation ou de rédaction.

- I. Dites ce que vous savez du judaïsme.
- II. Parlez de Blaise Pascal.

Exercice d'application.

Construisez quelques phrases dans chacune desquelles entrera un homonyme de chair. (Voir note 1).

Jésus.

Il y a un homme dont l'amour garde la tombe; il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme dont la cendre, après dix-huit siècles, n'est pas refroidie; qui chaque jour renaît ⁽¹⁾ dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes, qui est visité dans son berceau par les bergers et par les rois, lui apportant à l'envi ⁽²⁾ et ⁽³⁾ l'or, et l'encens, et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, tout ⁽⁴⁾ disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pèlerinage ⁽⁵⁾, sur les genoux de sa mère, au bord des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet ⁽⁶⁾, et cet homme, des milliers d'adorateurs le détachent chaque jour du trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternent au plus bas qu'ils peuvent sans en rougir, et là, par terre, lui baissent avec une indicible ardeur les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie, pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille ⁽⁷⁾ jamais, qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie, et jusqu'à l'extase...

LACORDAIRE.

Jean - Baptiste - Henri, le Père Lacordaire (Côte d'Or 1862 - Sorèze, Tarn, 1861), dominicain français, fut le plus célèbre orateur religieux du XIX^e siècle.

Disciple de Lamennais, il voulait comme lui réconcilier l'Eglise et les tendances sociales et politiques modernes, mais il abandonna son maître quand celui-ci se sépara du clergé. Lacordaire n'a vraiment que des qualités d'orateur sans que celles-ci n'aient été accompagnées par une pensée profonde, ni par la perfection du style, ni le sentiment artistique d'un grand écrivain.

Il a eu le mérite de vouloir remettre en faveur l'oraison funèbre, genre littéraire que le XVIII^e siècle méprisait, quoiqu'il eût donné tant de chefs-d'œuvre à la littérature du siècle précédent avec Bossuet, Bourdaloue, Fléchier, Massillon et Fénelon, les grands maîtres de l'éloquence religieuse.



Grammaire. Vocabulaire.

- (1) *renait*, 3^eme pers. sing. Ind. Prés. du verbe *renaître*. Se conjugue comme *naître*.
- (2) *à l'envi*, loc. adv. signifie: à qui mieux mieux.
- (3) *et... et... et...* Observez la répétition de la conjonction *et* et son emploi devant le premier terme de la série pour insister sur l'accumulation.
- (4) *Tant... que*, loc. conj. Marque l'opposition entre deux idées et équivaut à *quoique*, *malgré*.
- (5) *Pèlerinage* n. m. Remarquez:
pèlerin \rightarrow *pèlerinage*.
Et aussi *pèlerine*, manteau avec capuchon, et *pèlerin*, *pèlerinier*, *pèlerinage*, mots savants, doublets de *pèlerin* et de ses dérivés.
- (6) *gibet*, n. m. Potence, instrument de supplice.
- (7) *défaille*, Ind. Prés. du verbe *défaillir*. Voir la note 10, page 100.

Exercice de conversation ou de rédaction.

Le christianisme. Jésus. — La formation de l'Eglise chrétienne. — La catholicisme.

Exercice d'application.

Conjugaison orale du verbe *naître* au prés. de l'indicatif, à l'imp., au passé déf. et au prés. du subjonctif.

Calvin.

Il était petit et maigre de corps, d'un teint brun, d'un visage régulier et pâle, d'une organisation débile. Il avait le front haut, l'œil étincelant, l'âme forte, le caractère plus opiniâtre ⁽¹⁾ qu'intrépide, l'esprit vif, peu inventif, mais très vigoureux, une mémoire prodigieuse, une logique puissante, le talent le plus clair, le plus méthodique et le plus frappant. Il aurait été incapable de soutenir la formidable lutte que Luther engagea ⁽²⁾, avec un courage mêlé de tant d'adresse, contre un adversaire qui n'avait jamais été vaincu ⁽³⁾. Il manquait de l'audace qui renverse, du génie qui invente, de la flexible habileté qui conduit, et même ⁽⁴⁾ on peut le dire, de l'éloquence qui entraîne, toutes qualités que Luther avait à un degré éminent ⁽⁵⁾.

Mais s'il n'avait pas le génie de l'invention, ni celui de la conquête; s'il n'était ni un révolutionnaire comme Luther, ni un missionnaire comme Farel ⁽⁶⁾, il avait une force de logique qui devait pousser plus loin la réforme du premier, et une faculté d'organisation qui devait achever l'œuvre du second.

C'est par là qu'il renouvela la face du protestantisme, et qu'il constitua Genève.

Calvin devint le véritable chef de la république. Investi, tant qu'il vécut, de la présidence de la congrégation et du consistoire, il commença à gouverner souverainement au nom de la religion, ces bourgeois jusque-là si indisciplinés et si indépendants. Sa domination était plus réelle qu'apparente. Il vivait avec cent écus ⁽⁷⁾ d'appointements qu'il recevait de la république comme professeur en théologie. Il menait la vie la plus simple et la plus occupée.

Outre ⁽⁸⁾ sa charge de professeur, qu'il remplissait avec éclat trois fois par semaine, il prêchait huit jours sur quinze, et souvent deux fois le dimanche; il assistait tous les jeudis au consistoire, tous les vendredis à la congrégation; il visitait les malades, et entretenait une vaste correspondance en

Europe avec les chefs politiques et religieux du protestantisme, et les églises secrètes de France. Il trouvait encore du temps pour composer chaque année un ou deux ouvrages destinés à l'exposition ou à la défense de sa doctrine, outre la publication de ses sermons et de ses leçons.

Mais s'il était sobre, désintéressé, laborieux, infatigable, il était chagrin, altier, impérieux, vindicatif, violent. Son irascibilité, qui ne lui permettait pas de supporter les contradictions, et son esprit de domination, l'exposèrent à de nombreuses inimitiés.

FRANÇOIS MIGNET.

François Mignet (1796-1854), que nous avons déjà cité parmi les grands écrivains historiques du XIX^e siècle, (p. 119), fut historien, professeur et journaliste. Ses principaux ouvrages sont: "La Réforme à Genève", "Charles-Quint à Saint-Just", "Histoire de Marie Stuart", "Rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint". Son style est sobre, élégant et ses études historiques sont remarquables par la sûreté de l'érudition et du jugement.

Grammaire. Vocabulaire.

⁽¹⁾ *opiniâtre*, adj. Persévérant, constant, tenace dans ses opinions. Dérivé de *opiner* comme *préopinant* (qui a opiné avant), *inopiné* (à quoi on ne pensait pas), *opinion*, *opiniâtreté*, *s'opiniâtrer*.

⁽²⁾ *engagea*. Pas. déf. du verbe *engager* qui signifie ici: entreprendre. (Voir note 10, page 14).

⁽³⁾ *vaincu*. Part. du verbe irrégulier *vaincre*. *Ind. prés.*: Je vaincs, il vainc, nous vainquons. *Imp.*: Je vainquais. *Pas. déf.*: Je vainquis. *Fut.*: Je vaincrai. *Cond. prés.*: Je vaincrais. *Subj. prés.*: Que je vainque. *Part. prés.*: Vainquant. *Part. pas.*: Vaincu. Conjuguez de même *convaincre*.

⁽⁴⁾ *même*. A ici le sens de *encore* et sert à mettre en relief un terme ajouté. On peut le remplacer par: *non seulement... mais encore*.

⁽⁵⁾ *éminent*, adj. masc. sing., élevé, supérieur, qui donne: *éminence*, élévation, supériorité; *prééminent*, *prééminence*, supériorité de rang, (sens figuré); *prominent*, *prominence*, supériorité de relief, de position (sens propre). Ne confondez pas *éminent* avec *imminent*, *imminence*, menace, danger proche.

⁽⁶⁾ *Guillaume Farel* (1489-1565), réformateur suisse, ami de Calvin avec qui il se brouilla plus tard, propagea le protestantisme dans le Jura.

⁽⁷⁾ *Ecu*, n. m. Ancienne monnaie.

⁽⁸⁾ *Outre*. Prépos. En plus de, en dehors de...

notre affût (*). On avait construit à cet endroit une hutte (°) avec des morceaux de glace pour nous abriter un peu contre le vent terrible qui précède le jour, le vent chargé de froid qui déchire la chair comme des scies, la coupe comme des lames, la pique comme des aiguillons empoisonnés, la tord comme des tenailles, et la brûle comme du feu.

Mon cousin se frottait les mains: "Je n'ai jamais vu une gelée pareille, disait-il, nous avions déjà douze degrés sous zéro à six heures du soir".

J'allai me jeter sur mon lit aussitôt après le repas, et je m'endormis à la lueur d'une grande flamme flambant (°) dans ma cheminée.

A trois heures sonnantes, on me réveilla. J'endossai (°) à mon tour une peau de mouton et je trouvai mon cousin Karl couvert d'une fourrure d'ours. Après avoir avalé chacun deux tasses de café brûlant, nous partîmes accompagnés d'un garde et de nos chiens: Plongeon et Pierrot.

Dès les premiers pas dehors, je me sentis glacé jusqu'aux os (*). C'était une de ces nuits où la terre semble morte de froid.

Nous allions côte à côte, Karl et moi, le dos courbé, les mains dans les poches et le fusil sous le bras. Nos chaussures, enveloppées de laine afin de pouvoir marcher sans glisser sur la rivière, ne faisaient aucun bruit; et je regardais la fumée blanche que faisait l'haleine de nos chiens.

Nous fûmes bientôt au bord du marais, (°) et nous nous engageâmes (10) dans une des allées de roseaux secs qui s'avancait à travers cette forêt basse.

Nos coudes, frôlant (11) les longues feuilles en rubans, laissaient derrière nous un léger bruit.

Tout à coup, au détour d'une des allées, j'aperçus, au milieu d'un étang gelé, la hutte de glace qu'on avait construite pour nous mettre à l'abri. J'y entrai, et comme nous avions encore près d'une heure à attendre le réveil des oiseaux errants, je me roulai dans ma couverture pour essayer de me réchauffer (12).

Alors, couché sur le dos, je me mis à regarder la lune déformée, (13) qui avait quatre cornes à travers les parois vaguement transparentes de cette maison polaire.

Mais le froid du marais gelé, le froid de ces murailles, (14) le froid tombé du firmament me pénétra bientôt d'une façon si terrible, que je me mis à tousser. Mon cousin Karl fut pris d'inquiétude: "Tant pis (15) si nous ne tuons pas grand'chose aujourd'hui, dit-il, je ne veux pas que tu t'enrhumes (16); nous allons faire du feu". Et il donna l'ordre au garde de couper des roseaux.

On en fit un tas au milieu de notre hutte défoncée au sommet pour laisser échapper la fumée; et lorsque la flamme rouge monta le long des cloisons claires de cristal, elles se mirent à fondre doucement, à peine, comme si ces pierres de glace avaient sué. Karl, resté dehors, me cria: "Viens donc voir!". Je sortis et je restai éperdu d'étonnement. Notre cabane en forme de cône avait l'air d'un monstrueux diamant au cœur de feu poussé soudain sur l'eau gelée du marais. En dedans, on voyait deux formes fantastiques, celles de nos chiens qui se chauffaient.

(à suivre)

Grammaire. Vocabulaire.

(*) J'arrivai, j'allai, je trouvais, j'entrai, etc. Four ne pas confondre ces verbes au passé défini avec ceux qui sont à l'imparfait, différenciez bien la prononciation de la terminaison:

J'arrivai (é), j'arrivais (è)

(*) Il gelait à fendre les pierres ou: Il gelait à pierre fendre, veut dire: il gelait très fort.

(*) trois heures et demie. Demi et nu sont deux adjectifs qui ont la particularité d'être variables quand ils se trouvent après le substantif et invariables quand il se trouvent avant. Dans ce dernier cas ils y sont réunis par un trait d'union.

Une heure et demie. Une demi-heure.
Il va les pieds nus et la tête nue.
Il va nu-pieds et nu-tête.

(*) affût: endroit où l'on attend le gibier. Etre à l'affût, épier, guetter.

Exercices de conversation ou de rédaction.

La Réforme. — Luther. — Calvin. — Le protestantisme.

Exercice d'application.

Conjugaison orale des verbes *raïner* et *vivre* au prés. de l'ind., au passé déf., au passé ind., au futur simple et au prés. du subjonctif.

Les cathédrales gothiques.

(Depuis la Renaissance, l'art gothique, cet art essentiellement français, avait perdu son prestige et était même considéré comme barbare. "Chateaubriand", dit Théophile Gautier, "a restauré la cathédrale gothique" et le romantisme l'a suivi: Victor Hugo y trouve son inspiration quand il écrit "Notre-Dame de Paris" et Michelet nous en fait un merveilleux tableau dans son "Histoire de France". Nous citons ici quelques lignes de Chateaubriand et de Michelet).

L'ordre gothique (*), au milieu de ses proportions barbares, a toutefois une beauté qui lui est particulière.

Les forêts ont été les premiers temples de la Divinité et les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture. Cet art a donc dû varier selon les climats. Les Grecs ont tourné l'élégante colonne corinthienne avec son chapiteau de feuilles sur le modèle du palmier. Les énormes piliers du vieux style égyptien représentent le sycomore, le figuier oriental, le bananier et la plupart des arbres gigantesques de l'Afrique et de l'Asie.

Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères, et nos bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages (**) qui appuient les murs et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire (***), les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique, tout en fait ressortir la religieuse horreur, les mystères et la divinité...

CHATEAUBRIAND.

L'église était au moyen âge le domicile du peuple. La maison de l'homme, cette misérable mesure (*) où il revenait le soir, n'était qu'un abri momentané (**). Il n'y avait qu'une maison à vrai dire, la maison de Dieu.

Ce n'est pas en vain que l'église avait droit d'asile (*); c'était alors l'asile universel, la vie sociale s'y était réfugiée tout entière. L'homme y priait, la commune y délibérait, la cloche était la voix de la cité. Elle appelait aux travaux des champs, aux affaires civiles, quelquefois aux batailles de la liberté. Le culte était un dialogue tendre entre Dieu, l'Eglise et le peuple, exprimant la même pensée. Elle et lui, sur un ton grave et passionné tour à tour (*), mêlaient la vieille langue sacrée et la langue du peuple. La solennité (*) des prières était rompue, dramatisée de chants pathétiques (*).

Le peuple élevait la voix, non pas le peuple fictif qui entre dans le chœur (10), mais le vrai peuple venu du dehors, lorsqu'il entraient, innombrable, tumultueux, par tous les vomitoires (11) de la cathédrale, avec sa grande voix confuse...

MICHELET.

Julien Michelet (Paris 1798-1874), dont nous avons cité le nom parmi ceux des grands historiens du XIX^e siècle, dans la notice sur Pustel de Couhanges (p. 118), est, dit Lanson, "un des écrivains destinés à grandir dans l'avenir". Michelet — comme Augustin Thierry — a rendu l'histoire pittoresque et romantique. Il a voulu en faire une résurrection de la vie et pour cela il est retourné aux sources et de ces vestiges il a su reproduire, grâce à sa puissante imagination, un tableau vivant des mœurs d'époques disparues. D'une sensibilité et d'une subjectivité de romantique, les faits et les personnages historiques éveillent en lui des émotions profondes, des amours et des haines, au point d'en arriver à fausser l'exactitude historique dans certaine partie de son œuvre.

Michelet nous offre constamment l'aspect d'un curieux mélange de savant et de poète, d'érudit et de rêveur. Son style capricieux nous enchante par le charme d'un rythme presque musical.

Grammaire. Vocabulaire.

(*) gothique, adj. Qui appartient ou qui se rapporte aux Goths, une des peuplades barbares de la Germanie qui envahirent l'Empire Romain. L'art ogival ou français du moyen âge fut improprement baptisé du



nom de *gothique* par les Italiens de la Renaissance qui, à cause de son originalité, le considéraient comme barbare.

(*) *jambage*, n. m., dérivé de *jambe*, signifie ici: colonnes et arcs-boutants des églises gothiques.

(*) *sanctuaire*, n. m., endroit de l'église où se trouve le maître-autel. Mot de même origine que *saint*, *sainteté*, *sanctifier*, *sanctification*.

(*) *maigre*, n. f., logis misérable et en ruine.

(*) *momentané*, adj.: qui ne dure qu'un moment.

moment \Rightarrow *momentané* \Rightarrow *momentanément*.

(*) *droit d'asile*. Dans les églises du moyen âge, les criminels pouvaient se réfugier, sans crainte des persécutions.

(*) *tour à tour*, loc. adv., tantôt... tantôt.

Sur un ton grave et passionné *tour à tour*, c. à d.: sur un ton tantôt grave et tantôt passionné.

(*) *La solennité*, n. f., pron.: *so-la-ni-té*. (Voir note, 5, p. 30).

(*) *pathétique*, adj., vient du grec "pathos", souffrance, passion, comme: *sympathie*, *antipathie*, *apathie*, *télépathie*, et les adjectifs: *sympathique*, etc....

(*) *Chœur*, n. m. On prononce *Kœur*. (Voir note 13, p. 61).

(*) *comitoires*, n. m. pl. Ce mot désigne ici les portes d'accès de la cathédrale. (Mot peu usuel).

Exercice d'application.

Donnez l'adverbe correspondant à chacun des adjectifs suivants: Particulier — élégant — énorme — brusque — frais — religieux — misérable — momentanément — vrai — vain.

Soyons tolérants.

On a vu des temps où l'homme, en égorgeant (*) l'homme dont les croyances différaient des siennes, se persuadait offrir un sacrifice agréable à Dieu.

Ayez en abomination ces meurtres (2) exécrables. Comment le meurtre de l'homme pourrait-il plaire à Dieu, qui a dit à l'homme: Tu ne tueras point? Lorsque le sang de l'homme coule sur la terre comme une offrande à Dieu, les démons accourent pour le boire et entrent dans celui qui l'a versé.

On ne commence à persécuter que quand on désespère de convaincre.

Quoi de plus insensé que de dire aux hommes: Croyez ou mourez!

La foi est fille du Verbe: elle pénètre dans les cœurs avec la parole et non avec le poignard.

Jésus passa en faisant le bien, attirant à lui par sa bonté, et touchant par sa douceur les âmes les plus dures.

Ses lèvres divines bénissaient (3) et ne maudissaient (4) point, si ce n'est les hypocrites. Il ne choisit pas des bourreaux (5) pour apôtres.

Il disait aux siens: Laissez croître ensemble, jusqu'à la moisson, le bon et le mauvais grain; le père de famille en fera la séparation sur l'aire (6).

Et à ceux qui le pressaient de faire descendre le feu du ciel sur une ville incrédule: Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes.

L'esprit de Jésus est un esprit de paix, de miséricorde et d'amour. Ceux qui persécutent en son nom, qui scrutent les consciences avec l'épée, qui torturent les corps pour convertir l'âme, qui font couler les pleurs (7) au lieu de les essuyer; ceux-là n'ont pas l'esprit de Jésus.

LAMENNAIS.

Félicité Robert de Lamennais (Saint-Malo 1782-

Paris 1854), est un des grands écrivains religieux du XIX^e siècle. Entré dans les ordres, il se distingua par ses ouvrages de théologie et refusa le chapeau de cardinal que le pape lui offrait. Huit ans plus tard, le pape désavouait ses ouvrages où il exposait des doctrines d'un catholicisme démocratique fort libéral. Lamennais se sépara alors définitivement de l'Eglise et publia ses "Paroles d'un Croquant" où il défendit, avec la fougue du romantique, en penseur et en poète, ses opinions religieuses et démocratiques et sa révolte contre l'Etat et l'Eglise.



Grammaire. Vocabulaire.

(1) *égorgeant*. Part. prés. du verbe *égorger*. Couper la gorge, le cou.

(2) *Meurtre*, n. m., assassinat, homicide. *Meurtrier*, n. m.: celui qui commet un meurtre. *Meurtir*: écraser la chair en y laissant une meurtrissure, une tache livide.

(3) *bénissaient*. 3^eme pers. pl. Imp. de *bénir*. Ce verbe a deux part. passés: *béni*, *bénit*. (Voir note 3, page 5).

(4) *maudissaient*. Imp. 3^eme pers. pl. de *maudire*. Ce verbe se conjugue

comme *dire*, mais il redouble l's au milieu du mot dans les temps où *dire* n'a qu'un seul s: *Je maudissais*, que *je maudisse*.

(*) *bourreau*, n. m. Celui qui est chargé de l'exécution des condamnés à mort.

(*) *Atre*, n. f., place où l'on bat le blé.

(*) *pleurs*, n. m., pl., *larmes*. Il y a cependant une différence entre les larmes et les pleurs.

On verse des larmes de joie, de tristesse, d'admiration, de douleur, etc. Les pleurs sont des larmes excitées par un malheur, une passion violente, une blessure du cœur, un outrage, etc. En un mot, tous les pleurs sont des larmes, mais toutes les larmes ne sont pas des pleurs.

Exercices d'application.

I. Indiquez les verbes qui sont à l'impératif.

II. Écrivez: *Ses lèvres divines bénissaient et ne maudissaient point*. Mettez les verbes successivement au prés. de l'ind., au pas. simple, au pas. composé et au futur simple.



L'espoir en Dieu.

(Fragment)

... Venez, rhéteurs (!) païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui;
Croyez - moi, la prière est un cri d'espérance!
Pour que Dieu nous réponde, adressons - nous à lui.
Il est juste, il est bon, sans doute il vous pardonne.
Tous vous avez souffert, le reste est oublié.
Si le ciel est désert, nous n'offensons personne;
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié (!) !

A. DE MUSSET. (*)

(*) Voir note biographique, page 42.

Grammaire. Vocabulaire.

(*) *rhéteur*, n. m., orateur, celui qui enseignait l'éloquence chez les Grecs.
rhéteur → *rhétorique*, art de bien dire → *rhétoricien*, qui sait la rhétorique.

(*) *pitié*, n. f. compassion, sympathie (dans son sens spécial de compréhension de la douleur d'autrui). *Pitié* est une forme populaire de *piété* qui signifie: respect pour la religion. Ces mots proviennent de l'adj. *pie* (une œuvre *pie*) qui donne aussi: *pieux*, *impie*, *impiété*, *piteux*, *pitoyable*, *implaçable*, etc.

VIII

La Patrie

La Patrie

(Le Gouvernement. — L'armée. — La flotte).

Généralités.

Prose: Le patriotisme. — Lamartine.

- » L'exilé. — Lamennais.
- » La France. — Michelet.
- » Tyrannie. — Voltaire.
- » La Révolution Française. — Mignet.
- » Les soldats de 1914. — Léon Bourgeois.
- » Le départ du régiment. — René Benjamin.
- » Un cuirassé. — François Coppée.
- » Quelques anecdotes.

Hymne: La Marseillaise. — Rouget de Lisle.

La Patrie

(Le Gouvernement. — L'armée. — La flotte).

LA PATRIE.

Les habitants d'un pays ont généralement en commun des intérêts nationaux, un même espoir en l'avenir, des traditions léguées par le passé, des caractéristiques de race et, souvent, une langue nationale. Ce sont là des liens qui les unissent dans un sentiment commun: l'amour de la patrie, sentiment qui peut être comparé, car il n'en est que l'amplification, à l'amour de la famille et à l'amour de la maison et de la région natales.

LE GOUVERNEMENT.

Toute société, toute organisation doit confier son administration à un groupe de personnes généralement choisies parmi les plus capables et les plus respectables. Il en est exactement de même dans une nation, où ce groupe de personnes ainsi que la fonction qu'elles remplissent reçoivent le nom de gouvernement. Selon le point de vue auquel on se place, on peut distinguer différentes formes de gouvernements:

1° *le gouvernement absolu, où l'exercice du pouvoir est arbitraire, en opposition au gouvernement légal, où il est soumis à des prescriptions constitutionnelles.*

(Certains monarques et les dictateurs ont exercé un gouvernement absolu, mais les souverains modernes exercent généralement un gouvernement légal.)

2° *le gouvernement direct, où le chef exerce le pouvoir par lui-même (gouvernement monarchique), en opposition au gouvernement représentatif, où l'exercice du pouvoir est délégué à des représentants (gouvernement parlementaire).*

3° *le gouvernement monarchique, où le pouvoir est exercé à vie, par une seule personne, le monarque (*), en vertu de droits propres et héréditaires, en opposition au gouvernement républicain, où le peuple exerce le pouvoir par l'intermédiaire de délégués élus par lui, pour un laps de temps déterminé.*

(*) Dans un royaume: roi, reine; dans un empire: empereur, impératrice; dans une principauté: prince, princesse; dans un duché: duc, duchesse; dans un marquisat: marquis, marquise; dans un comté: comte, comtesse.

(La monarchie peut être absolue, constitutionnelle ou parlementaire. La République peut être unitaire ou fédérale).

4° le gouvernement aristocratique, où le pouvoir ne peut être exercé que par les membres d'une classe privilégiée, l'aristocratie (la noblesse, dans les sociétés modernes; les guerriers ou les vieillards, dans les sociétés primitives), en opposition au gouvernement démocratique, où tous les citoyens sont égaux devant la loi et ont les mêmes droits publics.

La France est une république unitaire, constitutionnelle et parlementaire, absolument démocratique, où la souveraineté du peuple est assurée par le suffrage universel.

LES TROIS POUVOIRS.—Le gouvernement se divise en trois pouvoirs:

1° Le Pouvoir Législatif, chargé de faire les lois, appartient à l'Assemblée Nationale et au Conseil de la République.

2° Le Pouvoir Exécutif, chargé de l'exécution des lois, appartient au président de la République et au Conseil des ministres. (Le président est élu pour sept ans par l'Assemblée Nationale (Chambre des députés et Sénat réunis). Le président de la République nomme les ministres (*), qu'il choisit de façon à assurer au ministère la majorité parlementaire. Le président du Conseil des ministres a virtuellement plus de pouvoirs que le président de la République, et, tant qu'il maintient l'appui du Parlement, il est le véritable chef du gouvernement.

3° Le Pouvoir Judiciaire, chargé d'appliquer les lois, soit pour résoudre les différends entre citoyens, soit pour imposer une sanction aux coupables de délits, appartient aux différents tribunaux (**).

ADMINISTRATION COMMUNALE ET DÉPARTEMENTALE. — Il y a, en France, trois unités administratives: l'Etat, le département

(*) Ministres de l'Intérieur, de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, de la Justice, des Affaires Étrangères, de la Guerre, de la Marine, de l'Aéronautique, des Travaux Publics, des Postes et Télégraphes, du Commerce et de l'Industrie, du Travail, des Colonies, de l'Agriculture, des Finances.

(**) Pour les causes civiles: justice de paix, tribunal de 1^{re} instance, cour d'appel, tribunal de commerce.

Pour les causes criminelles: tribunal de simple police, tribunal correctionnel, cour d'assises, Cour de Cassation.

et la commune, c. à d. l'administration centrale, composée par le président de la République, les ministres, le Conseil d'Etat et la Cour des comptes; l'administration départementale, exercée par un préfet, un Conseil général et plusieurs sous-préfets, et l'administration communale, exercée par le Conseil municipal et le maire.

LA DÉFENSE NATIONALE.

Tout pays, même le plus pacifique, a besoin d'une armée pour défendre ses frontières ou l'ordre intérieur, et, s'il y a lieu, d'une flotte pour défendre ses côtes, ses colonies ou son commerce maritime. Le gouvernement qui ne se soucierait pas de l'organisation de la force publique, exposerait la nation aux dangers d'une invasion ou même de la guerre civile.

L'ARMÉE. — Pour recruter une armée, il existe différents procédés: l'engagement volontaire, la conscription par tirage au sort, par le système de la nation armée ou par le service obligatoire.

Une armée comprend différentes armes: l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, le génie, l'aviation et les services auxiliaires (la Croix-Rouge, transports, habillement, bureaux, dépôts, etc.). Elle se divise aussi en corps d'armée, divisions, brigades, régiments, bataillons, compagnies, escadrons, batteries, sections, pelotons, escouades, qui ont à leur tête l'officier ou le gradé correspondant (*).

Outre l'armée, un pays compte, pour la défense de ses frontières, sur ses défenses naturelles (mers, fleuves, montagnes...) convenablement fortifiées, et sur des places fortes pourvues d'une artillerie puissante.

LA FLOTTE. — Le rude métier de marin exige des qualités que tous les conscrits ne peuvent offrir; aussi préfère-t-on, pour recruter la marine, avoir recours à l'inscription maritime des pêcheurs et gens de mer et à l'enrôlement volontaire.

(*) Les grades de l'armée sont: officiers: sous-lieutenant, lieutenant, capitaine, chef de bataillon ou d'escadron, lieutenant-colonel, colonel, général de brigade, général de division, maréchal de France. Troupes: soldat, caporal ou brigadier, sergent ou maréchal des logis, sergent-major ou maréchal des logis chef, adjudant, adjudant-chef.

On peut devenir officier en sortant des rangs et en suivant des cours spéciaux dans une école militaire, mais, en général, les officiers sortent de l'Ecole Polytechnique (artillerie, génie) ou de l'Ecole de Saint-Cyr (infanterie, cavalerie).

La flotte française est divisée en deux escadres: celle de la Méditerranée et celle de l'Atlantique, mais il y a aussi des divisions navales dont les bases se trouvent dans des régions lointaines (Extrême-Orient, Terre-Neuve et Islande, Océan Pacifique Oriental, etc.). Les principales unités de la flotte sont: les bâtiments de ligne, les croiseurs cuirassés et légers, les éclaireurs, les torpilleurs et contre-torpilleurs, les sous-marins, les porte-avions, etc.

La plupart des officiers de marine (*) sortent directement, comme leurs collègues de l'armée de terre, d'une école supérieure (Ecole Navale de Brest, Ecole Polytechnique), mais on admet aussi des capitaines au long-cours et des sous-officiers sortis des rangs, en leur faisant passer certains examens dans une école spéciale.

Le patriotisme.

Avez-vous réfléchi quelquefois à ce qu'était le patriotisme? Sans doute, pour l'homme religieux, pour le philosophe, pour l'homme d'Etat, la patrie se compose d'abstractions sublimes; la patrie c'est la succession continue d'une race humaine possédant le même sol, parlant la même langue, vivant sous les mêmes lois, et qui, ne mourant jamais, se perpétue en se renouvelant toujours, comme un être immortel. Mais pour l'homme des champs, la patrie est quelque chose de plus sensuel (*), de plus réel, de plus près du cœur. Ce qu'il aime dans la patrie, c'est ce petit nombre d'objets auxquels son âme s'est attachée toute sa vie: c'est la maison, c'est la famille, ce sont toutes ces images sensibles, devenues des sentiments pour lui.

Riche ou pauvre, peu importe, c'est le toit et l'espace de sa vie. Il y a autant de patriotisme dans le petit champ que dans le

(*) Les grades de la marine sont: Officiers: Enseigne de vaisseau (2e classe), enseigne de vaisseau (1ère classe), lieutenant de vaisseau, capitaine de corvette, capitaine de frégate, capitaine de vaisseau, contre-amiral, vice-amiral, amiral. Pour la troupe: matelot, quartier-maître, second maître, maître, premier maître, maître principal. Ces grades correspondent, dans le même ordre, aux grades de l'armée de terre, que nous avons cités.

grand domaine; dans la masure (*) dégradée et couverte de chaume (**) et de mousse que dans la demeure resplendissant au soleil. C'est pour cela qu'on vit (*), c'est pour cela que l'on meurt (**) avec joie, quand il faut le défendre contre la profanation du pied étranger.

LAMARTINE. (*)

(*) Voir note biographique p. 84.

Grammaire. Vocabulaire.

(*) sensuel, adj. Au sens propre: qui tient des sens. Signifie ici: quelque chose qui se voit, qui se touche.

sens \rightarrow sensé, insensé, contresens, non-sens, sensation, sensationnel, sensuel, sensualité, sensualisme, sensitif, sensible, sensibilité, sensiblerie, insensible, insensibilité, insensibiliser.

(*) masure, n. f. Voir la note 4, page 122.

(*) chaume, n. m., paille dont on se sert, à la campagne, pour recouvrir le toit de certaines constructions.

chaumière ou chaumaine, n. f. Hutte, cabane recouverte de chaume.

(*) on vit, du verbe vivre. Voir la note 12, page 101.

(*) on meurt, du verbe mourir. Voir note 13, page 101.

Exercice de conversation ou de rédaction.

Ecrivez à un ami en lui expliquant pourquoi il faut aimer sa patrie, la servir et au besoin la défendre contre ses ennemis.

Exercice d'application.

Ecrivez: C'est pour cela que l'on vit, c'est pour cela que l'on meurt avec joie. Mettez successivement les verbes vivre et mourir à la 3ème pers. du sing. de l'imparfait, de l'indicatif, du passé simple, du passé composé, du futur simple et du conditionnel présent.

L'exilé.

Il s'en allait (*) errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé! J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyais, au déclin (**) du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais: Heureux

- celui qui retrouve le soir le foyer domestique, et s'y assied au milieu des siens! L'exilé partout est seul!
- Où vont ces nuages que chasse la tempête? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où? L'exilé partout est seul.
- Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles; mais ce ne sont point les fleurs ni les arbres de mon pays; ils ne me disent (*) rien. L'exilé partout est seul.
- Ce ruisseau coule mollement dans la plaine; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance; il ne rappelle à mon âme aucun souvenir. L'exilé partout est seul.
- Ces chants sont doux; mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.
- On m'a demandé: "Pourquoi pleurez-vous?" Et quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne comprenait pas. L'exilé partout est seul.
- J'ai vu des vieillards entourés d'enfants, comme l'olivier de ses rejetons (*); mais aucun de ces vieillards ne m'appelaient son fils, aucun de ces enfants ne m'appelaient son frère. L'exilé partout est seul.
- Il n'y a d'amis, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

LAMENNAIS. (*)

(*) Voir notice biographique page 122.

Grammaire. Vocabulaire.

- (*) Il s'en allait. 3^{ème} pers. Imp. du verbe *s'en aller*. A la forme réfléchi, le verbe *aller* est toujours précédé du pronom *en*.
Rappelez-vous la conjugaison du verbe *aller*:
Ind. prés.: Je vais, nous allons. Imp.: J'allais. Pas. déf.: J'allai.
Fut.: J'irai. Cond. prés.: J'irais. Subj. prés.: Que j'aie, que nous allions. Part. prés.: Allant. Part. pas.: Allé.
- (*) Au déclin. Etat d'une chose qui est à la fin de sa course.
Remarque: *déclin* → *décliner* → *déclinaison*.
- (*) Ils disent. Rappelons-nous la conjugaison de *dire*: Ind. prés.: Je dis, nous disons, vous dites. Imp.: Je disais. Pas. déf.: Je dis, nous dismes. Fut.: Je dirai. Subj. prés.: Que je dise. Part. prés.: Disant. Part. pas.: Dit.
Dire nous donne: *contredire, dédire, interdire, médire, prédire*, qui

se conjuguent comme *dire*, sauf à la 2^{ème} p. du plur. de l'Ind. et donc à l'Impératif: vous *contredites, dedites, interdites*, etc....

Redire se conjugue exactement comme *dire*.

- (*) *Rejetons*, n. m. pl. Pousses qui apparaissent sur une plante après une coupe (synonyme de: *rejet*). Au figuré: descendant.

Exercice d'application.

Conjugaison orale: S'en aller errant sur la terre au présent, à l'imparfait, au passé déf., au passé ind. et au futur simple.

La France.

- ... J'ai été dans les foules, j'ai interrogé le peuple, jeunes et vieux, petits et grands. Je les ai entendus tous témoigner (*) pour la patrie. C'est là la fibre vivante qui chez eux meurt (2) la dernière...
- ... Ne dites pas, je vous prie, que ce ne soit rien du tout que d'être né dans le pays qu'entourent les Pyrénées, les Alpes, le Rhin, l'Océan. Prenez le plus pauvre homme, mal vêtu (3) et affamé, celui que vous croyez (4) uniquement occupé des besoins matériels. Il vous dira que c'est un patrimoine que de participer à cette gloire immense, à cette légende unique qui fait l'entretien du monde.
- ... Pour nous, quoi qu'il (5) advienne (6) de nous, pauvre ou riche, heureux, malheureux, vivant et par delà la mort, nous remercions toujours Dieu de nous avoir donné cette grande patrie, la France. Et cela, non pas seulement à cause de tant de choses glorieuses qu'elle a faites, mais surtout parce qu'en elle, nous trouvons à la fois le représentant des libertés du monde et le pays sympathique entre tous, l'initiation à l'amour universel. Ce dernier trait est si fort en la France, que souvent elle s'en est oubliée. Il nous faut aujourd'hui la rappeler à elle-même, la prier d'aimer toutes les nations moins que soi.
- Sans doute, tout grand peuple représente une idée importante au genre humain. Mais que cela, grand Dieu, est bien plus vrai de la France!

MICHELET. (*)

(*) Voir notice biographique, page 121.

Grammaire. Vocabulaire.

- (¹) *témoigner pour la patrie* c. à d. se manifester en faveur de la patrie.
Témoigner (de *témoïn*) v. Déclarer comme témoin.
 Remarquez:

témoïn \Rightarrow *témoigner* \Rightarrow *témoignage*.

Ce mot *témoïn* doit être rapproché par son étymologie (*testimonium*, m. latin) de *testament*, *attester*, *attestation*, *contester*, *contestation*, *incontesté*, *incontestable*, *protester*, *protestation*, *protestant*, *protetantisme*, *détester*, *détestable*.

- (²) *mourir*. Voir conjugaison du verbe *mourir*, note 13, page 101.
 (³) *vêtu*. Part. passé du v. *vêtir*. Ind. Prés.: Je vêts, nous vêtions. Imp.: Je vêtis. Pas. déf.: Je vêtis. Fut.: Je vêtirai. Cond. prés.: Je vêtirais. Subj. prés.: Que je vête. Part. prés.: Vêtant. Part. pas.: vêtu.
 (⁴) *vous croyez*. 2^{ème} pers. plur. Ind. prés. de croire qu'il ne faut pas confondre avec *croître*. (Voir note 2, p. 53).
 Ind. prés.: Je crois, nous croyons. Imp.: Je croyais. Pas. déf.: Je crus. Fut.: Je croirai. Cond. prés.: Je croirais. Subj. prés.: Que je croie que nous croyions. Part. prés.: Croissant. Part. pas.: Cru, cru.
 (⁵) *quoi qu'il advienne* c. à d. quel qu'il arrive.
quoi... (en deux mots) sert à exprimer les hypothèses généralisées et signifie: quelle que soit la chose que...
 Ne confondons pas *quoi...* que avec la conjonction *quoique* qui veut dire *bien que*. (Voir la note 2, page 80).
 (⁶) *qu'il advienne*. 3^{ème} pers. sing. Subj. prés. du verbe *advenir* composé de *venir* qui nous donne aussi les verbes: *convenir*, *disconvenir*, *devenir*, *intervenir*, *parvenir*, *prévenir*, *provenir*, *revenir*, *subvenir*, *se souvenir*, *survenir*, qui se conjuguent tous comme *venir*:
 Ind. prés.: Je viens, nous venons. Imp.: Je venais. Pas. déf.: Je vins. Fut.: Je viendrai. Cond. prés.: Je viendrais. Subj. prés.: Que je vienne, que nous venions. Part. prés.: Venant. Part. pas.: Venu. Il y a d'autres verbes qui se conjuguent comme *venir*:
Tenir \Rightarrow *s'abstenir*, *appartenir*, *contenir*, *détenir*, *entretenir*, *maintenir*, *retenir*.

Exercice d'application.

Donnez la 1^{ère} pers. du sing. et du plur. du verbe *croire* à tous les temps. (Avec un complément).

Tyrannie.

On appelle tyran le souverain qui ne connaît (¹) de lois que son caprice, qui prend le bien de ses sujets et qui ensuite les enrôle pour aller prendre celui de ses voisins. Il n'y a point de ces tyrans - là en Europe.

On distingue la tyrannie d'un seul et celle de plusieurs. Cette tyrannie de plusieurs serait celle d'un corps qui envahirait les droits des autres corps et qui exercerait le despotisme à la faveur (²) des lois corrompues (³) par lui. Il n'y a pas non plus (⁴) de cette espèce de tyrans en Europe.

Sous quelle tyrannie aimeriez-vous mieux vivre? Sous aucune, mais, s'il fallait (⁵) choisir, je détesterais moins la tyrannie d'un seul que celle de plusieurs. Un despote a toujours quelques bons moments; une assemblée de despotes n'en a jamais. Si un tyran me fait une injustice, je peux le désarmer par son confesseur ou par son page; mais une compagnie de graves tyrans est inaccessible à toutes les séductions. Quand elle n'est pas injuste, elle est au moins dure, et jamais elle ne répand (⁶) de grâces.

Si je n'ai qu'un despote, j'en suis quitte (⁷) pour me ranger contre un mur lorsque je le vois passer, ou pour me prosterner, ou pour frapper la terre de mon front, selon la coutume du pays; mais, s'il y a une compagnie de cent despotes, je suis exposé à répéter cette cérémonie cent fois par jour, ce qui est très ennuyeux (⁸) à la longue, quand on n'a pas les jarrets (⁹) souples.

Si j'ai une métairie (¹⁰) dans le voisinage de l'un de nos seigneurs, je suis écrasé; si je plaide contre un parent des parents d'un de nos seigneurs, je suis ruiné.

Comment faire? J'ai peur que dans ce monde on ne soit réduit à être enclume ou marteau; heureux qui échappe à cette alternative.

VOLTAIRE. (*)

(*) Voir notice biographique, page 68.

Grammaire. Vocabulaire.

- (1) *connaît*. 3^{ème} pers. sing. Ind. prés. du verbe *connaître*. Rappelons sa conjugaison: Ind. prés.: Je connais. Imp.: Je connaissais. Pas. déf.: Je connus. Fut.: Je connaîtrai. Cond. prés.: Je connaîtrais. Subj. prés.: Que je connaisse. Part. prés.: Connaisant. Part. pas.: Connus. *Connaître* nous donne: reconnaître \Rightarrow reconnaître, reconnaissance; méconnaître \Rightarrow méconnaissance, méconnaissable et de connu \Rightarrow inconnu, inconnaisable.

Il y a d'autres verbes qui se conjuguent comme *connaître*:

paraître \Rightarrow apparaître, comparaître, disparaître, réparaître.

- (2) à la faveur de. (Voir la note 10, page 45).
- (3) *corrompus*, adj. et Part. pas. tém. pl. du verbe *corrompre*. Se conjugue comme *rompre*.
Rompre, Ind. Prés.: Je romps, il rompt. Imp.: Je rompais. Pas. déf.: Je rompis. Fut.: Je romprai. Cond. prés.: Je romprais. Subj. prés.: Que je rompe. Part. prés.: Rompu, ayant rompu.
rompre \Rightarrow corrompre, corruption, corrupteur, incorruptible, éruption, interrompre, interruption, interrupteur, interrompu, irruption.

- (4) *non plus*. Cette expression sert à marquer qu'il y a quelque chose à ajouter à une idée négative. *Non plus* est donc toujours précédé d'une autre négation:

Vous n'avez rien fait, moi *non plus*.

Autrefois on disait aussi pour *non plus*. Aujourd'hui, aussi ne s'emploie que dans les phrases positives et il signifie le contraire de *non plus*:

Mon frère va au Lycée, moi *aussi*.

Mon frère ne va pas au Lycée, moi *non plus*.

- (5) *s'il fallait choisir, je détesterais...* Nous savons qu'après si on se sert du mode Indicatif pour exprimer une hypothèse:

Si je gagne le gros lot, j'irai à Paris.

Si j'étais plus jeune, j'apprendrais la musique.

Remarquez que quand l'hypothèse est au présent la conséquence est au futur. Au contraire, quand l'hypothèse est à l'imparfait on exprime la conséquence avec le conditionnel présent.

- (6) *Répand*. 3^{ème} pers. Ind. prés. de *répandre*. Ind. prés.: Je répands. Imp.: Je répandais. Pas. déf.: Je répandis. Fut.: Je répandrai. Cond. prés.: Je répandrais. Subj. prés.: Que je répande. Part. Prés.: Répandant. Part. pas.: Répandu.

- (7) *J'en suis quitte*. Expression qui signifie: Je n'ai qu'à..., je m'en tire en..., à comme seule conséquence ou inconvenient...

En être quitte pour se ranger...

En être quitte pour la peur...

- (*) *Ennuyeur*, adj. Qui cause de l'ennui.

Remarque:

Ennuï \Rightarrow *ennuyer* \Rightarrow *ennuyant* \Rightarrow *ennuyeux* \Rightarrow *désennuyer*.

- (*) *Jarret*, n. m. pl. Jambe ou plus spécialement partie située derrière le genou.

Dérivés: *jarretière*, *jarretelle*.

- (*) *métairie*, n. f. Domaine rural où l'exploitant et le propriétaire se partagent les récoltes.

métayer \Rightarrow *métayage*, *métairie*.

Exercice d'application.

Construisez dix phrases qui expriment une condition avec si et sa conséquence.
 Ex.: Si je fais bien mes devoirs, j'aurai une bonne note.

La Révolution française.

La Révolution française n'a pas seulement modifié le pouvoir politique, elle a changé toute l'existence intérieure de la nation. Les formes de la société du moyen âge existaient encore: le sol était divisé en provinces ennemies; les hommes étaient distribués en classes rivales. Le peuple ne possédait aucun droit; la royauté (1) n'avait pas de limites...

A cet ordre abusif la Révolution en a substitué un plus conforme à la justice et plus approprié à nos temps.

Elle a remplacé l'arbitraire par la loi, le privilège par l'égalité, et elle a tout ramené à un seul état, à un seul droit, à un seul peuple.

Pour opérer d'aussi grandes réformes, la Révolution a eu beaucoup d'obstacles à vaincre, (2) ce qui a produit des excès passagers à côté de ses bienfaits (3) durables.

Les privilégiés ont voulu l'empêcher, l'Europe a tenté de la soumettre, (4) et forcée à la lutte, elle n'a pu ni mesurer ses efforts ni modérer sa victoire.

La résistance intérieure a conduit (5) à la souveraineté de la multitude, et l'agression du dehors à la domination mili-

taire. Cependant le but a été atteint malgré l'anarchie et malgré le despotisme: l'ancienne société a été détruite pendant la Révolution, et la nouvelle s'est assise ⁽⁶⁾ sous l'Empire.

Lorsqu'une réforme est devenue nécessaire, et que le moment de l'accomplir est arrivé, rien ne l'empêche, et tout la sert. Heureux alors les hommes s'il savaient s'entendre, si les uns cédaient ce qu'ils ont de trop, si les autres se contentaient de ce qui leur manque; les révolutions se feraient à l'amiable, et l'histoire n'aurait à rappeler ni excès ni malheurs.

MIGNET. (*)

(*) Voir notice biographique, page 119.

Grammaire. Vocabulaire.

(1) *Royauté*, n. f. monarchie, dignité royale.
Remarquez:

Roi \Rightarrow royal, royaume, royauté, royaliste.

(2) *Vaincre*. Voir note 3, page 119.

(3) *bienfaits*, n. m. pl., service, faveur, résultat heureux.
bienfait \Rightarrow bienfaiteur, bienfaisant, bienfaisance.

(4) *soumettre*. Un des composés du verbe *mettre* comme: *admettre*, *commettre*, *démètre*, *émettre*, *s'entremettre*, *omettre*, *permettre*, *promettre*, *compromettre*, *renettre*, *transmettre*.

Tous ces verbes se conjuguent comme *mettre*:

Ind. prés.: Je mets. *Imp.*: Je mettais. *Pas. déf.*: Je mis. *Futur.*: Je mettrai. *Cond. prés.*: Je mettrais. *Subj. prés.*: Que je mette. *Part. prés.*: Mettant. *Part. pas.*: Mis.

Battre \Rightarrow *abattre*, *rabattre*, *débattre*, *se débattre*, *s'abattre*, *combattre*, se conjuguent aussi comme *mettre*.

(5) *a conduit*. 3^{ème} pers. sing. *Pas. Indéf. de Conduire*:

Ind. prés.: Je conduis. *Imp.*: Je conduisais. *Pas. déf.*: Je conduisis. *Fut.*: Je conduirai. *Cond. prés.*: Je conduirais. *Subj. prés.*: Que je conduise. *Part. prés.*: Conduisant. *Part. pas.*: Conduit.
On conjugue de même: *édouir*, *enduire*; *construire*, *détruire*, *instruire*, *nuire*.

(6) *s'est assise*, signifie ici: s'est consolidée.
N'oubliez pas la conjugaison de *s'asseoir*.

Ind. prés.: Je m'assieds. *Imp.*: Je m'asseyais. *Pas. déf.*: Je m'assis.

Fut.: Je m'assiérai. *Cond. prés.*: Je m'assiérais. *Subj. prés.*: Que je m'asseye. *Part. prés.*: S'asseyant. *P. pas.*: Assis.

Exercice d'application.

Le gouvernement. — Ses différentes formes. — L'organisation du gouvernement en France et en Uruguay.

Exercice de conversation ou de rédaction.

Conjugaison orale. *S'asseoir* sur une chaise (à tous les temps).

Les soldats de 1914.

Regardez ce soldat français. Observez son caractère dans la guerre actuelle. Il n'a perdu aucune des qualités qui distinguaient autrefois notre armée. Il a l'entrain, ⁽¹⁾ la hardiesse, ⁽²⁾ l'audace; nul ne l'égale dans l'offensive; l'élan ⁽³⁾ de ses attaques à la baïonnette ⁽⁴⁾ demeure prodigieux; ces hommes de 1914 sont bien les fils de ceux qui, de 1792 à 1814, ⁽⁵⁾ ont parcouru ⁽⁶⁾ l'Europe d'un pas infatigable. Et cependant ce sont ces mêmes soldats, jeunes hommes de vingt ans ou chefs de famille, qui donnent aujourd'hui l'exemple de la patience et de l'obstination dans une lutte anonyme qui se poursuit ⁽⁷⁾ dans le silence et dans la nuit. Ils sont dans la tranchée et personne n'y élève la voix. Il souffrent ⁽⁸⁾ sans mot dire, dans l'obscurité absolue, les pieds dans l'eau glacée, écoutant les moindres bruits de la nuit, sans sommeil, la main sur l'arme, prêts à combattre, prêts à mourir. Et leurs chefs sont près d'eux, silencieux aussi... Les balles sifflent, les obus éclatent brusquement, les formidables engins ⁽⁹⁾ éclatent sur la tranchée et la bouleversent ⁽¹⁰⁾. Et quand la rafale ⁽¹¹⁾ est passée, ils se serrent, ils se comptent. Sans une hésitation, sans un instant de trouble, ils recommencent, inlassables, ⁽¹²⁾ la silencieuse faction. Et les chefs font de même. Une seule pensée les anime: le devoir; une seule résolution: le sacrifice de soi-même.

LÉON BOURGEOIS.

Ce mot vient de "fat" qui veut dire: tronc d'arbre, colonne, tonneau de bois.

(¹⁴) *hutte*, mot d'origine allemande, qui veut dire "petite cabane".

(¹⁵) *flambant* part. prés. de *flamber*, synonyme de *brûler*. Ce mot a la même origine que *flamme*, *flambeau*, *flambée*, *flamboyer*, *enflammer*, *inflammable* et même le nom d'oiseau "flamant", oiseau dont les ailes ont la couleur du feu.

(¹⁶) *s'endossa* l'ère pers. P. déf. de: *endosser*, mettre sur son dos.

(¹⁷) *oz*. Prononcer au singulier *oz*, et au pluriel: *ô*.

(¹⁸) *marais*, *mare*, *marécage* sont presque synonymes.

(¹⁹) *s'engager*: pénétrer, entrer, commencer, se compromettre. Un engagement: promesse, compromis. *Dégager*, *dégagement* antonymes d'*engager* et *engagement*. Tous ces mots proviennent de *gager*, contrat, garantie, preuve, salaire de domestique.

(²⁰) *frôler*, toucher à peine et en passant. *frôlement*, action de frôler.

(²¹) *se réchauffer*. Beaucoup de verbes sont composés par le préfixe *re* et un autre verbe. *Re* se modifie en *r* ou *ré*:

rechercher, retrouver, revenir, redire...
réciter, réclamer, réchauffer, réformer...
rappeler, rabattre, ravoiler...

Quelquefois l'emploi de *re* ou *ré* change le sens:

réformer, refaire la même forme.
réformer, donner une nouvelle forme.
repartir, partir de nouveau.
répartir, partager, distribuer.

(²²) *déformer*. Mot composé par le préfixe *dé* et le verbe *former*. Le préfixe *dé* se modifie en *des*, *dif* ou *dis*.

Ex.: *défaire*, *dérégler*, *dégeler*, *déjeuner*, *difforme*, *disconvenir*, *discourager*, *discorder*...

Le préfixe *dé* a généralement un sens négatif: faire, *défaire*, et quelquefois, au contraire, un sens augmentatif: laisser, *délaissier*; tenir, *détenir*.

(²³) *muraille*, mot dérivé de *mur* et du suffixe *aile*. Comme: *fer*, *terrasse*.

(²⁴) *Tant pis!* antonyme: *Tant mieux!*

(²⁵) *s'enrhumer* verbe composé du préfixe *en* et du nom *rhume*.

Exercice de conversation ou de rédaction.

L'hiver. Cruel pour les malheureux. Ses beautés et ses charmes.

La nature est-elle morte?

Les enfants et la neige.

En ville: Saison des plaisirs, bals, concerts, théâtres.

A la campagne: La glace. La neige. Aspect de la nature. Beaucoup d'oiseaux ont émigré; d'autres restent: mésanges, moineaux, roitelets, rouges-gorges, pinsons. A la ferme, les animaux dans les étables. Les grains, semés en automne, germent sous la neige.

Les bûcherons travaillent dans les bois.

Sports: football, trampoline, patinage, skis.

Comparez l'hiver en Uruguay et en France.

Exercices d'application.

I. Donner le sens de ces expressions:

Qui déchire la chair comme des scies; à trois heures sonnantes; glacé jusqu'aux os; éperdu d'étonnement.

II. Copier le morceau en soulignant les verbes au passé défini.

La chasse (suite).

Un cri bizarre, (¹) un cri perdu, un cri errant, passa sur nos têtes. La lueur de notre foyer réveillait les oiseaux sauvages (²).

Karl disait: "Éteignez le feu. Voici l'aurore!" Le ciel, en effet, commençait à pâlir, et les bandes de canards traînaient de longues taches rapides, vite effacées sur le firmament. Une lueur éclata dans la nuit. Karl venait de tirer et les deux chiens s'élançèrent.

Alors, de minute en minute, tantôt lui et tantôt moi, nous ajustions vivement dès qu'apparaissait (³) au-dessus des roseaux l'ombre d'une tribu volante. Et Pierrot et Plongeon, essoufflés et joyeux, nous rapportaient des bêtes sanglantes (⁴) dont l'œil quelquefois nous regardait encore.

Le jour s'était levé, un jour clair et bleu; le soleil apparaissait au fond de la vallée et nous songions à repartir, quand deux oiseaux, le col droit et les ailes tendues, glissèrent brusquement sur nos têtes.

Je tirai. Un d'eux tomba presque à mes pieds. C'était une sarcelle (⁵) au ventre d'argent.

Alors, dans l'espace au-dessus de moi, une voix, une voix d'oiseau cria. Ce fut une plainte courte, répétée, déchirante.

Léon Bourgeois (Paris 1851) est un célèbre politicien français contemporain et un des fondateurs de la Société des Nations. Le passage que nous venons de lire appartient à un discours patriotique prononcé à la Sorbonne.

Grammaire. Vocabulaire.

- (1) *entraîn* n. m., courage, énergie, enthousiasme.
Travailler avec *entraîn*.
Ne confondez pas *entraîn* et *en train de*:
Je suis *en train d'écrire*.
- (2) *hardiesse* (h aspiré) n. f., qualité des gens *hardis*, c'est-à-dire de ceux qui montrent du courage et de l'assurance.
Remarquez:
hardi \Rightarrow *hardiesse*, *hardiment*, *enhardir*.
- (3) *élan* n. m. intrépidité, impulsion, enthousiasme.
Proviendrait de *lancer* \Rightarrow *lancer* \Rightarrow *s'élaner* \Rightarrow *élan*, \Rightarrow *élanement*.
- (4) *baïonnette*, ce mot vient de Bayonne, ville où cette arme fut d'abord fabriquée.
- (5) de 1792 à 1814 c. à d. l'époque des guerres de la Révolution française et de l'Empire.
- (6) *Ont parcouru*, 3. pers. plur. Pass. Ind. du verbe *parcourir*, composé de *courir*, qui donne aussi les verbes: *accourir*, *concourir*, *encourir* (s'exposer à), *recourir*, *secourir*, de même conjugaison que *courir*: Ind. prés.: Je cours, Imp.: Je courais. Pas. déf.: Je courus, Fut.: Je courrai. Cond. prés.: Je courrais. Subj. prés.: que je coure. Part. prés.: courant. Part. pas.: couru.
- (7) *poursuit*, 3. pers. sing. Ind. prés. de *poursuivre* composé de *suivre*. Ind. prés.: Je suis, tu suis, nous suivons. Imp.: Je suivais. Pas. déf.: Je suivis, Fut.: Je suivrai. Cond. prés.: Je suivrais. Subj. prés.: que je suive. Part. prés.: suivant. Part. pas.: suivi.
- (8) *Ils souffrent*, 3. pers. plur. du verbe *souffrir*. Ind. prés.: Je souffre, nous souffrons. Imp.: Je souffrais. Pas. déf.: Je souffris, Fut.: Je souffrirai. Cond. prés.: Je souffrirais. Subj. prés.: Que je souffre. Part. prés.: Souffrant. Part. pas.: souffert.
Souffrir a la même conjugaison que *ouvrir*, *couverir*, *découvrir*, *offrir*, *recouvrir*.
- (9) *Engins*, n. m. pl., machines, appareils, spécialement appareils de guerre, de chasse ou de pêche.
- (10) *bouleverser*, 3. pers. plur. Ind. prés. de *bouleverser*, *culbuter*, *renverser*, mettre sens dessus dessous.
- (11) *rafale*, n. f. Au sens propre: coup de vent.
- (12) *énervables*, adj. masc. plur.: infatigables. (Voir note 2, page 43).

Exercice de conversation ou de rédaction.

L'armée et la flotte. — La défense nationale. — Le service militaire. — Les divisions de l'armée et les différents grades. — Les principales unités de la flotte.

Exercice d'application.

- Ecrivez en toutes lettres les dates: 1914, 1648, 1789, 1792, 1814, 1851. Indiquez le siècle correspondant à chaque date: mil neuf cent quatorze (vingtième siècle).
- Copiez le passage chenillé en mettant les verbes à l'imp. de l'indicatif.

Le départ du régiment.

Ce qui fait l'étrange beauté d'un régiment qui part, c'est d'abord l'uniforme, cette première discipline, qui éclate aux yeux. Mais sous les képis pareils, la pensée elle aussi s'égale, et il semble à chacun que c'est le pas de la Fatalité qu'il emboîte, (1) dès qu'on commande: "En avant... marche!", et que les sergents vous comptent: "Un!... Deux!..." Que deviennent alors les amours, les intérêts, les peurs, dans cette mise en route générale, où la cadence du corps emporte les idées?

Les enfants et les femmes aiment voir passer des soldats, mais les hommes n'aiment pas moins être des soldats qui passent. Les voilà pris dans une foule qui remue. Sont-ils portés? Donnent-ils de l'élan? Ils ne savent; ils ne s'appartiennent pas. Ils ne pensent plus "Je"; ils sont devenus "Nous", et le cœur se gonfle comme leur énergie se tend. Ceux qui n'ont pas servi, qui n'ont pas traversé une ville, sac au dos, ignorent une des plus fortes sensations que l'homme puisse (2) avoir, de n'être dans la machine sociale qu'un tout petit rouage, très dépendant. Mais c'est une servitude qui donne de l'orgueil, car elle exalte en chacun une valeur nationale. Un homme armé, qui marche au pas, se découvre une force et une mission. Il n'agit plus pour son compte; il devient un symbole; son uniforme est aux couleurs du pays, et il sent que c'est une grande chose qu'un régiment qui part.

RENÉ BENJAMIN.

René Benjamin. Parmi la nouvelle génération d'écrivains français d'après-guerre, le nom de Benjamin occupe une place privilégiée. "Gaspard", où nous trouvons le passage que nous venons de lire, est certainement un des ouvrages ayant rapport à la Grande Guerre, qui doit occuper sa place dans l'histoire de la littérature française comme "Le Feu" de Barbusse, "Jean Christophe" de Romain Rolland, "Civilisation" de Georges Duhamel.

Grammaire. Vocabulaire.

- (¹) *Il semble à chacun que c'est le pas de la Fatalité qu'il emboîte c. à d.*
Il semble à chacun que la Fatalité le mène là où il va.

Remarque:

Emboîter (de *boîte*), v., faire entrer une chose dans une autre, ajuster.
Emboîter le pas: suivre, marcher derrière quelqu'un. Au sens figuré: se soumettre à l'opinion d'un autre.

- (*) *Puisse*, 3^{ème} pers. sing. subj. du verbe *pouvoir*.
Ind. prés.: Je peux, nous pouvons. *Imp.*: Je pouvais. *Pas. déf.*: Je pus.
Fut.: Je pourrai. *Cond. prés.*: Je pourrais. *Subj. prés.*: Que je puisse.
Part. prés.: pouvant. *Part. pas.*: Pu.

Exercice d'application.

Ecrivez: Que deviennent alors les amours et les intérêts? Ils ne savent pas. Ils ne s'appartiennent pas. Mettez successivement à l'imparfait, au passé simple, au passé ind., au fut. simple, au fut. antérieur, au cond. présent et au cond. passé 1^{ère} forme.

X Un cuirassé.

J'ai visité le "Trident", un cuirassé (¹) de première classe. Prions Dieu de n'avoir jamais à employer (²) une si épouvantable machine de guerre. J'étouffais dans ce monstre de fer, où toutes les inventions du génie moderne se réunissent et s'entraident (³) pour tuer et pour détruire. Ces énormes canons renflés comme des bouteilles, ces gros cylindres à lancer les torpilles, tous ces effrayants et bizarres engins (⁴) à qui le commandant peut faire vomir à la fois le feu et la mort, en touchant un coquet appareil électrique placé dans sa cabine, inspirent une terreur inconnue.

donnent un frisson nouveau; et je suis sorti de la citadelle flottante en maudissant (⁵) le malheureux progrès, qui n'aboutit qu'à ces cruautés raffinées, à ces horreurs délicates. Dieu nous préserve, je le répète, de la guerre scientifique, la pire de toutes, et espérons qu'il suffira, pour l'éviter, de l'effort moral produit par ces cuirassés, qui ont coûté tant de génie, d'efforts et de millions.

FRANÇOIS COPPÉE. (*)

- (*) Voir note biographique, page 33.

Grammaire. Vocabulaire.

- (¹) *Cuirassé*, n. m. Navire de guerre dont la coque porte une cuirasse métallique.
(²) *de n'avoir jamais à employer*. Remarquez l'emploi de la préposition à devant un infinitif placé après le verbe avoir.
J'ai à vous parler.
Il a une lettre à écrire.
Avoir quelque chose à dire.
(³) *s'entraident*, c. à d. s'aident mutuellement.
Entre est un préfixe séparable qui sert à former de nombreux mots: *entre-filet*, *entrepoint*, *entre-croiser*, *entrevoie*, etc.
Inter est la forme savante de *entre* qu'on retrouve dans: *intervenir*, *interrompre*, *interparlementaire*, etc.
(⁴) *Engins* n. m. pl. (Voir note 9, page 140).
(⁵) *Maudissant*. Part. prés. de *Maudire* (voir note 4, page 123).

X Quelques anecdotes.

Justice de Louis XI.

On disait qu'un jour le roi, tenant son couvert (¹) en public, avait aperçu, parmi ceux qui étaient dans la salle à le voir dîner, un capitaine picard (²) sur lequel il avait de grands soupçons. Aussitôt il avait fait un signe de l'œil à Tristan l'Hermite, qui était à la fois le témoin, le juge et souvent l'exécuteur de ses ordres. Par malheur, auprès de ce capitaine se trouvait un bon et honnête moine; Tristan comprit que c'était de

celui-là qu'il s'agissait. (*) Dès que le moine fut descendu dans la cour, il fut pris, mis dans un sac et jeté à la rivière. Le capitaine, devinant de quoi il était question et bien content du malentendu, monta au plus vite à cheval et prit le chemin de Flandre. Il fut vu sur la route et l'on en rendit compte au roi. "Tristan, dit-il, pourquoi ne fîtes-vous (*) pas hier ce dont je vous faisais signe pour cet homme? — Ah! Sire, il est bien loin à cette heure, répondit le prévôt (*) — Oui, ma foi, (*) car on l'a vu près d'Amiens — Près de Rouen, voulez-vous dire, ayant bu (*) son soûl (*) dans la rivière. — De qui parlez-vous donc? reprit le roi. — Hé! mais de ce moine que vous montrâtes; je le fis aussitôt jeter à l'eau. — Ah! Pâques Dieu! (*) s'écria le roi; c'était le meilleur moine de mon royaume; qu'avez-vous fait là? Il lui faudra faire dire demain une demi-douzaine de messes. C'était le capitaine picard que je vous montrais!"

DE BARANTE.

Le Baron Guillaume de Barante (Riom 1782 - Barante 1866) est surtout connu par son ouvrage historique: "Histoire des ducs de Bourgogne" qui le fit entrer à l'Académie Française. Barante fait, comme Michelet et Thierry, de l'histoire pittoresque, mais il est absolument objectif et présente les faits sous l'aspect de simples narrations.

Grammaire. Vocabulaire.

- (*) *tenant son couvert*: dînant à sa table, en public, devant les seigneurs et les officiers de son palais.
 (*) *picard*, adj. e. à. d. de la Picardie.
 (*) *il s'agissait*, 3^{ème} pers. de l'imparfait du verbe impersonnel *s'agir* (se conjugue comme *finir*).
de celui-là qu'il s'agissait e. à. d. de celui-là que parlait le roi.
 (*) *ne fîtes-vous pas*, 2^{ème} pers. Pas. déf. du verbe *faire*:
Ind. prés.: Je fais, nous faisons. *Imp.*: Je faisais. *Pas. déf.*: Je fis.
Fut.: Je ferai. *Cond. prés.*: Je ferais. *Subj. prés.*: Que je fasse. *Part. prés.*: Faisant. *Part. pas.*: Fait.
 Observez que si du radical de *faire* se prononce comme *e* muet quand il est suivi par un *s*. Ex.: *Je faisais, nous faisons, faisant* (pron.: je fe-sè, nou(s) fe-sion(s), fe-san).
 (*) *Prévôt*. Officier de justice sous l'ancienne monarchie.

- (*) *foi*, n. f. fidélité à un engagement, aux croyances religieuses. Homonymes: *foie*, n. m. organe de l'appareil digestif, *fols*, n. f. nom indiquant la quantité, la multiplication.
 (*) *Bu*, part. pas. de *boire*:
Ind. prés.: Je bois, nous buvons. *Imp.*: Je buvais. *Pas. déf.*: Je bus.
Fut.: Je boirai. *Cond. prés.*: Je boirais. *Subj. prés.*: Que je boive. *Part. prés.*: buvant. *Part. pas.*: bu.
 (*) *Son soûl* signifie: en quantité suffisante, à satiété.
Soûl ou *saoul* (prononçes: sou dans les deux cas) signifie *ivre* et donne *soûler*, *enivrer*. Ce mot a la même origine que: *Asses, satiété, satisfaire, rassasier, saturer*, etc.
 (*) *Pâques-Dieu!* Interjection peu usuelle de nos jours.

X Utilité de la flotte.

(Au cours d'une discussion au sujet du rôle joué par les armées navales, Mr. de Maurepas, l'intelligent et frivole ministre de Louis XV, disait en plaisantant:)

"Savez-vous ce que c'est qu'un combat naval? Je vais vous le dire. Deux escadres sortent de deux ports opposés; on manœuvre, on se rencontre, on se tire des coups de canon, on abat quelques mâts, on déchire quelques voiles, on tue quelques hommes, on use beaucoup de poudre et de boulets; puis chacune des deux armées se retire, prétendant être restée maîtresse du champ de bataille; elles s'attribuent toutes deux la victoire; on chante de part et d'autre le Te-Deum, et... la mer n'en reste pas moins salée..."

COMTE DE SÉGUR, (Mémoires).

Exercices de conversation ou de rédaction.

Racontez les anecdotes: "Justice de Louis XI", "Utilité de la flotte".

La Marseillaise

Mouv^t de Marche animé

Allons, enfants de la Pa - tri - e Le jour de
 gloire est ar - ri - vé. Con - tre nous de la ty - ran -
 - ni - e — L'é - tendard sanglant est le - vé. — L'é - ten -
 - dard — sanglant est le - vé. En - ten - dez - vous dans les cam -
 pa - gnes Mu - gir ces fé - ro - ces sol - dats ? — Ils
 vien - nent jus - que dans vos bras, — Egor - ger vos fils, vos com -
 - pa - gnes ! Aux ar - mes, Ci - toy - ens ! — for -
 - mez — vos ba - tail - lons ! — Mar - chons, — mar - chons, —
 qu'un sang im - pur — a - breu - ve nos sil - lons —

Allons, enfants de la Patrie,
 Le jour de gloire est arrivé.
 Contre nous de la tyrannie
 L'étendard sanglant est levé. (*bis*)
 Entendez-vous dans les campagnes
 Mugir ces féroces soldats?
 Ils viennent, jusque dans vos bras,
 Egorger vos fils, vos compagnes!

Aux armes, Citoyens! formez vos bataillons!
 Marchons, marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons!

Nous entrerons dans la carrière
 Quand nos aînés n'y seront plus.
 Nous y trouverons leur poussière
 Et l'exemple de leurs vertus. (*bis*)
 Bien moins jaloux de leur survivre
 Que de partager leur cercueil,
 Nous aurons le sublime orgueil
 De les venger ou de les suivre...
 Aux armes...

Amour sacré de la Patrie,
 Conduis, soutiens nos bras vengeurs!
 Liberté! Liberté chérie!
 Combats avec tes défenseurs! (*bis*)
 Sous nos drapeaux, que la victoire
 Accoure à tes mâles accents;
 Que tes ennemis expirants
 Voient ton triomphe et notre gloire!
 Aux armes...

ROUGET DE LISLE.

Abrégé de Grammaire

I. LE NOM.

Formation du féminin.

§ RÈGLE GÉNÉRALE: cousin \Rightarrow cousine;
ami \Rightarrow amie

§ CAS PARTICULIERS:

— n et t \Rightarrow nne, tte: chat \Rightarrow chatte
chien \Rightarrow chienne
— er \Rightarrow ère: cuisinier \Rightarrow cuisinière
— eur \Rightarrow euse: voleur \Rightarrow voleuse
— teur \Rightarrow trice: directeur \Rightarrow directrice
— x \Rightarrow se: époux \Rightarrow épouse

NOMS DIFFÉRENTS AU MASCULIN ET AU FÉMININ:

frère, sœur; neveu, nièce; cheval, jument; etc.

Formation du pluriel.

§ RÈGLE GÉNÉRALE: un chien, des chiens.

§ CAS PARTICULIERS:

— au, eau, eu, ou + x: joyau - x, chapeau - x, neveu - x; vœu - x.
— u, x, z: une fois, des fois; une noix, des noix; un nez, des nez.
— chou, choux: bijou - x; genou - x; hibou - x; caillou - x; joujou - x;
pou - x. (v. page 114).
— al \Rightarrow aux: animal \Rightarrow animaux.

§ EXCEPTIONS: bal - s; chacal - s; carnaval - s; etc.

— bail, baux; corail, coraux; émail, émaux; soupirail, soupiraux; travail,
travaux; vantail, vantaux; vitrail, vitraux.
— détail, bestiaux.
— aïeul (ancêtre) \Rightarrow aïeuls.
— aïeul (grand - père) \Rightarrow aïeuls.
— ciel \Rightarrow cieux et quelquefois: ciels (v. page 76).

§ Noms composés (v. pages 30, 70 et 92).

— une *basse-cour*, des *basses-cours*; une *contre-partie*, des *contre-parties*; un *casse-noisette*, des *casse-noisettes*;

Dans les noms composés, les noms et les adjectifs prennent le pluriel, les autres mots sont invariables.

— un *chef-d'œuvre*, des *chefs-d'œuvre*.

La partie d'un nom composé précédée par une préposition est toujours invariable.

II. L'ARTICLE.

ARTICLE DÉFINI: Le *crayon*, la *plume*, les *crayons*, les *plumes*.

ARTICLE DÉFINI ÉLIDÉ: l'*encre*, l'*owore*, l'*histoire*.

ARTICLE DÉFINI CONTRACTÉ: du *pour de le*: Le *chant du coq*.
des " de *les*: Le *chant des oiseaux*.
au " à *le*: Allez au *jardin*.
aux " à *les*: Donnez aux *pauvres*.

ARTICLE INDÉFINI: un *livre*, une *page*, des *livres*, des *pages*.

ARTICLE PARTITIF: Donnez-moi du *pain*, de la *viande* et des *légumes*.

— (1) *Je ne mange pas de pain*, de *viande* ni de *légumes*.

— (2) *Je mange beaucoup de pain*, de *viande* et de *légumes*.

— (3) *Voilà de beaux légumes* et de *belles pommes*.

— L'article partitif variable du, de la, des est remplacé par la préposition de dans les phrases négatives (1), après un adverbe de quantité (2) ou avant un adjectif au pluriel (3).

III. L'ADJECTIF.

Formation du féminin.

§ RÈGLE GÉNÉRALE: grand, grande; joli, jolie.

§ RÈGLES PARTICULIÈRES:

— e: un *homme habile*; une *femme habile*.

— er → ère: *familier, familière; dernier, dernière*.

— on, ol, ot, el, eil, et: *bon-ne; fol-le; sot-te; actuel-le; vermeil-le; coquet-te*.

EXCEPTIONS: *complet, complète; inquiet, inquiète; dévot, dévote; etc.*

— x → se: *parcesseur, parcesseuse*.

EXCEPTIONS: *faux, fausse; doux, douce* (v. p. 29); *roux, rousse*.

— eur → euse ou eresse: *menteur, menteuse; vengeur, vengeresse*.

EXCEPTIONS: *supérieur-e, inférieur-e, meilleur-e; extérieur-e, etc.*, (comparatifs latins).

— teur → trice: *imitateur, imitatrice*.

— f → ve: *actif, active; sauf, sauve*.

§ CAS SPÉCIAUX: *franc, franche; sec, sèche* (v. p. 92); *frais, fraîche; blanc, blanche*.

— vieux, vieil, vieille; *beau, bel, belle; fou, fol, folle; mou, mol, molle; roseau, roseau, nouvelle*, ont deux formes au masc. sing.; la première est employée devant une voyelle ou un h muet et la seconde devant une consonne ou un h aspiré: *un vieil arbre, un vieil homme, un vieux lierre, un vieux Hollandais* (v. p. 4, 18, 27, 96).

Formation du pluriel.

§ RÈGLE GÉNÉRALE: un *enfant gai*, des *enfants gais*.

§ RÈGLES PARTICULIÈRES

— s, x: un *jour gris* et *pluvieux*, des *jours gris* et *pluvieux*.

— ou → eux: *beau, beaux*.

— al → aux: *oral, oraux*.

EXCEPTIONS: *fatal, fatals; final-s; glacial-s; naval-s; etc.*

Accord de l'adjectif.

§ RÈGLE GÉNÉRALE: Un *fruit mûr* Des *fruits* — s
une *pomme* — e des *pommes* — es

L'adjectif s'accorde en genre et en nombre avec le nom auquel il se rapporte.

§ REMARQUE: nu, demi (v. p. 13): *Il va nu-pieds. Il va les pieds nus. Il va nu-tête. Il va la tête nue*.

Placés devant un nom, ces adjectifs se lient avec ce nom par un trait d'union et sont invariables.

Degrés de signification.

§ COMPARATIF: d'égalité: *Il est aussi grand que moi*.
de supériorité: " " plus " que "
d'infériorité: " " moins " que "

§ SUPERLATIF absolu: *C'est très (fort, extrêmement, etc.) fort.*
relatif: *Voilà la plus belle œuvre, le plus bel ouvrage...*

§ CAS PARTICULIERS (v. p. 32): bon, meilleur, le meilleur
petit, moindre, le moindre
mauvais, pire, le pire.

(Voir Degrés de signification de l'adverbe).

Adjectifs démonstratifs: ce, cet, cette, ces: ce bois, cet arbre, cet homme,
cette forêt, ces bois, ces arbres, ces hommes, ces forêts.

Adjectifs possessifs: mon, ma, mes; ton, ta, tes; son, sa, ses; notre, nos;
votre, vos; leur, leurs.

REMARQUE: On dit mon épée, son histoire pour ma épée, ma histoire pour
éviter la cacophonie.

Adjectifs numéraux: CARDINAUX: un, deux, etc.
ORDINAUX: premier, second ou deuxième, troisième, etc.

REMARQUES:

— VINGT-CENT.

Quatre-vingts soldats. — Quatre-vingt-trois soldats. — Deux
cents hommes. — Deux cent deux hommes.

Cent et mille prennent la forme du pluriel quand ils ne sont pas suivis
par un autre nombre.

— MILLE-MIL.

Trois mille hommes. — Mil neuf cent trente-trois.

mille est invariable en nombre mais, dans les dates, on peut
adopter la forme: mil.

Adjectifs indéfinis (v. p. 46 et 52): aucun, aucun, certain, quel, tel, nul,
tout sont variables en genre (aucune, mainte, etc.) et autre, chaque,
même, plusieurs, quelque, quelconque ont une seule forme pour les deux
genres.

Adjectifs interrogatifs.

Quel travail faites-vous? Quelle heure est-il?

Quels livres préférez-vous? Quelles leçons avez-vous préparées?

IV. LE PRONOM.

Pronoms personnels.

CAS SUJET (nominatif): je, tu, il, elle, nous, vous, ils, elles.

COMPLÉMENT DIRECT (accusatif): me, te, le, la, nous, vous, les.

COMPLÉMENT INDIRECT (sans préposition): me, te, lui, nous, vous, leur.

" " (avec préposition): moi, toi, lui, elle, nous, vous, eux,
elles.

RÉPÉTITIONS: me, te, se, nous, vous, se.

Pronoms démonstratifs.

SING.: MASC.: celui. FÉM.: celle. NEUTRE: ce.

PLURIEL: " ceux. " celles.

Celui-ci, celui-là, ceci, cela, celle-ci, etc.

Pronoms possessifs.

MASC. SING.: le mien, le tien, le sien, le nôtre, le vôtre, le leur.

FÉM. SING.: la mienne, la tienne, la sienne, la nôtre, la vôtre, la leur.

MASC. PLUR.: les miens, les tiens, etc.

FÉM. PLUR.: les miennes, les tiennes, etc.

Pronoms relatifs.

QUI: Le livre qui tombe...

L'homme qui parle.

Qui sujet, représente une personne ou une chose.

— L'homme à qui tu as prêté...

Qui, précédé d'une préposition représente une personne.

QUE: Le professeur que nous voyons...

Le livre que tu m'as prêté...

Que, complément direct, représente une personne ou une chose.

LEQUEL et ses variations: duquel, auquel, laquelle, etc.... remplacent indéfiniment une personne ou une chose.

DONT (v. p. 9 et 110):

La maison dont le toit...

L'ouvrier dont nous surveillons...

Dont est complément d'un nom sujet ou complément.

Pronoms interrogatifs.

— Qui appelez-vous? Qui voyez-vous? À qui parlez-vous?

Qui, sujet ou complément, représente une personne.

— Que dites-vous?

Que, complément direct, représente une chose.

— À quoi pensez-vous?

Quoi, complément indirect, représente une chose.

Pronoms indéfinis.

aucun, aucune, certain - e, chacun - e, l'un - e, l'autre, nul - le, tel - le, tout,
quelqu'un - e, autrui, on, personne, quiconque, plusieurs, rien.

V. LE VERBE.

Conjugaisons.

On peut diviser les verbes français en deux groupes:

1er. Groupe: Aimer, j'aime; parler, je parle.

Infinitif en *er* et 1ère. pers. sing. de l'Indicatif Prés. en *e*.

2e. Groupe: finir, je finis; recevoir, je reçois; rendre, je rends.

Infinitif en *ir*, *oir*, *ou re* et 1e. pers. sing. de l'Ind. Présent en *a*.

§ Remarques:

— Le 1er. groupe n'a que deux verbes irréguliers: *aller* et *envoyer*.

Certains verbes en *ir* intercalent *ss* entre le radical et la terminaison du présent de l'Indicatif (pluriel), de l'Imparfait, de l'Impératif, du présent du Subjonctif et du participe présent.

— *Je finis, nous finissons, je finissais, finissions, que je finisse, finissant.*

— VERBES EN *cer* et *ger*: *placer, je plaçais; manger, nous mangeons.*

La cédille de *c* et l'*e* muet après *g*, devant les voyelles *a* ou *o* maintiennent la prononciation du radical.

— VERBES EN *e* ou *é* (à l'avant-dernière syllabe) (v. p. 52 et 53): *espérer, j'espérais; mener, il mène, je mènerai; appeler, j'appelle, j'appellerai.*

Devant une terminaison muette l'*é* (ou *é*) prend un accent grave dans certains verbes tandis que dans d'autres l'*e* devient ouvert en doublant la consonne suivante (*appeler*).

— VERBES EN *oyer, uyer* et *ayer* (v. p. 8, 17, 18, 50, 80, 98): *nettoyer, je nettoie; essayer, j'essaye; payer, je paie* (ou: *je paye*).

Dans ces verbes, *y* est remplacé par *i* devant un *e* muet. (Dans les verbes en *ayer* cette modification est facultative).

— BÉNIR (v. p. 5 et 123). *De l'eau bénite.*

Elle est bénie.

Ce verbe a deux participes passés: *bénit* (fém.: *bénite*), qui se dit des choses consacrées par l'Église, et *béni* (fém.: *bénie*), qui s'emploie dans tous les autres cas.

— HAIR (v. p. 32): *Je hais, tu hais, il hait, nous haïssons...*

Haïr perd le tréma sur l'*i* aux trois personnes du singulier de l'Indicatif présent et à la 2e. pers. sing. de l'Impératif.

Verbes auxiliaires: avoir et être.

J'ai lu un livre. — J'avais lu...

En général, les temps composés sont formés avec l'auxiliaire *avoir*.

— (1) *Je me suis levé. — Je m'étais levé...*

(2) *Ils se sont salués...*

(3) *Je suis entré. — Nous étions sortis...*

Ils sont nés... Elle est morte...

L'auxiliaire *être* est employé dans les temps composés de verbes à la

forme pronominale, réfléchis (1) ou réciproques (2) et de verbes subjectifs *c-a-d* réfléchis par leur signification (3).

VI. LE PARTICIPE

Participe présent et adjectif verbal.

— En obéissant à vos parents, vous démontrez que vous êtes des enfants obéissants.

Le participe présent est invariable tandis que l'adjectif verbal est variable en genre et en nombre.

Participe passé. — Son accord.

— (1) *Les champs couverts de neige.*

(2) *Les portes sont ouvertes.*

(3) *Les enfants se sont levés...*

(4) *La récolte s'est vendue...*

(5) *Elles sont parties ce matin...*

(6) *Ils se sont avertis l'un l'autre...*

Le participe passé s'accorde en genre et en nombre avec le nom auquel il se rapporte quand il est employé sans auxiliaire (1), ou avec l'auxiliaire *être*: à la forme passive (2), dans les verbes réfléchis (3), dans les verbes pronominaux non réfléchis (4), dans les verbes subjectifs (5). Dans les verbes pronominaux réciproques (6) le participe suit la règle des participes employés avec *avoir*.

— (1) *Vous avez étudié trois leçons...*

(2) *Les trois leçons que vous avez étudiées.*

Le participe passé employé avec l'auxiliaire *avoir* s'accorde avec le complément direct si ce complément est placé avant lui (2).

VII. L'ADVERBE.

Les adverbes peuvent exprimer:

1° Le lieu: *ici, partout, devant, dessus, où*, etc. (Voir page 113).

2° Le temps: *avant, après, aujourd'hui, demain*, etc.

3° La quantité: *beaucoup, peu, assez, à peu près*, etc.

4° L'affirmation, le doute, la négation: *oui, certainement, peut-être, ne... pas, rien, ne...que*, etc. (Voir page 77).

5° L'interrogation: *Où? Quand? Pourquoi?*

6° La manière: *bien, mal, mieux* et tous les adverbes en *ment* qui se forment en ajoutant la terminaison *ment* au féminin de l'adjectif correspondant: *égale, également*.

(Les adjectifs en *ent*, *ant* forment des adverbes en *emment*, *amment*: prudent, prudemment; constant, constamment).

DEGRÉS DE SIGNIFICATION (voir Adjectif).

— Jean écoute attentivement.

Paul écoute plus attentivement.

Pierre est celui qui écoute le plus attentivement.

Moins attentivement..., le moins attentivement..., aussi attentivement..., aussi attentivement que...

L'adverbe suit donc les mêmes règles que l'adjectif pour former ses degrés de signification.

CAS PARTICULIERS:

mal. pis. le pis.
bien. mieux. le mieux.

VIII. LA PRÉPOSITION.

Les prépositions marquent:

- 1° Un rapport de lieu: devant, sur, sous, dans, etc.
- 2° " " " temps: avant, après, pendant, etc.
- 3° " " " tendance, de destination, d'attribution: à, pour, vers, envers, etc.
- 4° " " " manière, de conformité, d'exclusion: selon, suivant, de; avec, malgré, excepté.

IX. LA CONJONCTION.

Il y a des conjonctions (et [voir page 117], ou, ni, car, mais, donc, que, si, etc.) et des locutions conjonctives (avant que, après que, de peur que, etc.).

REMARQUES. Ne confondez pas la conjonction *quoique* (bien que) et la locution pronominale *quoi que* (quelle que soit la chose). (Voir pages 80 et 134).

Ex.: *Quoique jeune, il a beaucoup d'expérience.*
Quoi qu'il advienne, fais ton devoir.

§ Ne confondez pas *où* conjonction et *où* adverbe de lieu.

Ex.: *Les paresseux se repentent tôt ou tard de n'avoir pas étudié.*
Le village où il a passé sa jeunesse.

TERMINAISONS DES TEMPS SIMPLES DES VERBES AVOIR ET ÊTRE ET DES VERBES RÉGULIERS

AVOIR	ÊTRE	1 ^{er} GROUPE		2 ^{ème} GROUPE	
		er	ir	oir	re
INDICATIF, PRÉSENT					
J' ai	Je suis	e	is	ois	s
Tu as	Tu es	es	is	ois	t
Il a	Il est	e	est	oit	t
Nous avons	Nous sommes	ons	issons	oions	ions
Vous avez	Vous êtes	ez	issez	oiez	iez
Ils ont	Ils sont	ent	issent	oient	ent
IMPARFAIT					
J' avais	J' étais	ais	issais	oais	ais
Tu avais	Tu étais	ais	issais	oais	ais
Il avait	Il était	ait	issait	oait	ait
Nous avions	Nous étions	ions	issions	oions	ions
Vous aviez	Vous étiez	iez	issiez	oiez	iez
Ils avaient	Ils étaient	aient	issaient	oient	aient
PASSÉ DÉFINI					
J' eus	Je fus	us	us	us	us
Tu eus	Tu fus	us	us	us	us
Il eut	Il fut	e	ut	ut	ut
Nous eûmes	Nous fûmes	ûmes	ûmes	ûmes	ûmes
Vous eûtes	Vous fûtes	ûtes	ûtes	ûtes	ûtes
Ils eurent	Ils furent	urent	urent	urent	urent
FUTUR SIMPLE					
J' aurai	Je serai	erai	irai	rai	rai
Tu auras	Tu seras	eras	iras	ras	ras
Il aura	Il sera	era	ira	ra	ra
Nous aurons	Nous serons	urons	urons	urons	urons
Vous aurez	Vous serez	erez	erez	erez	erez
Ils auront	Ils seront	uront	uront	uront	uront
CONDITIONNEL, PRÉSENT					
J' aurais	Je serais	erais	irais	rais	rais
Tu aurais	Tu serais	erais	irais	rais	rais
Il aurait	Il serait	erait	irait	rait	rait
Nous aurions	Nous serions	erions	irions	raions	raions
Vous auriez	Vous seriez	eriez	iriez	riez	riez
Ils auraient	Ils seraient	eraient	iraient	raient	raient
IMPÉRATIF, PRÉSENT					
aie	aie	e	is	a	a
ayons	ayons	ons	issons	ons	ons
aye	aye	ez	issez	ez	ez
SUBJONCTIF, PRÉSENT					
Que j' aie	Que je sois	e	isse	oive	e
Que tu aies	Que tu sois	es	isses	oives	es
Qu' il ait	Qu' il soit	e	isse	oive	e
Que nous ayons	Que nous soyons	ions	issions	oions	ions
Que vous ayez	Que vous soyez	iez	issiez	oiez	iez
Qu' ils aient	Qu' ils soient	ent	issent	oient	ent
IMPARFAIT					
Que j' eusse	Que je fusse	usse	usse	ussse	usse
Que tu eusses	Que tu fusses	usses	usses	ussse	usses
Qu' il eût	Qu' il fût	ût	ût	ût	ût
Que nous eussions	Que nous fussions	ussions	ussions	ussions	ussions
Que vous eussiez	Que vous fussiez	ussiez	ussiez	ussiez	ussiez
Qu' ils eussent	Qu' ils fussent	ussent	ussent	ussent	ussent
INFINITIF, PRÉSENT					
avoir	être	er	ir	oir	re
PARTICIPLE, PRÉSENT					
étant	étant	ant	issant	ant	ant
PASSÉ					
eu	été	é, ce	i, le	u, ne	y, u-

VERBES IRRÉGULIERS

1^{er} GROUPE

ALLER. — Ind. prés.: *je vais, tu vas, il va, nous allons, vous allez, ils vont.* Imp.: *j'allais.* Passé simple: *j'allai.* Fut.: *j'irai.* Impératif: *va (vas dans vas-y), allons, allez.* Subj. prés.: *queaille, ... que nous allons, ... qu'ils aillent.* Part. prés.: *allant.* Part. passé: *étant allé.* (Voir page 132).

ENVOYER. — Ind. fut.: *j'enverrai.* Les verbes *DÉVOYER, CONVOYER, FOURVOYER*, quoique formés de la même façon, ont le futur régulier: *je convoierai.*

2^{ème} GROUPE

Ce groupe comprend des verbes terminés à l'infinitif en *re* (non inchoatifs), — *oir*, — *re*.

INFINITIFS EN *re*.

ACQUÉRIR. — Ind. prés.: *j'acquiers, ... nous acquérons, ... ils acquièrent.* Imp.: *j'acquerrais.* Passé simple: *j'acquis.* Fut.: *j'acquerrai.* Impératif: *acquiers, acquérons.* Subj. prés.: *que j'acquière, ... que nous acquérions, ... qu'ils acquièrent.* Part. prés.: *acquérant.* Part. passé: *ayant acquis.* On conjugue de même *CONQUÉRIR, S'ENQUÉRIR, REQUÉRIR.*

ASSAILLIR. — Ind. prés.: *j'assaille, tu assailles, ...* Passé simple: *j'assailis.* Fut.: *j'assailirai.* Part. passé: *ayant assailli.* On conjugue de même: *TRÉSSAILLIR.* (Voir page 76).

cueillir. — Ind. prés.: *je cueille, ...* Passé simple: *je cueillis.* Fut.: *je cueillerai.* Part. passé: *ayant cueilli.* On conjugue de même: *ACCUEILLIR, REcueILLIR.*

COURIR. — Ind. prés.: *je cours, ... nous courons, ...* Passé simple: *je courus.* Fut.: *je courrai.* Part. passé: *ayant couru.* On conjugue de même: *RECOURIR, PARCOURIR, SECOURIR, DISCOURIR.* (Voir page 140).

COUVRIR. — Ind. prés.: *je couvre, ... nous couvrons.* Passé simple: *je couvris.* Fut.: *je couvrirai.* Part. passé: *ayant couvert.* On conjugue de même: *DECOUVRIR, RÉCOUVRIR, OFFRIR, OUVRIRE, SOUFFRIR.* (Voir page 140).

DORMIR. — Ind. prés.: *je dors, ... nous dormons.* Passé simple: *je dormis.* Fut.: *je dormirai.* Impératif: *dors, dormons.* Subj. prés.: *que je dorme, ...* Part. passé: *ayant dormi.*

FOIR. — Ind. prés.: *je fais, ... nous faisons, ... ils faisaient.* Imp.: *je faisais.* Passé simple: *je fis.* Fut.: *je ferai.* Subj. prés.: *que je fasse, que nous fassions, qu'ils fassent.* Part. passé: *ayant fait.* On conjugue de même: *S'ENFUIR.* (Voir page 100).

MOURIR. — Ind. prés.: *je meurs, ... nous mourons, ... ils meurent.* Imp.: *je mourais.* Passé simple: *je mourus.* Fut.: *je mourrai.* Impératif: *meurs, mourons.* Subj. prés.: *que je meure, ... que nous mourions, ... qu'ils meurent.* Part. passé: *étant mort.*

TENIR. — Ind. prés.: *je tiens, ... nous tenons, ... ils tiennent.* Imp.: *je tenais.* Passé simple: *je tins.* Fut.: *je tiendrai.* Subj. prés.: *que je tiennne, ... que nous tenions, ... qu'ils tiennent.* Subj. imp.: *que je tinsse.* Part. passé: *ayant tenu.* On conjugue de même: *DÉTENIR, RETENIR, APPARTENIR, VENIR* et ses composés. (Voir page 134).

VÊTIR. — Ind. prés.: *je vêts, ... nous vêtions.* Passé simple: *je vêtis.* Fut.: *j'vêtirai.* Subj. prés.: *que je vêtisse.* Part. prés.: *vêtant.* Part. passé: *ayant vêtu.* On conjugue de même: *S'VÊTIR* et *REVÊTIR.* (Voir page 134).

REMARQUE: *Bouillir, sortir, mentir, partir, sentir,* etc. sont considérés ici comme verbes réguliers. Rappelez-vous leurs particularités communes.

INFINITIFS EN *oir*.

APERCEVOIR. — Ind. prés.: *j'aperçois, ... nous apercevons, ... ils aperçoivent.* Imp.: *j'apercevais.* Passé simple: *j'aperçus.* Fut.: *j'apercevrai.* Subj. prés.: *que j'aperçoive, ... que nous apercevions, ... qu'ils aperçoivent.* Part. prés.: *apercevant.* Part. passé: *ayant aperçu.* On conjugue de même: *CONCEVOIR, DÉCEVOIR, PERCEVOIR, RECEVOIR, DEVOIR.* Ce dernier, au participe passé masculin s'écrit *dé*. (Voir page 66).

ASSOIER. — Ind. prés.: *j'assois, ... nous assoyons, ... ils assoient, ou fassieds, tu assieds, il assied, nous asseyons, ... ils asseyent.* Imp.: *j'assoiais ou fassiegais.* Passé simple: *fassis.* Fut.: *fassoierai, ou fassiegerai, ou fas-*

rante, (*) et la bête, la petite bête épargnée se mit à tourner dans le bleu du ciel au-dessus de nous en regardant sa compagne morte que je tenais entre mes mains.

Karl, à genoux, le fusil à l'épaule, l'œil ardent, la guettait, attendant qu'elle fût (*) assez proche.

"Tu as tué la femelle, dit-il, le mâle ne s'en ira pas".

Certes, il ne s'en allait point; il tournait (*) toujours, et pleurait autour de nous. Jamais gémissement de souffrance ne me déchira le cœur comme l'appel désolé, comme le reproche lamentable de ce pauvre animal perdu dans l'espace.

Parfois, il s'enfuyait (*) sous la menace du fusil qui suivait son vol; il semblait prêt à continuer sa route, tout seul à travers le ciel. Mais, ne s'y pouvant décider, il revenait bientôt pour chercher sa femelle.

"Laisse-la par terre, me dit Karl, il l'approchera tout à l'heure". Il approchait en effet, insouciant (*) du danger, affolé (*) par amour de bête pour l'autre bête que j'avais tuée (*).

Karl tira; ce fut comme si on avait coupé la corde qui tenait suspendu l'oiseau; je vis une chose noire qui tombait; j'entendis dans les roseaux le bruit d'une chute, et Pierrot me le rapporta.

Je les mis, froids déjà, dans mon carnier... et je repartis ce jour-là pour Paris.

GUY DE MAUPASSANT.

Guy de Maupassant (1859-1892). — Nous avons dit, en parlant de Zola, que Maupassant fut, comme Flaubert (son parrain), les Goncourt, Zola et Daudet, un des grands maîtres du naturalisme. Maupassant est un écrivain robuste et pur. Il observe, sans émoions sentimentales, sans analyse psychologique, sans pessimisme, ni optimisme, puis il peint une reproduction fidèle et précise de ses sujets d'observation. Il a écrit de la poésie: "Des vers"; des romans: "Une vie", "Bel Ami", "Pierre et Jean", "Fort comme la mort", "Notre Cœur", "Le Horla", mais ses contes et ses nouvelles sont ses vrais chefs-d'œuvre. Il y a décrit, dans d'admirables synthèses, les types les plus variés. Dans ce genre de littérature, Maupassant est le maître incontesté, non seulement de la littérature française mais de la littérature universelle.



Grammaire. Vocabulaire.

- (*) *bizarre*, adj. d'origine espagnole, ne signifie plus en français, brave, emporté, comme il signifie en espagnol. Actuellement, il n'a que le sens d'étrange, curieux.
bizarrie est le nom dérivé de cet adjectif.
- (*) *sauvage* est employé en français pour les animaux et aussi pour les végétaux. Il est, en ce cas, synonyme de "sylvestre".
- (*) *apparaissait*, 3.^e pers. sing. Imp. Ind. du verbe *apparaître*. Se conjugue comme *paraître*, *connaître*.
- (*) *sanglantes*, fém. plur. de *sanglant*, adj. dérivé de *sang*. Voici quelques autres dérivés de *sang*: *sanguin*, *sanguinaire*, *ensanglanter*, *sanguinolent*, *saigner*, *saignée*, *saignant*, et quelques composés: *consanguin*, *consanguinité*, *sanguie*.
- (*) *une sarcelle*, n. f. oiseau palmipède, fort semblable au canard.
- (*) *déchirante*, adj. fém. sing., dérivé de *déchirer*. A un sens figuré: émouvant, qui déchire le cœur.
- (*) *qu'elle fût*. L'accent circonflexe différencie ici "fût" 3.^e pers. de l'Imparfait du Subjonctif de "fut" 3.^e pers. du Passé défini. L'Imparfait du Subjonctif dérive du Passé défini:

1. ^{er} Groupe	2. ^e Groupe	
<i>aimer</i>	<i>finir</i>	<i>recevoir</i>
Que j'aimasse	Que je finisse	Que je reçusse
Que tu aimasses	Que tu finisses	Que tu reçusses
Qu'il aimât	Qu'il finît	Qu'il reçût
Que nous aimassions	Que nous finissions	Que nous reçussions
Que vous aimassiez	Que vous finissiez	Que vous reçussiez
Qu'ils aimassent	Qu'ils finissent	Qu'ils reçussent

L'Imparfait du Subj. est à peu près usité de nos jours, dans la langue parlée tout au moins.

On le remplace par le Présent du Subjonctif.

Dans le langage littéraire son emploi est presque limité à la 3.^e personne et surtout à la 3.^e personne des auxiliaires: qu'il fût, qu'il eût.

Il en est de même du Plus-que-parfait du Subjonctif (que j'eusse aimé, que je fusse entré...). Ces temps deviennent rapidement des formes archaïques.

- (*) *il tournait*, 3.^e pers. sing. Imp. Ind. du verbe: *tourner*, qui est dérivé de *tour*. Le suffixe *oyer* (comme *oyer* ou *eper*) indique l'action avec une idée d'intermittence:

siérai. Impér.: *assieds, asseyons, ou assois, assoyons*. Subj. prés.: *que j'assie...*, *que nous asseyions...*, *qu'ils assoient ou que j'asseye...*, *que nous asseyions...*, *qu'ils asseyent*. Part. prés.: *asseyant ou asseyant*. Part. passé: *assis*. Le verbe *asseoir*, au sens de convenir, n'est employé qu'aux formes suivantes: Ind. prés.: *il sied, ils sèdent*. Imp.: *il seyait, ils seyaient*. Fut.: *il siérait, ils siéront*. Part. prés.: *sédant, ou séant*. (Voir page 138).

FALLUIR. — Ind. prés.: *il faut*. Imp.: *il fallait*. Passé simple: *il fallut*. Fut.: *il faudra*. Subj. prés.: *qu'il faille*. Part. passé: *ayant fallu*. (Voir page 113).

MOUVRE. — Ind. prés.: *je meus...*, *nous mouvons...*, *ils meuvent*. Imp.: *je mouvais*. Passé simple: *je mus*. Fut.: *je mouvrai*. Subj. prés.: *que je meuve...*, *que nous mouvions...*, *qu'ils meuvent*. Part. prés.: *mouvant*. Part. passé: *ayant md*. De même pour *émouvoir*: part. passé: *ému*.

POUVOIR. — Ind. prés.: *je peux ou je puis, tu peux...*, *nous pouvons...*, *ils peuvent*. Imp.: *je pouvois*. Passé simple: *je pus*. Fut.: *je pourrai*. Subj. prés.: *que je puisse*. Part. prés.: *pouvant*. Part. passé: *ayant pu*. (Voir pages 61, 111, 142).

PLEUVOIR. — Ind. prés.: *il pleut*. Imp.: *il pleuvait*. Passé simple: *il plut*. Fut.: *il pleuvra*. Subj. prés.: *qu'il pleuve*. Part. prés.: *pleuvant*. Part. passé: *ayant plu*.

SAVOIR. — Ind. prés.: *je sais...*, *nous savons*. Imp.: *je savais*. Passé simple: *je sus*. Fut.: *je saurai*. Impér.: *sache, sachez*. Subj. prés.: *que je sache...*, *que nous sachions...*, *qu'ils sachent*. Part. prés.: *sachant*. Part. passé: *ayant su*. (Voir page 61).

VALOIR. — Ind. prés.: *je vauds...*, *nous valons*. Imp.: *je valais*. Passé simple: *je valus*. Fut.: *je vaudrai*. Subj. prés.: *que je vaille...*, *que nous valions...*, *qu'ils valent*. Part. prés.: *valant*. Part. passé: *ayant valu*.

VOIR. — Ind. prés.: *je vois...*, *nous voyons...*, *ils voient*. Imp.: *je voyais*. Passé simple: *je vis*. Fut.: *je verrai*. Impér.: *vois, voyez*. Subj. prés.: *que je voie...*, *que nous voyions...*, *qu'ils voient*. Part. prés.: *voyant*. Part. passé: *ayant vu*. On conjugué de même *avoir*. Au futur, *pourvoir* et *prévoir* font *je pourverrai, je prévoirai*. Au passé simple, *pourvoir* fait *je pourvus*.

VOULOIR. — Ind. prés.: *je veux...*, *nous voulons...*, *ils veulent*. Imp.: *je voulais*. Passé simple: *je voulus*. Fut.: *je voudrai*. Impér.: *veuille, veuillez*. Subj. prés.: *que je veuille...*, *que nous voulions, que vous vouliez, qu'ils veussent*. Part. prés.: *voulant*. Part. passé: *ayant voulu*.

INFINITIFS EN *re*.

ATTEINDRE. — Ind. prés.: *j'atteins...*, *nous atteignons*. Imp.: *j'atteignais*. Passé simple: *j'atteignis*. Fut.: *j'atteindrai*. Subj. prés.: *que j'atteigne*. Part. prés.: *atteignant*. Part. passé: *ayant atteint*. Ainsi se conjuguent les verbes terminés en - *eindre*: *astreindre, estreindre, ceindre, emprendre, enfreindre, éteindre, freindre, geindre, peindre* et ses composés; *teindre* et ses composés. (Voir pages 6, 92).

BATRE. — Ind. prés.: *je bats...*, *nous battons*. Imp.: *je battais*. Passé simple: *je battis*. Fut.: *je battrai*. Subj. prés.: *que je batte*. Part. passé: *ayant battu*. Ainsi se conjuguent: *anater, rabatter, combattre, débattre* (Voir page 133).

BOIRE. — Ind. prés.: *je bois...*, *nous buvons...*, *ils boivent*. Imp.: *je buvais*. Passé simple: *je bus*. Fut.: *je boirai*. Impér.: *bois, buvons*. Subj. prés.: *que je boive...*, *que nous buvions...*, *qu'ils boivent*. Part. prés.: *buvant*. Part. passé: *ayant bu*. (Voir page 145).

CLORE. — Ce verbe n'a pas toutes les formes. Ind. prés.: *je clos, tu clos, il clôt*, (sans pluriel). Fut.: *je clorai* (en entier). Impér.: *clos*. Subj. prés.: *que je close* (en entier). Part. passé: *ayant clos* (Naturellement, on emploie les formes composées avec le participe). Les composés *enclore* et *enclorre* ont, à l'indicatif présent, toutes les formes.

CONCLURE. — Ind. prés.: *je conclus...*, *nous concluons*. Imp.: *je conclusais*. Passé simple: *je conclus*. Fut.: *je conclurai*. Subj. prés.: *que je conclue*. Part. prés.: *concluant*. Part. passé: *ayant conclu*. Ainsi se conjugue *exclure*.

CONDUIRE. — Ind. prés.: *je conduis...*, *nous conduisons*. Imp.: *je conduisais*. Passé simple: *je conduisis*. Fut.: *je conduirai*. Subj. prés.: *que je conduise*. Part. prés.: *conduisant*. Part. passé: *ayant conduit*. Ainsi se conjuguent: *réduire, induire, introduire, produire, réduire, séduire*. On conjugué sur le type *conduire* les verbes *construire, détruire, instruire*. (Voir pages 110 et 138).

CONNAÎTRE. — Ind. prés.: *je connais...*, *il connaît, nous connaissons*. Imp.: *je connaissais*. Passé simple: *je connus*. Fut.: *je connaîtrai*. Subj. prés.: *que je connaisse*. Part. prés.: *connaissant*. Part. passé: *ayant connu*. De même pour les composés: *méconnaître, reconnaître*, et pour *paraître* et ses composés: *apparaître, comparaître, disparaître, se paraître*. (Voir page 136).

COUDRE. — Ind. prés.: *je couds*,... *il coud*, nous *cousons*. Imp.: *je cousais*.
Passé simple: *je cousis*. Fut.: *je coudrai*. Sub. prés.: *que je couse*. Part.
prés.: *cousant*. Part. passé: *ayant cousu*.

CRAINDRE. — Ind. prés.: *je crains*,... nous *craignons*. Imp.: *je craignais*.
Passé simple: *je craignis*. Fut.: *je craindrai*. Sub. prés.: *que je craigne*.
Part. prés.: *craignant*. Part. passé: *ayant craint*. Ainsi se conjuguent
les verbes terminés en *-aindre*: CONTRAINDRE, PLAINDRE.

CROIRE. — Ind. prés.: *je crois*,... nous *croisons*,... *ils croient*. Imp.: *je croyais*,...
nous *croisions*,... *ils croient*. Passé simple: *je crus*. Fut.:
je croirai. Subj. prés.: *que je croie*,... *que nous croyions*,... *qu'ils*
croient. Part. prés.: *croisant*. Part. passé: *ayant cru*. (Voir page 124).

CROÎTRE. — Ind. prés.: *je crois*,... *il croît*, nous *croissons*. Imp.: *je croissais*.
Passé simple: *je crus*. Fut.: *je croîtrai*. Subj. prés.: *que je croisse*. Part.
prés.: *croissant*. Part. passé: *ayant cru*. (Voir page 52).

DIRE. — Ind. prés.: *je dis*,... nous *disons*, vous *dites*, *ils disent*. Imp.: *je*
disais. Passé simple: *je dis*. Fut.: *je dirai*. Subj. prés.: *que je dise*.
Part. prés.: *disant*. Part. passé: *ayant dit*. On conjugue de même *MÉDIRE*.
Quant à *DÉDIRE*, *CONTREDIRE*, *INTERDIRE*, *MÉDIRE*, *PRÉDIRE*, *ils font*, au pré-
sent de l'ind. 2e pers. du pl.: *vous contredirez*, *vous prédirez*. *MAUDIRE*
se conjugue comme *finir*, sauf au part. passé: *ayant maudit*. (Voir pages
122 et 132).

DISSOUDRE. — Ind. prés.: *je dissous*,... nous *dissolvons*... Imp.: *je dissolvais*.
Passé simple (n'existe pas). Fut.: *je dissoudrai*. Subj. prés.: *que je dis-*
solve. Subj. imp. (n'existe pas). Part. prés.: *dissolvant*. Part. passé:
ayant dissous (fém. *dissoute*). Ainsi se conjuguent *ABSOUVER* et *ab-*
soudre. Ce dernier toutefois a un passé simple: *je résolus*, un subj.
imp.: *que je résolusse* et a comme part. passé *résolu*. (Voir page 27).

ÉCRIRE. — Ind. prés.: *j'écris*,... nous *écrivons*... Imp.: *j'écrivais*. Passé sim-
ple: *j'écrivis*. Fut.: *j'écrirai*. Subj. prés.: *que j'écrive*. Part. prés.: *écri-*
vant. Part. passé: *ayant écrit*. Ainsi se conjuguent: *SCRIBER*, *SOUCRIER*.

FAIRE. — Ind. prés.: *je fais*,... nous *faisons*, vous *faites*, *ils font*. Imp.: *je*
faisais. Passé simple: *je fis*. Fut.: *je ferai*. Subj. prés.: *que je fasse*.
Part. passé: *faisant*. Part. passé: *ayant fait*. (Voir page 144).

FENDRE. — Ind. prés.: *je fends*,... *il fend*, nous *fendons*. Imp.: *je fendais*.
Passé simple: *je fendis*. Fut.: *je fendrai*. Subj. prés.: *que je fende*.
Part. prés.: *fendant*. Part. passé: *ayant fendu*. Ainsi se conjuguent la
plupart des verbes en *-endre*: DÉFENDRE, DESCENDRE, CONDESCENDRE,
FENDRE, DÉFENDRE, HENDRE, TENDRE, VENDRE, les verbes en *-andre*:
ÉPANDRE et RÉPANDRE, les verbes en *-ondre*: FONDRE, FONDER, RÉPONDRE,
CORRESPONDRE, TONDER, avec cette différence que les deux derniers groupes
gardent l'a et l'o du radical. (Voir page 126).

JOINDRE. — Ind. prés.: *je joins*,... nous *joignons*... Imp.: *je joignais*. Passé
simple: *je joignis*. Fut.: *je joindrai*. Subj. prés.: *que je joigne*. Part.
prés.: *joignant*. Part. passé: *ayant joint*.

LIRE. — Ind. prés.: *je lis*,... nous *lisons*... Imp.: *je lisais*. Passé simple:
je lus. Fut.: *je lirai*. Subj. prés.: *que je lise*. Part. prés.: *lisant*. Part.
passé: *ayant lu*. (Voir page 77).

LUIRE. — Ind. prés.: *je luis*,... nous *luisons*... Imp.: *je luisais*. Fut.: *je*
luirai. Subj. prés.: *que je luisse*. Part. prés.: *luisant*. Part. passé: *ayant*
lui.

METTRE. — Ind. prés.: *je mets*,... nous *mettons*... Imp.: *je mettais*. Passé
simple: *je mis*. Fut.: *je mettrai*. Subj. prés.: *que je mette*. Part. prés.:
mettant. Part. passé: *ayant mis*. (Voir page 135).

MOUDRE. — Ind. prés.: *je mouds*,... *il moud*, nous *moulons*... Imp.: *je mou-*
lais. Passé simple: *je mouls*. Fut.: *je moudrai*. Subj. prés.: *que je moule*.
Part. prés.: *moulant*. Part. passé: *ayant moulu*.

NAÎTRE. — Ind. prés.: *je nais*,... *il naît*, nous *naissions*... Imp.: *je naissais*.
Passé simple: *je naquis*. Fut.: *je naîtrai*. Subj. prés.: *que je naisse*.
Part. prés.: *naissant*. Part. passé: *étant né*. (Voir page 4).

NUIRE. — Ind. prés.: *je nuis*,... nous *nuisons*... Imp.: *je nuisais*. Passé
simple: *je nuisis*. Fut.: *je nuirai*. Subj. prés.: *que je nuise*. Part. prés.:
nuisant. Part. pas.: *ayant nu*.

PLAIRE. — Ind. prés.: *je plais*,... nous *plaissons*... Imp.: *je plaisais*. Passé
simple: *je plus*. Fut.: *je plairai*. Subj. prés.: *que je plaise*. Part. prés.:
plaisant. Part. passé: *ayant plu*. (Voir page 49).

PRENDRE. — Ind. prés.: *je prends*,... *il prend*, nous *prenons*,... *ils prennent*.
Imp.: *je prenais*. Passé simple: *je pris*. Fut.: *je prendrai*. Subj. prés.:

que je prenne... que nous prenions... qu'ils prennent. Part. prés.: prenant. Part. passé: ayant pris.

RIRE. — Ind. prés.: je ris... nous rions... Imp.: je risais. Passé simple: te ris. Fut.: je rirai. Subj. prés.: que je rie. Part. prés.: riant. Part. passé: ayant ri.

SUIVRE. — Ind. prés.: je suis... nous suivons... Imp.: je suivais. Passé simple: je suivais. Fut.: je suivrai. Sub. prés.: que je suive. Part. prés.: suivant. Part. passé: ayant suivi. (Voir page 140).

SOUTRAIRE. — Ind. prés.: je soustraie... nous soustrayons... Ils soustraient. Imp.: je soustrayais. Fut.: je soustrairai. Subj. prés.: que je soustraie... que nous soustrayions... qu'ils soustraient. Part. prés.: soustrayant. Part. passé: ayant soustrait. Ce verbe n'a ni passé simple, ni Imp. du Subj. On conjugué de même: ABSTRAIRE, DISTRAIRE, TRAIRE.

VAINCRA. — Ind. prés.: je vaincs... il vainc, nous vainquons... Imp.: je vainquais. Passé simple: je vainquai. Fut.: je vaincrai. Subj. prés.: que je vainque. Part. prés.: vainquant. Part. passé: ayant vaincu. De même pour CONVAINCRE. (Voir page 119).

VIVRE. — Ind. prés.: je vis... nous vivons... Imp.: je vivais. Passé simple: je vécus. Fut.: je vivrai. Subj. prés.: que je vive. Part. prés.: vivant. Part. passé: ayant vécu. (Voir page 101).

TABLES DES MATIÈRES

Preface	III
---------------	-----

LA TEMPÉRATURE ET LES SAISONS.

Généralités	1
Prose: Le printemps en Bretagne. — Chateaubriand	1
Poésie: Printemps. — Victor Hugo	4
Prose: La grêle. — Emile Zola	5
Poésie: L'été. Midi. — Leconte de Lisle	7
Prose: L'automne. — Gustave Dros	9
Poésie: Chanson de l'automne. — Emile Verhaeren	10
Prose: Histoire de chasse: les préparatifs. — Guy de Maupassant ..	11
» Histoire de chasse (suite). — Guy de Maupassant	15
Poésie: La neige. — Alfred de Vigny	18

LES ÂGES DE LA VIE.

Généralités	23
Prose: Joles paternelles. — G. Dros	24
Poésie: Les deux cortèges. — J. Soulayr	27
Prose: Les petits. — A. Daudet	28
» Les moyens. — »	30
Poésie: Les larmes. — F. Coppée	32
Prose: Quelques anecdotes	33

LES OISEAUX.

Généralités	29
Prose : Le héron. — Th. Gautier	40
Poésie : La légende du pélican. — A. de Musset	42
Prose : Migration des oiseaux. — Chateaubriand	43
» L'oiseau-mouche. — Buffon	45
Poésie : L'albatros. — Baudelaire	47
Prose : La basse-cour. — Chantavoine	49
Poésie : Le coq. — J. Aicard	50
Prose : La poule. — Buffon	51
Quelques anecdotes	53

L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Généralités	57
Prose : L'éducation d'un jeune marquis. — Voltaire	58
Poésie : Les pensionnaires. — Sully Prudhomme	62
Prose : Le vieux collège. — A. Theuriot	63
» L'examen du baccalauréat. — H. de Régnier	67

LES INSECTES.

Généralités	73
Prose : Apologie de l'abeille. — Maeterlinck	74
» La ruche. — Maeterlinck	76
Poésie : La Cigale et la Fourmi. — La Fontaine	77
» La Réhabilitation de la Fourmi. — Autran	79
Prose : Les papillons. — J. Fabre	80
Poésie : L'araignée et le ver à soie. — Le Bailly	83
» Le papillon. — Lamartine	83

LES ÉLÉMENTS. (La Terre. — L'eau. — L'air. — Le feu).

Généralités	87
Prose : La mort de la Terre. — Anatole France	90
Poésie : J'étais monté plus haut... — Th. Gautier	93
Prose : La tempête. — Pierre Loti	94
Poésie : La mer. — Brizeux	97
Prose : La pluie. — Jules Renard	97
» La mort du feu. — H. Rosny (aîné)	98

LES RELIGIONS.

Généralités	105
Prose : L'étude des religions. — Ernest Renan	108
» Les dieux de la nature physique chez les anciens. — Fustel de Coulanges	109
» Le feu sacré. — Fustel de Coulanges	111
» Les Juifs. — Blaise Pascal	114
» Jésus. — Lacordaire	116
» Calvin. — François Mignet	118
» Les cathédrales gothiques. — Chateaubriand-Michelet	120
» Soyons tolérants. — Lamennais	122
Poésie : L'espoir en Dieu. — A. de Musset	124

LA PATRIE. (Le gouvernement. — L'armée. — La flotte).

Généralités	127
Prose : Le patriotisme. — Lamartine	130
» L'exilé. — Lamennais	131
» La France. — Michelet	133
» Tyrannie. — Voltaire	135
» La Révolution française. — Mignet	137
» Les soldats de 1914. — Léon Bourgeois	139
» Le départ du régiment. — René Benjamin	141
» Un entrainé. — François Coppée	142
» Quelques anecdotes	143
La Marsellaise. — Rouget de Lisle	146

Abrége de grammaire	1
---------------------------	---

Table des matières	XVII
--------------------------	------



tournoyer = faire des tours irréguliers, tourner dans un sens puis dans l'autre.

- (*) Il s'enfuyait. 3.^e pers. sing. Imp. Ind. de *s'enfuir*, composé de *fuir*. Le préfixe en veut dire "de cet endroit", donc s'enfuir = fuir de cet endroit.
- (**) *insouciant*. Le verbe *soucier*, synonyme de: inquiéter, préoccuper, donne: *souci*, préoccupation; *soucieux*, préoccupé; *insouciant*, sans préoccupation; *insouciance*, caractère de celui qui n'a pas de préoccupations.
- (***) *affolé*, Part. Passé du verbe *affoler* (troubler la raison) qui provient de *fol* (fou, fol, folle) comme *raffoler*, se passionner pour une chose; *follet*, qui fait de petites folies (feu follet); *folle*, démenée.
- (***) *que j'avais tué*. J'avais tué quoi? *que*, qui remplace "l'autre bête". *Tuée*, participe passé employé avec l'auxiliaire *avoir* s'accorde avec le compl. direct, "bête" (fém. sing.) car ce compl. est avant le verbe.

Exercice de conversation ou de rédaction.

Racontez une partie de chasse.

Exercice d'application.

Conjugaison orale. — Conjuguez à toutes les personnes du même temps: *Je tirai...* *Je vis* une chose noire qui tombait... *J'entendis* dans les roseaux le bruit d'une chute. *Je les mis* dans mon carlier. *Je repartis* ce jour-là pour Paris.

X La Neige.

Qu'il est doux, (1) qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé!
Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élançe,
Quand sous le manteau blanc, qui vient de le cacher,
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette (2) au bout du long clocher!

A. DE VIGNY.

Alfred de Vigny (Loches 1797 - Paris 1863). Lamartine, Victor Hugo et Alfred de Musset sont les quatre grands poètes romantiques français, les créateurs de cette école romantique qui succède au Classicisme et occupe toute la première moitié du XIX^{ème} siècle. "Vigny est un de nos plus grands poètes philosophes. Il est parfois froid, hautain, pessimiste, mais il est toujours grand, noble et admirable". — (V. HUGO).



Grammaire. Vocabulaire.

(1) *doux*, adj. qualif.; fém.: *douce*.

(2) *la girouette*. Nous n'avons pas, en français, de verbe "girer", mais bien *virer*, cependant nous avons: *girouette*, *giratoire* et d'autres dérivés du verbe latin "girare".

"Un jour sur un gros navire
Vire au vent, vire, vire,
La veuve embarqua son gas...
Le marin ne revint pas!..."

(BOTTEL).

II

Les âges de la vie

Les âges de la vie

Généralités.

- Prose : Joies paternelles.—G. Droz.
 Poésie : Les deux cortèges.—J. Soulayr.
 Prose : Les petits.—A. Daudet.
 » Les moyens.—A. Daudet.
 Poésie : Les larmes.—F. Coppée.
 Prose : Quelques anecdotes.

Les âges de la vie

On divise la vie normale de l'homme en diverses périodes qui se différencient par des phénomènes physiologiques caractéristiques.

Ces périodes sont : la jeunesse, qui comprend l'enfance et l'adolescence, l'âge mûr et la vieillesse. On pourrait aussi appeler ces trois divisions : la croissance, l'état et le déclin de l'homme.

L'enfance s'étend de la naissance à l'âge de 12 ou 13 ans. Pendant cette période, on voit le corps frêle du bébé se développer rapidement et ses facultés se perfectionner pour le transformer en un enfant vivace et sain. Il faut surveiller cette transformation; la mère doit faire la première éducation de l'enfant, observer son alimentation, le préserver du froid, éviter la contagion de maladies comme la coqueluche, la rougeole, la scarlatine, la variole. Puis vient l'âge où il faut s'occuper de son instruction et l'enfant va à l'école.

L'adolescence s'étend de l'âge de 14 ans à la fin de la croissance c. à d. 21 ou 22 ans. Pendant cette période, le corps se perfectionne, l'esprit se modifie. L'enfant turbulent et insouciant devient un jeune homme (une jeune fille) enthousiaste, généreux, idéaliste, courageux, plein de foi en l'avenir. Ici l'éducation a une importance énorme, elle forme son caractère et son cœur, tout son bonheur futur en dépendra. L'hygiène aussi ne doit pas être négligée car c'est pendant l'adolescence que s'infiltrèrent les maladies chroniques les plus graves.

L'âge adulte, ou âge mûr, est la période de réalisation de la vie, l'homme est physiologiquement arrivé à son état de formation complète. C'est le mariage, la formation de la famille, le travail pour son soutien, la réalisation des projets de la jeunesse.

La vieillesse survient car le corps ne maintient pas longtemps son état de perfection. Les facultés baissent et les organes

s'atrophient (surdité, cécité, manque de mémoire, ramollissement cérébral). C'est le déclin qui oblige l'homme à se reposer et, se souvenant du bonheur passé, grommelant du présent et craignant l'avenir, il attend la mort.

Il existe une analogie indiscutable entre les périodes de la vie et les saisons, mais elle a été si souvent répétée qu'elle en est devenue un véritable "cliché". Nous avons tous lu et relu dans mille auteurs, que l'enfance rappelle le printemps par sa grâce et sa force vitale, que l'adolescence est semblable à l'été ardent et fertile, que l'âge mûr est un automne abondant et triste à la fois et que la vieillesse est un froid hiver où le soleil ne brille plus que faiblement.

Joies paternelles.

On aime les enfants; mais cette affection pour (1) l'espèce en général devient bien autrement (2) douce lorsqu'il ne s'agit (3) plus du bébé, mais bien de son bébé.

Les célibataires ne peuvent pas lire ce qui suit; je désire causer en famille. Entre gens de métier, on se comprend mieux.

Je suis père, chère Madame, mais j'ai été papa, et, comme toujours, papa d'un amour d'enfant. De son bonnet s'échappait une mèche blonde et frisée, qui faisait notre bonheur, et, quand je touchais du doigt son cou blanc, il éclatait de rire et me montrait ses petites perles blanches en me prenant la tête dans ses deux bras.

Sa première dent fut un événement! On se mettait au jour pour mieux voir...

La dent de mon fils! On parla de sa carrière pendant le dîner, et, au dessert, grand'maman (4) chanta son couplet. Après cette dent, il en vint d'autres, et, avec elles, les larmes et les douleurs...

Mon grand bonheur, est-ce aussi le vôtre (5)?, était d'assister au petit lever (6) de mon chéri. Je savais son heure. J'écartais doucement les rideaux de son berceau et j'attendais en le regardant...

Bientôt sa main faisait un mouvement, son pied repoussait la couverture, tout son corps se remuait, il se frottait un oeil, étendait ses bras; puis son regard, sous sa paupière à peine soulevée, se fixait sur moi.

Il me souriait en murmurant tout bas, si bas que je retenais ma respiration pour saisir toutes les nuances de sa petite musique:

«Bonzou, petit pé». (Bonzou, petit père)...

(L'auteur raconte ici comment il jouait avec son bébé: combats d'oreillers, chatouillements, etc.).

Tout cela était charmant; mais quand il fallait sévir et arrêter court la gaminerie qui allait trop loin, il baissait lentement les paupières, tandis que, ses narines soulevées, ses petites lèvres tremblantes, il essayait de retenir sous ses grands cils une grosse larme brillante...

Tout cela est bien loin... Les années se sont écoulées (7) sans parvenir à effacer ces souvenirs aimés; et maintenant que mon bébé a trente ans et de grandes moustaches, lorsqu'il me tend sa large main en me disant de sa voix de basse:

«Bonjour, mon père»... il me semble que l'écho me répète dans le lointain ces mots chéris d'autrefois:

«Bonzou, petit pé».

G. DROZ (1).

(1) Voir page 2.

Grammaire. Vocabulaire.

(1) Pour l'emploi de cette préposition offre parfois des difficultés, et les étrangers la remplacent souvent erronément par d'autres prépositions: par, à, de, etc. Les Espagnols la confondent généralement avec par. Les principaux cas d'emploi de pour sont:

1° Pour exprimer un échange, une équivalence, la valeur, une compensation:

J'ai acheté ce livre pour cent francs.

Vous avez pris ce monsieur pour mon frère.

Il a été récompensé pour sa bonne conduite.

2° Pour exprimer la possession:

Prenez cela, c'est pour vous.

3^e Pour exprimer une idée de mouvement:

Le train pour Paris part à...

4^e Pour exprimer une qualité, une tendance:

J'ai pour lui de la tendresse.

5^e Comme ligature dans la construction des attributs d'objets:

Je vous tiens pour un bon élève.

6^e Dans les compléments d'intérêts, "pour" signifie "en faveur de":

Ses amis agissent pour lui.

7^e Comme ligature causale, de conséquence, de finalité, d'opposition

devant un nom ou un infinitif.

Il faut se dépêcher pour arriver à l'heure.

En général, on peut dire que "pour", en français, indique un but.

(*) Bien autrement douce, c. à d. beaucoup plus douce. Autrement a ici un sens quantitatif.

(*) Différenciez bien les verbes *agiter* et *s'agir*. Il s'agit est une forme impersonnelle et pronominale du v. *agir*.

(*) *grand'maman*. Pourquoi y a-t-il une apostrophe? Est-ce une élision? On écrit de même: *grand'place*, *grand'route*, *grand'faim*...

(*) *le nôtre* et *le votre*, pron. possessifs, ont un accent circonflexe, tandis que *notre* et *votre*, adj. poss., n'en ont pas.

(*) *Lever*, substantif formé d'un infinitif, comme: le déjeuner, le dîner, le coucher, le devoir...

(*) *Les années se sont écoulées; écoulées* est le part. passé d'un verbe de forme pronominale; employé donc avec l'aux. être, il s'accorde avec le sujet (fém. plur.).

Exercice de conversation ou de rédaction.

L'enfance: La naissance. — Le baptême. — Le berceau. — Le premier sourire, le premier mot, la première dent, les premiers pas de Bébé. — L'enfant malade. — Les premières culottes. — Les jeux de l'enfant. — Le premier jour à l'école.

Exercice d'application.

Construire des phrases dans chacune desquelles entrera l'un des verbes *agiter*, *agir* ou *s'agir*.

✕ Les deux cortèges.

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.

L'un est morne: il conduit le cercueil (1) d'un enfant;

Une femme le suit, presque folle (2), étouffant

Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême! Au bras qui le défend,

Un nourrisson gazouille une note indécise;

Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,

L'embrasse tout entier d'un regard triomphant!

On baptise, on absout (3), et le temple se vide.

Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,

Echangent un coup d'œil aussitôt détourné;

Et — merveilleux retour qu'inspire la prière —

La jeune mère pleure en regardant la bière (4),

La femme qui pleurait sourit au nouveau-né!

JOSÉPHIN SOULARY.

Joséphin Soulayr (Lyon 1815-1891), poète français, est connu pour ses beaux sonnets et spécialement pour ses "Sonnets humoristiques". Dans ce genre de poésie, Soulayr est souvent parfait et toujours d'une charmante sensibilité. Il ne faut pas chercher dans ce poète le "souffle du génie"; contentons-nous de voir en lui un artiste du sonnet.

Grammaire. Vocabulaire.

(1) *Cercueil*: prononcez: sêr-kel (comme œil, feuille, cueille...).

(2) *fou, fol, folle* (comme mou, mol, molle).

(3) *On absout*. 3^e pers. sing. Ind. Prés. de: *absoudre*. Prés.: j'absous, nous absolvons. Imp.: j'absolvais. Pas. déf.: (n'existe pas). Fut.: j'absoudrai. Subj. Prés.: que j'absolve. Part. prés.: absolvant. Part. pas.: absous (fém.: absoute).

(4) *la bière* signifie ici: le cercueil.

Exercice d'application.

Construire des exemples avec:

fou, fol, folle

mou, mol, molle

beau, bel, belle

nouveau, nouvel, nouvelle.

Les Petits.

(Daniel Eyssette, appelé "Le Petit Chose" à cause de sa petite taille, est le fils d'un fabricant ruiné par une révolution. Il doit travailler. Un ami de son père, recteur, l'envoie comme maître d'étude dans un collège communal, à Sarlande, en pleine montagne... Il est chargé de l'étude des "petits", qu'il aime bien, mais les "moyens" le font souffrir...)

Ceux-là n'étaient pas méchants; c'étaient les autres (*). Ceux-là ne me firent jamais de mal, et moi je les aimais bien, parce qu'ils ne sentaient pas encore le collège et qu'on lisait toute leur âme dans leurs yeux.

Je ne les punissais jamais. A quoi bon? Est-ce qu'on punit les oiseaux?...

Quand ils pépiaient (†) trop haut, je n'avais qu'à crier: «Silence!». Aussitôt ma volière se taisait... au moins pour cinq minutes.

Le plus âgé de l'étude avait onze ans. Onze ans, je vous demande! Et le gros Serrières (*) qui se vantait de les mener (‡) à la baguette!...

Moi, je ne les menai pas à la baguette.

J'essayai d'être bon, voilà tout.

Quelquefois, quand ils avaient été bien sages, je leur racontais une histoire...

Une histoire!... Quel bonheur! Vite, vite, on pliait les cahiers, on fermait les livres; encriers, règles, porte-plumes (*), on jetait tout, pêle-mêle, au fond des pupitres; puis, les bras croisés sur la table, on ouvrait de grands yeux et on écoutait.

J'avais composé à leur intention cinq ou six petits contes fantastiques: les Débuts d'une Cigale, les Infortunes de Jean Lapin, etc. Alors, comme aujourd'hui, le bonhomme La Fontaine était mon saint de prédilection dans le calendrier littéraire et mes romans ne faisaient que commenter ses

(*) Serrières, son prédécesseur, lui avait dit: "Vous allez avoir l'étude des petits, des gamins qu'on mène à la baguette! Il faut voir comme je les ai dressés!".

fables; seulement, j'y mêlais de ma propre histoire. Il y avait toujours un pauvre grillon obligé de gagner sa vie comme le Petit Chose, des bêtes à bon Dieu qui cartonnaient en sanglotant comme Jacques Eyssette (*).

Cela amusait beaucoup mes petits, et moi aussi cela m'amusait beaucoup.

... (Mais un changement de professeur oblige le Petit Chose à passer à l'étude des moyens. Il regrette d'abandonner les petits et surtout Bamban, un horrible petit gamin que Petit Chose a pris sous sa protection, et à qui il a enseigné patiemment à faire des bâtons...)

Il fallait quitter mes petits, mes chers petits que j'aimais tant... Qu'allait devenir Bamban? J'étais réellement malheureux.

Et mes petits aussi se désolaient de me voir partir. Le jour où je leur fis ma dernière étude, il y eut un moment d'émotion quand la cloche sonna... Ils voulurent tous m'embrasser... Quelques-uns, même, je vous assure, trouvèrent des choses charmantes à me dire.

Et Bamban?...

Bamban ne parla pas. Seulement, au moment où je sortais, il s'approcha de moi, tout rouge, et me mit dans la main, avec solennité (‡), un superbe cahier de bâtons qu'il avait dessinés à mon intention.

Pauvre Bamban!

(à suivre)

ALPHONSE DAUDET.

Grammaire. Vocabulaire.

(*) C'étaient les autres. N'oubliez pas que le verbe être précédé de ce ne se met au pluriel que lorsqu'il est suivi d'un nom au pluriel ou d'un pronom de la 3ème pers. du plur. On dit: C'est moi, c'est lui, c'est nous, c'est vous, ce sont eux, c'était nous, c'étaient eux, etc.

(‡) Ils pépiaient. Imp. du verbe pépier: crier, en parlant des petits oiseaux. Le pépiement, le cri des oiseaux. Pépier est mis ici dans un sens figuré.

(*) Jacques Eyssette, le frère du Petit Chose.

- (*) *Mener*. Conduire, guider. *Amener* (a-mener), conduire vers une personne ou en quelque lieu. *Emmener* (en-mener), mener du lieu où l'on est à un autre.
- (*) *Porte-plumes*. Nom masc. plur. composé d'un verbe (*porte*) et d'un substantif (*plume*). Au pluriel, le verbe reste au sing., et le substantif porte un s. *Un porte-plume, des porte-plumes*. Il en est de même, en général, pour tous les noms composés d'un verbe et d'un substantif.
- (*) *Solennité*. Pron. so-la-ni-té, comme femme (fa-m), fréquemment (fré-ka-men), prudemment (pru-da-men), etc.

Exercices d'application.

- I. Mettez au pluriel: *Un porte-plume, un tire-bouchon, un casse-noisette, un cache-nez, le grand-père, la belle-mère, la basse-cour, un chef-d'œuvre*.
- II. *Conjugaison orale*. Conjuguez à toutes les personnes du même temps: *Je ne les punissais jamais. Je leur racontais une histoire. J'avais composé cinq ou six contes fantastiques*.

Les moyens.

Je pris donc possession de l'étude des moyens.

Je trouvai là une cinquantaine de méchants drôles, montagnards joufflus (*) de douze à quatorze ans, fils de métayers enrichis (*), que leurs parents envoyaient au collège pour en faire de petits bourgeois, à raison de cent vingt francs par trimestre.

Grossiers, insolents, orgueilleux (*), parlant entre eux un rude patois cévenol (*) auquel je n'entendais rien, ils avaient presque tous cette laideur spéciale à l'enfance qui mûe, de grosses mains rouges avec des engelures, des voix de jeunes coqs enrhumés, le regard abruti, et par là-dessus l'odeur du collège...

Ils me haïrent (*) tout de suite sans me connaître. J'étais pour eux l'ennemi, le Pion (*); et du jour où je m'assis dans ma chaire, ce fut la guerre entre nous, une guerre acharnée, sans trêve, de tous les instants.

Ah! les cruels enfants, comme ils me firent souffrir!...

Je voudrais en parler sans rancune, ces tristesses sont si loin

de nous!... Eh bien! non, je ne puis pas; et tenez! à l'heure même où j'écris ces lignes, je sens ma main qui tremble de fièvre et d'émotion. Il me semble qu'il y a encore.

Eux ne pensent plus à moi, j'imagine. Ils ne se souviennent plus du Petit Chose, ni de ce beau lorgnon qu'il avait acheté pour se donner l'air plus grave...

Mes anciens élèves sont des hommes maintenant, des hommes sérieux. Soubeyrol doit être notaire quelque part, là-haut, dans les Cévennes; Veillon (cadet), greffier au tribunal; Loupi, pharmacien, et Bouzanquet, vétérinaire. Ils ont des positions, du ventre, tout ce qu'il faut.

Quelquefois, pourtant, quand ils se rencontrent au cercle ou sur la place de l'église, ils se rappellent le bon temps du collège, et alors, peut-être, il leur arrive de parler de moi:

— Dis donc, greffier, te souviens-tu du petit Eyssette, notre pion de Sarlande, avec ses longs cheveux et sa figure de papier mâché? Quelles bonnes farces nous lui avons faites!

C'est vrai, messieurs. Vous lui avez fait de bonnes farces, et votre ancien pion ne les a pas encore oubliées...

Ah! le malheureux pion! vous a-t-il assez fait rire!...

L'avez-vous fait assez pleurer!...

Oui, pleurer!... Vous l'avez fait pleurer, et c'est ce qui rendait vos farces bien meilleures (*).

ALPHONSE DAUDET.

Alphonse Daudet (Nîmes 1840-1897), un des plus grands romanciers du XIX^{ème} siècle, appartient à l'école naturaliste dont nous avons déjà parlé (voir p. 6) et spécialement au groupe des naturalistes impressionnistes où se trouvent aussi Edmond et Jules de Goncourt qui ont fortement influencé Daudet. Mais Daudet a une grande originalité, aussi a-t-il échappé à bien des défauts des maîtres du naturalisme. Malgré son étude objective — caractéristique du naturalisme — il verse continuellement dans ses œuvres son exquise sensibilité. Ses principaux romans — de véritables chefs-d'œuvre — sont: "Fromont jeune et Risler Aîné", "Le Nabab", "Bapho", "Jack", "Les Rois en Exil", "L'évangéliste", "Le Petit Chose", "Numa Roumestan", "Tartarin de Tarascon"; et ses délicieux "Contes du Lundi" et "Lettres de mon Moulin".



Grammaire. Vocabulaire.

- (¹) *Joufflu*, adj. (dérivé de *joue*). Qui a de grosses joues.
 (²) *Enrichi*. Remarquez: riche \Rightarrow enrichir \Rightarrow enrichissement.
 (³) *Orgueilleux*. Remarquez: *Orgueil* \Rightarrow orgueilleux \Rightarrow orgueillement.
 (⁴) *Cévenol*, adj.: des Cévennes.
 (⁵) *Ils me haïrent*. Pas. déf. du verbe *haïr*. Prés.: je hais, nous haïssons.
 Dans les autres temps ce verbe se conjugué comme *finir*.
 (⁶) *Pien*; familier: maître d'études.
 (⁷) *Meilleur*, adj. comparatif de supériorité de bon. Plus ne se joint jamais à bon; on dit meilleur au lieu de plus bon. Cependant on dit plus ou moins bon. Ne pas confondre meilleur et mieux.
Mieux est un adjectif, le comparatif de bien:
 Le malade va mieux. Sa santé est meilleure qu'elle n'était.

Exercices de conversation ou de rédaction.

- I. *L'adolescence*: Le souvenir de l'école. — L'entrée au lycée. — Les études.
 Les lectures. — Projets d'avenir.
 II. Parles d'Alphonse Daudet.

Exercice d'application.

Donnez des exemples de comparatif et de superlatif des adjectifs *jeû, grand, bon, mauvais, petit* et des adverbes *doucement, mal, bien*.

✕ Les larmes.

J'aurai cinquante ans, tout à l'heure;
 Je m'y résigne, Dieu merci,
 Mais j'ai ce très grave souci:
 Plus je vieillis, et moins je pleure.
 Pour mes amis dans la douleur,
 Pour moi-même, quoi? plus de larme
 Qui tempère, console et charme,
 Un instant, ma peine ou la leur?

Non! C'est mourir plus qu'à moitié!
 Je prétends, cruelle nature,
 Résistant à ta loi si dure,
 Garder intacte ma pitié. . .

Oh! les cheveux blancs et les rides!
 Je les accepte, j'y consens;
 Mais, au moins, jusqu'en mes vieux ans,
 Que mes yeux ne soient pas arides!

Car l'homme n'est laid ni pervers
 Qu'au regard sec de l'égoïsme,
 Et l'eau d'une larme est un prisme
 Qui transfigure l'univers!

F. COPPÉE.

Francis Coppée (Paris 1842-1908) fut sans doute un des poètes les plus populaires de la France, sans être cependant un de ses grands poètes. Il dut sa popularité à son amour pour les humbles car il tenta comme Eugène Manuel de créer la poésie naturaliste à l'instar du roman naturaliste. Quelques-unes de ses poésies sont émouvantes et sincères, et d'un grand réalisme, mais en général, son œuvre manque de véritable valeur artistique. Outre ses nombreux recueils de vers, Coppée a écrit des œuvres dramatiques, des romans, des nouvelles et des chroniques.

Exercice d'application.

Répondez aux questions: Quel âge a le poète? Se résigne-t-il à la vieillesse? Quel est son grave souci? Quelle loi de la nature craint-il, par-dessus tout? Préfère-t-il l'égoïsme et la sécheresse de cœur ou la douleur généreuse?

✕ Quelques anecdotes.

Une femme de 90 ans disait au célèbre Fontenelle, qui en avait 95: «La mort nous a certainement oubliés».
 — «Chut!» lui répondit Fontenelle en mettant le doigt sur sa bouche.

Un soir, un vieillard, ami de M. Auber, descendait avec ce grand compositeur l'escalier de l'Opéra.

— Hé, hé, mon ami, nous nous faisons vieux!

— Que voulez-vous, répondit en souriant M. Auber, il faut se résigner, puisque vieillir est le seul moyen de vivre longtemps.

Le savant Voronoff a inventé un procédé chirurgical par lequel il prétend rajeunir les vieillards. Un ami en parlait à Clémenceau qui avait 88 ans:

— Vous me chagrinez, mon ami, lui dit-il... Me croiriez-vous vieux?

✦ Quelques épitaphes.

Celui qui ci maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit,
Garde bien que tu ne l'éveilles,
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

SCARRON.
(1670 - 1741)

Ci-gît l'auteur d'un gros livre
Plus embrouillé que savant.
Après sa mort il crut vivre
Et mourut dès son vivant.

J. B. ROUSSEAU.
(1659 - 1773)

Ci-gît Piron qui ne fut rien
Pas même académicien!

PIRON.
(1610 - 1680)

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau.
Le Brabant fut sa tombe et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié:
Il fut trente ans digne d'envie
Et trente ans digne de pitié.

PIRON.

Exercices de conversation ou de rédaction.

- I. Racontez les anecdotes.
- II. *L'âge mur*: Le mariage. — La famille. — Le travail. — Les joies: succès, guérison de maladies... Les peines: déceptions, échecs, mort d'être chers.
- La vieillesse*: Le repos. — La faiblesse. — Les infirmités. — La maladie. — La mort.

III

Les Oiseaux

Les Oiseaux

Généralités.

Prose : Le héron. — Th. Gautier.

Poésie : La légende du pélican. — A. de Musset.

Prose : La migration des oiseaux. — Chateaubriand.

» L'oiseau-mouche. — Buffon.

Poésie : L'Albatros. — Baudelaire.

Prose : La Basse-cour. — Chantavoine.

Poésie : Le Coq. — J. Aicard.

Prose : La Poule. — Buffon.

Quelques anecdotes.

Les Oiseaux

Les oiseaux! quel beau sujet pour le poète. Que de belles pages, que de délicieux poèmes ont chanté les beautés et les charmes de ces bardes ailés!

Mais la littérature, avide de beauté, ne doit pas nous faire oublier la science, avide de vérité. Ayons recours à nos souvenirs de zoologie et tâchons de ne pas trop en vouloir à cette science qui nous assure — ô blasphème — que les oiseaux, ces délicieux chanteurs, charmes des yeux et des oreilles, ne sont que des reptiles transformés.

Les oiseaux forment, avec les poissons, les batraciens, les reptiles et les mammifères, l'embranchement des vertébrés. Semblables aux reptiles par leur organisation interne, ils se caractérisent spécialement par les ailes, le bec et les plumes.

La classification scientifique des oiseaux les divise en différents groupes: les coureurs, aux pattes massives, comme l'autruche; les palmipèdes, aux doigts palmés, comme les manchots, les pingouins, les mouettes, les pélicans, les frégates, les flamants, les canards, les cygnes, les oies, etc.; les échassiers, dont les longues pattes ressemblent à des échasses, comme les cigognes, les grues, les vanneaux, les bécasses, les poules d'eau; les grimpeurs, au bec puissant, comme les pics, les perroquets, les perruches; les rapaces, au bec crochu et aux serres cruelles, comme l'aigle, le vautour, le condor, l'épervier, le faucon, le hibou; les gallinacés, dont la chair comestible est si appréciée, comme la poule, le dindon, le faisan, la perdrix, la caille; les colombins, au beau vol, comme le pigeon, le ramier, la tourterelle, et enfin les passereaux, l'ordre le plus nombreux et celui qui comprend les plus beaux plumages et les meilleurs chanteurs, parmi lesquels nous nous rappelons: les pinsons, les chardonnerets, les canaris, les alouettes, les moineaux, les mésanges, les fauvettes, les rossignols, les merles, les hirondelles, les martins-pêcheurs, les colibris ou oiseaux-mouches, les geais, les loriot et même les horribles corbeaux.

On pourrait, tout comme pour les insectes, classer les oiseaux au point de vue économique en oiseaux utiles et oiseaux nuisibles.

Parmi les premiers — qui sont heureusement les plus nombreux — nous citerions d'abord les oiseaux de basse-cour qui nous donnent leurs œufs, leur chair et leurs plumes et ensuite, un grand nombre d'oiseaux qui se rendent de précieux auxiliaires de l'agriculture en détruisant les insectes nuisibles, voire même les terribles rongeurs.

Ce n'est pas sans peine que l'on doit reconnaître qu'il y a aussi des oiseaux nuisibles et que ce ne sont pas toujours, hélas, les moins sympathiques.

Le franc et espiègle moineau, par exemple, cette espèce de "gavroche" de nos rues, est un véritable fléau de l'agriculture.

Il y a des oiseaux nuisibles, voilà la vérité scientifique, la froide vérité qui tâche, en vain, de nous rendre odieux ces charmants petits êtres dont la grâce et la vivacité savent si bien gagner notre cœur.

Le héron.

Le héron est de nature mélancolique; les endroits déserts, d'accès difficile, où l'homme passe rarement, lui conviennent. Il reste là, au bord de l'eau, pendant des journées entières, en équilibre sur une de ses longues pattes, le bec reposant sur son jabot ⁽¹⁾, dans une immobilité si parfaite qu'il ne remarquerait pas davantage empaillé ⁽²⁾ derrière une vitrine.

A travers son rêve indéfini, l'œil demi-clos, ⁽³⁾ il guette ⁽⁴⁾ le passage de quelque poisson avec une patience de pêcheur à la ligne sur un quai de la Seine.

Son costume est sérieux, comme il convient à un philosophe: habit noir à longues basques ⁽⁵⁾, un peu de blanc à la poitrine simulant le linge, et derrière la tête une fine aigrette ⁽⁶⁾ de plumes couchées.

Autrefois, le héron jouissait, dans le monde cynégétique ⁽⁷⁾, d'une haute estime. C'était un oiseau de grand vol, dont les princes et les puissants barons féodaux se réservaient la chasse sous les peines les plus sévères.

THÉOPHILE GAUTIER.

Théophile Gautier (Tarnes 1811 - Neuilly 1872), dont nous avons cité le nom comme un des grands ouvriers du Romantisme, fut un poète d'une grande originalité. Dans sa fameuse théorie de "l'art pour l'art", il établit le culte de la "forme" et le mépris de la pensée. Cette théorie lui convenait car Gautier, qui fut peintre avant d'être poète, avait un grand talent d'artiste, une richesse extraordinaire de vocabulaire, une magnifique technique du vers, mais il lui manquait l'ample génie des grands maîtres du Romantisme.



Grammaire. Vocabulaire.

- (1) *Jabot*, n. m. Poche formée par un renflement de l'œsophage, chez les oiseaux.
- (2) *Empaillé*, P. P. du verbe *empailler*: remplir de paille la peau d'un animal.
- (3) *Demi-clos*, Adj. (formé de l'adjectif *demi* et du part. pas. du verbe *clore* qui signifie *fermer*). A demi fermé.
- (4) *Il guette*, 3^{ème} p. s. Ind. Prés. de *guetter* = *veiller*, *épier*. Substantif verbal: *le guet*, *le guet-apens*. Être aux aguets.
- (5) *basque*, n. f. Partie d'un vêtement découpée et descendant au-dessous de la taille.
- (6) *Aigrette*, n. f. Falot de plumes qui orne la tête de certains oiseaux.
- (7) *Cynégétique*, Adj. Qui concerne la chasse. Le monde *cynégétique*: les chasseurs. L'art *cynégétique*: la chasse. Ce mot contient la racine: *cyn* (kun = chien, en grec).

Exercice de conversation ou de rédaction.

Description du héron.

Exercice d'application.

Copiez le morceau, soulignez les adjectifs qualificatifs et faites-en une liste en indiquant le masculin singulier, le masculin pluriel, le féminin singulier et le féminin pluriel.

La légende du pélican.

(Fragment de «La Nuit de Mai»)

Lorsque le pélican, (1) lassé (2) d'un long voyage,
 Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
 Ses petits affamés (3) courent sur le rivage
 En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
 Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
 Ils courent à leur père avec des cris de joie
 En secouant leurs becs sur leurs goîtres (4) hideux (5).
 Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
 De son aile pendante abritant sa couvée,
 Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
 Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
 En vain il a des mers fouillé la profondeur:
 L'océan était vide et la plage déserte;
 Pour toute nourriture il apporte son cœur.
 Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
 Partageant (6) à ses fils ses entrailles de père,
 Dans son amour sublime il berce sa douleur,
 Et regardant couler sa sanglante mamelle,
 Sur son festin de mort il s'affaisse (7) et chancelle, (8)
 Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.

A. DE MUSSET.

Alfred de Musset (Paris 1810-1857) est considéré, comme nous l'avons vu (Victor Hugo p. 4), comme un des quatre grands poètes romantiques français, quoique son esprit indépendant l'ait poussé à commettre bien des infidélités aux préceptes de l'Ecole Romantique.

Tantôt léger, gracieux, spirituel, tendre, impertinent, exubérant de jeunesse et d'insouciance, tantôt mélancolique, fiévreux, déçu, pathétique, jetant le cri douloureux d'une passion malheureuse, Musset conserve toujours une émotion sincère et ingénue qui font de lui le grand poète de la jeunesse et de l'amour.

N'oublions pas, en parlant de ce poète exceptionnel, qu'il écrivit aussi des comédies délicieuses, faites plutôt pour être lues que pour être jouées, des nouvelles charmantes et même un roman («Confession d'un enfant du siècle») et



qu'il mêla dans cette partie de son œuvre, comme dans sa poésie, les sentiments les plus variables à la fantaisie la plus capricieuse dans un style léger et pur.

Grammaire. Vocabulaire.

- (1) Le pélican est un grand oiseau palmipède remarquable par la longueur de son bec dont la mandibule inférieure est pourvue d'une poche membraneuse, où l'animal met en réserve le poisson qu'il a pêché. La femelle nourrit ses petits en dégorgeant devant eux les réserves accumulées dans cette poche, ce qui a donné naissance à la légende du pélican qui "se perce le flanc pour donner à manger à ses enfants".
- (2) Lassé, P. p. du verbe *lasser*. Fatigué, découragé. *Las* (fém. *lasse*) adj. Fatigué. L'interjection: *hélas*, est composée par l'interjection *hé* et l'adj. *las*.
- (3) Affamé (de faim) adj. Qui a faim.
- (4) Goître. Tumeur qui se forme au-devant de la gorge. Ce mot est employé ici au sens figuré et désigne la poche membraneuse que le pélican a sous le bec.
- (5) Hideux, adj. Laide, difforme, horrible à voir (à, aspiré).
- (6) Partageant. Part. Pr. du verbe *partager*. Les verbes en *ger* intercalent *e* entre *g* et la terminaison quand celle-ci commence par *o* ou *a*: nous partageons, je partageais, partageant.
- (7) S'affaisse. Prés. du verbe *s'affaisser*: se courber, être accablé.
- (8) Chancelle. Prés. du verbe *chanceler*: vaciller, perdre peu à peu l'équilibre. (*Chanceler* prend deux *i* devant une syllabe muette).

Exercices de conversation ou de rédaction.

- I. Racontez la légende du pélican.
 II. Parlez d'Alfred de Musset.

Exercices d'application.

- I. Indiquez l'infinitif des verbes qui sont employés au participe présent.
 II. Conjuguez le verbe *partager* aux temps simples du mode indicatif, soulignez l'e muet intercalé.

Migration des oiseaux.

Tandis (1) qu'une partie de la création publie chaque jour aux mêmes lieux les louanges (2) du Créateur, une autre partie voyage pour raconter ses merveilles.
 Des courriers traversent les airs, se glissent dans les eaux, fran-

chissent les monts et vallées. Ceux-ci arrivent sur les ailes du printemps, et bientôt disparaissent avec les zéphyrus (*), suivent de climat en climat leur mobile patrie; ceux-là s'arrêtent à l'habitation de l'homme: voyageurs lointains, ils réclament l'antique hospitalité. Chacun suit son inclination dans le choix d'un hôte (*): le rouge-gorge s'adresse aux cabanes (*); l'hirondelle frappe aux palais: cette fille de roi (*) semble encore aimer les grandeurs, tristes comme sa destinée; elle passe l'été aux ruines de Versailles et l'hiver à celles de Thèbes.

A peine a-t-elle disparu qu'on voit s'avancer sur les vents du nord une colonie qui vient remplacer les voyageurs du midi, afin qu'il ne reste aucun vide dans nos campagnes.

Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe de canards sauvages, tous rangés à la file, traversent en silence un ciel mélancolique. S'ils aperçoivent du haut des airs quelque manoir (*) gothique, environné (*) d'étangs et de forêts, c'est là qu'ils se préparent à descendre: ils attendent la nuit et font des évolutions au-dessus des bois.

Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, (*) ils s'abattent tout à coup sur les eaux qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'élève dans les marais.

Guidés par une petite lumière, qui peut-être brille à l'étroite fenêtre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs, à la faveur (10) des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme.

CHATEAUBRIAND (*)

(1) Voir page 2.

Grammaire. Vocabulaire.

(*) Tandis que. Loc. conjonctive. Pendant que, durant que, tant que, etc. Tandis que marque la contemporanéité de deux actions.

(*) Louange, n. f. synonyme de: éloge (n. m.), dérivé du verbe louer, syn. élogier.

(*) Zéphyr, n. m. Vent doux et agréable, peut aussi s'écrire: zéphire ou zéphyre.

(*) Hôte, n. m. (fém.: hôteesse). Remarquez les différents sens de ce mot:

1° Personne qui donne l'hospitalité gratuitement à quelqu'un.

2° Celui qui tient un hôtel ou une auberge.

3° Personne qui reçoit une hospitalité gracieuse, ou qui loge dans un hôtel.

(*) Cabane, n. f. Maisonnée, hutte.

(*) fille de roi. La mythologie grecque nous apprend que Procné, fille du roi d'Athènes, Pandion, fut changée en hirondelle au moment où son époux le roi de Thrace, Térée, allait la tuer. Térée, fut transformé en huppe, Itys (fils de Procné et de Térée) en faisan et Philomèle (sœur de Procné) en rossignol.

(*) Manoir, n. m., vieux mot, substantif verbal, signifiant demeure de noble.

(*) Environné, adj. et part. p. du verbe environner (entourer), dérivé de environ, adv. signifiant: à peu près, et subst. environs = lieux des alentours.

(*) sifflant, e, adj. verbal tiré du Part. Prés. du verbe siffler.

(10) à la faveur de, locution prépositive signifiant grâce à, au moyen de. Observez que la loc. prép.: en faveur de... signifie: au profit de : Je fais cela en faveur de mes amis.

Exercice d'application.

Copiez le passage chentillé en mettant les verbes au futur simple: Tandis qu'une partie de la création publiera chaque jour...

L'oiseau - mouche.

Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature; elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de l'échelle de grandeur, *mazime miranda in minimis* (*), elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux: légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce

(*) "Admirable surtout dans les plus petites choses".

petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre; et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat, il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

BUFFON.

Georges-Louis Leclerc de Buffon (Montbard, Côte-d'Or, 1707 - Paris 1788), grand naturaliste français du XVIII^e siècle, fut aussi un grand écrivain. Il passa sa longue vie, consacré à l'étude de la nature et son "Histoire Naturelle" est une œuvre remarquable. Comme écrivain, il donna une importance primordiale au style et émit le fameux aphorisme "Le style est l'homme même" dans "Le discours sur le style", qu'il prononça à sa réception à l'Académie et qui, malgré sa froideur, est une œuvre littéraire de grande valeur qui place Buffon parmi les grands maîtres de la langue française.



Grammaire. Vocabulaire.

(1) *Tout*. Ce mot est un des cas les plus embarrassants de la grammaire française.

En principe, nous pouvons admettre que *tout* est un adjectif et est donc variable.

Il a la particularité d'être placé avant l'article:

Tout le livre... *Toute* la leçon.

Tous les livres... *Toutes* les leçons.

Tout peut être employé comme nom:

Un *tout* complet... Rien du *tout*

Tout, par ellipse, peut prendre la forme d'un pronom:

Tous sont ici... *Tout* ce que...

(Observez que dans ce cas on prononce *s* final de *tous*).

Tout, adjectif, a été employé adverbialement et est devenu peu à peu un adverbe. Dans ce cas, il signifie: complètement.

Il est *tout* aimable... Il parle *tout* doucement... Elle est *tout* aimable. Cependant, *tout* adverbe, est resté variable, comme l'adjectif, dans un

cas spécial: quand il est placé devant un adjectif féminin qui commence par une consonne ou par *h* aspiré:

* Une femme *toute* généreuse...

Des personnes *toutes* hôtesseuses...

...Il dort dans l'air glacé, les ailes *toutes* grandes...

Exercice de conversation ou de rédaction.

Description de l'oiseau-mouche.

Exercice d'application.

Remplacez les points par *tout*, *toute*, *tous* ou *toutes*:

J'ai travaillé... la matinée, j'ai étudié... mes leçons et j'ai fait... mes devoirs. Maman sera... contente quand elle saura que j'ai fait... ce que le professeur m'a indiqué, car c'est demain dimanche et je pourrai me reposer pendant... la journée.

L'Albatros.

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prendent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres (*) amers.

A peine les ont-ils (2) déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits (2) et honteux,
Laissent piteusement (4) leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons trainer à côté d'eux.

Ce voyageur aillé, comme il est gauche (2) et veule! (2)
Lui, naguère (7) si beau, qu'il est comique et laid!
L'un agace son bec avec un brûle-gueule (2).
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

Le Poète est semblable au prince des nuées (2)
Qui hante la tempête et se rit de l'archer (10);
Exilé sur le sol au milieu des huées (11),
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

CH. BAUDELAIRE.

Charles Baudelaire (Paris 1821-1867), est comme Th. Gautier (v. p. 41) partisan de "l'art pour l'art" mais il cherche souvent l'originalité dans des sujets étranges, macabres et répugnants même. A part l'attrait de cet étrange mélange d'idéalisme et de sensualité crue, Baudelaire est un maître et sa poésie atteint souvent la perfection. Son œuvre poétique: "Les Fleurs du Mal" fut une des œuvres les plus discutées et a provoqué un véritable scandale littéraire à son époque.



Grammaire. Vocabulaire.

- (1) *Gouffre*, n. m., abîme.
 (2) *A peine les ont-ils déposés...* Observez ici l'inversion entre le verbe et le pron. personnel sujet. Cette inversion se fait dans plusieurs cas:
 1° Dans l'interrogation:
 Parlez-vous?... Avez-vous parlé?... Combien cet objet coûte-t-il?
 2° Dans l'exclamation (qui provient de l'interrogation).
 Es-tu paresseux! L'ai-je assez répété!
 3° Dans certaines propositions insérées:
 Oul, dit-il... Il est, paraît-il... Non, répondis-je... fis-je... s'écria-t-il, etc.
 4° Dans des propositions commençant par certains adverbes, comme dans le cas qui nous occupe:

Peut-être	} avait-il...
Aussi	
Sans doute	
A peine	
Encore	

- (*) *Maladroit*, adj. Inhabile, sans adresse, lourd. *Maladresse*, manque d'adresse. Le préfixe *mal* est fort usuel en français: *malchance*, *malencontreux*, *malentendu*, *malveillant*, *malgré*, *malheur*, *malhonnête*, *malpropre*, *malin*, *malveillant*.
 (*) *Piteusement*, adv. D'une manière ridicule, digne de pitié:
piteux → *piteuse* → *piteusement*.
 (*) *gauche*, adj. Maladroit.
 (*) *Veuille*, adj. Faible, mou, sans énergie.
 (*) *naguère*, adv. Autrefois, signifie littéralement il n'y a guère longtemps.
 (*) *Brûle-gueule*, n. m. Pipe dont le tuyau est très court.
 (*) *Nuée*, n. f. Nuage épais.
 (*) *Archer*, n. m. Soldat ou chasseur armé de l'arc.
 (*) *huées*, n. f. pl. onomatopée, cris malveillants poussés contre quelqu'un. L'h aspiré a ici une prononciation propre.

La basse-cour.

Nous voilà bien loin de ces jardins d'acclimatation où des poules exotiques, des canards étrangers, des demoiselles de Numidie (*), oiseaux rares, si vous voulez, mais distants, sont défendus par des grillages (**).

Ici, on peut voir et on peut toucher. Les enfants, curieux et vifs, voient manger et font manger toute cette volaille. Ils aiment d'instinct la volaille, même quand elle n'est pas rôtie, et ils se plaisent (*) à la regarder.

Tout ce petit monde gloussant, caquetant et cancanant (*) est une joie pour les yeux, qui apprennent à distinguer les espèces: le coq, fier et luisant, droit sur ses ergots, la crête rouge et mouvante; la mère-poule, qui traîne derrière elle sa bande de poussins; les canards et les canes: le canard terne et commun, qui barbote près du fumier dans une petite mare; le beau canard vert et mordu (*), qui ne fraye pas (*) avec ces malpropres et qui va se baigner dans l'eau courante où on le voit plonger drôlement, la queue en l'air; les bonnes oies blanches, à l'œil candide et inquiet, qui se dandinent à la queue-leu-leu (*), le ventre ballant (*); le jars, le mâle, qui les conduit, plus maigre, plus résolu et quelquefois plus méchant...

H. CHANTAVOINE.

Henri Chantavoine (Montpellier 1850) professeur et littérateur français, a écrit plusieurs recueils de poésies.

Grammaire. Vocabulaire.

- (*) *Demoiselle de Numidie*. Nom donné parfois à la pintade.
 (*) *Grillage*, n. m. (de grille). Treillis de fil de fer.
 (*) *Ils se plaisent*, 3^{ème} pers. du plur. du présent de l'Ind. du verbe *se plaire*.
Prés.: Je me plais, na, ns, plaisons. *Imp.*: Je me plaisais. *Pas. déf.*: Je me plus. *Fut.*: Je me plairai. *Cond. prés.*: Je me plairais. *Subj. prés.*: que je me plaise. *Part. prés.*: se plaisant. *Part. pas.*: plu.
 (*) *Gloussant*, *caquetant*, *cancanant*. *Part. prés.* des verbes *glousser*, *caqueter* et *cancaner*. *Glousser*, se dit de la poule qui appelle ses petits

ou qui veut couvrir. *Coqueter*, se dit du cri de la poule qui va pondre. *Cancaner*, faire des *cancons*. On donne le nom de *cancon* à un bruit futile ou à une médisance que l'on colporte. On appelle *canconier* celui qui a l'habitude de faire des *cancons*.

(*) *Mordoré*, adj. D'un brun chaud à reflet doré.

(*) Qui ne fraye pas. Du verbe *frayer* qui se conjugue comme *payer*. Au sens propre *frayer* signifie: tracer, pratiquer, préparer la voie: *se frayer un chemin*. Ici, *frayer* est pris au sens figuré et signifie: avoir des relations.

(*) A la queue-leu-leu. A la file, à la suite les uns des autres.

(*) *Ballant*, adj. Se dit d'une chose qui pend avec un mouvement d'oscillation. Ce mot provient du verbe "*baller*" latin, danser, d'où proviennent: *bal*, *ballet*, *ballade*, *baladin*.

(*) Remarquez le nom des principaux oiseaux de basse-cour:

Mâle	Femelle	Petit
Le coq,	La poule,	le poussin ou le poulet.
Le canard,	la cane,	le caneton.
Le dindon,	la dinde,	le dindonneau.
Le jara,	l'oie,	l'oison.

Exercice de conversation ou de rédaction.

Les oiseaux domestiques. La basse-cour.

Exercices d'application.

- Conjuguez à la personne indiquée et à tous les temps: *On peut voir, ils apprennent* à distinguer les espèces.
- Construisez une dizaine de phrases avec le verbe *plaire* à différents temps et personnes.

★ Le coq.

C'est moi le coq! Coquerico!
 Ma crête sur mon bec se dresse
 Rouge comme un coquelicot.
 Je fais la guerre à la paresse.
 Je chante avant le jour: Debout! Coquerico!

Et le bon travailleur se lève
 Aussi gai que le gai soleil.
 Dans son lit le paresseux rêve:
 Sommeil de jour, méchant sommeil!
 Qui veut vivre cent ans, au cri du coq se lève!

J. AICARD.

Jean Aicard (Toulon 1848) est un poète discret qui a su chanter fort agréablement les beautés de la Provence et a écrit de jolies poésies enfantines dans son recueil: "*Chanson de l'Enfant*" (1876).

La poule.

Cette mère, qui a montré tant d'ardeur pour couvrir, qui a couvé avec tant d'assiduité (*), qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'existaient point encore pour elle, ne se refroidit pas lorsque ses poussins sont éclos; son attachement, fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît (**) encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur faiblesse (**): sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les aliments qu'elle recèle (*) dans son sein, et elle s'en prive en leur faveur; elle les rappelle lorsqu'ils s'égarèrent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries et les couve une seconde fois; elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci que sa constitution en est sensiblement altérée, et qu'il est facile de distinguer de toute autre (*) poule une mère qui mène ses petits, soit à ses plumes hérissées et à ses ailes traînantes, soit au son enroué de sa voix, et à ses différentes inflexions toutes expressives, et ayant toutes une forte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle. Mais si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre. Paraît-il un épervier dans l'air? Cette mère si faible, si timide, et qui en toute (*) autre circonstance chercherait son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse; elle s'élance au-devant de la serre (*)

redoutable, et par ses cris redoublés, ses battements d'ailes et son audace, elle en impose souvent à l'oiseau carnassier, qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne et va chercher une proie plus facile.

BUFFON (*).

(*) Voir page 46.

Grammaire. Vocabulaire.

- (*) Les suffixes *té, ité, été* marquent la qualité, la manière d'être: bon \Rightarrow bonté, assidu \Rightarrow assiduité, oisif \Rightarrow oisiveté.
- (*) *S'accroît*. Prés. du verbe *s'accroître*. *Accroître*, se conjugue comme *croître* mais le participe passé, *accru*, ne porte pas d'accent circonflexe. *Croître*. Prés.: Je crois, ns. croissons. Imp.: Je croissais. Pas. déf.: Je crus, ns. crûmes. Fut.: Je croîtrai. Cond. prés.: Je croitrai. Subj. prés.: que je croisse. Part. prés.: croissant. Part. pas.: crû. Ne confondez pas la conjugaison des verbes *croire* et *croître*.
- (*) Le suffixe *esse* marque l'état: faible \Rightarrow faiblesse, jeune \Rightarrow jeunesse, noble \Rightarrow noblesse.
- (*) *Elle recèle*, du verbe *receler*. Devant une syllabe muette, ce verbe prend un accent grave sur l'avant-dernier e comme: *acheter, geler, épousseter, peler, modeler, (s')achète, il gèle, elle époussette, je pèle, je modèle*. Nous savons que d'autres verbes en *eler* ou *eter* doublent la consonne finale du radical devant e muet: *appeler, s'appelle; jeter, se jette*.
- (*) *Tout autre, toute autre*. Devant le mot *autre*, *tout* est adjectif et par conséquent variable quand il signifie "quelque", "n'importe quelle": Il est facile de distinguer de toute autre poule, une poule mère... En toute autre circonstance... *Tout* est adverbe quand il signifie entièrement: Cette maison est tout autre qu'elle n'était.
- (*) *Serre*, n. f. (de *serrer*). Griffe ou ongle des oiseaux de proie. On donne aussi le nom de *serre* à un local destiné à "serrer" certains végétaux pour leur fournir une température artificielle.

Exercices de conversation ou de rédaction.

- I. La poule. L'élevage de la poule. Son utilité.
- II. Biographie de Buffon.

Exercice d'application.

Construisez des phrases dans chacune desquelles entrera l'un des verbes *appeler, jeter, geler, acheter* aux temps de l'Indicatif et du Conditionnel.

QUELQUES ANECDOTES.

L'agréable tête à tête.

Un certain juge d'Avignon, célèbre pour son amour de la bonne chère, disait un jour à un de ses amis. "Nous avons mangé hier un dindon superbe, il était délicieux, tendre, délicat et bourré de truffes jusqu'au bout du bec; il n'en est rien resté que les os!" "Vraiment, dit l'ami; combien étiez-vous?" "Deux", répondit le juge. "Quel appétit! Deux seulement?" "Oui, deux, répéta le juge, deux: le dindon et moi".

Il n'y a plus de saints.

Pendant la Révolution Française un prévenu est interrogé:

—Ton prénom, citoyen?

—Symphorien.

—Il n'y a plus de saints, reprend brusquement le savant fonctionnaire, tu t'appelles «Phorien».

—C'est vraiment «gulliers».

—Que veux-tu dire par ce mot étrange?

—Rien de mal, mais puisqu'il n'y a plus de saints, je n'ose dire que c'est «singuliers».

Cet aimable Mr. Cassini...

Un élégant marquis était allé chercher des dames pour les mener à l'Observatoire de Paris, où devait se faire l'observation d'une éclipse de soleil par le célèbre Cassini. La toilette ayant retardé l'arrivée de la compagnie, l'éclipse était passée lorsque le petit-maître se présente à la porte; on lui annonce qu'il est venu trop tard, et que tout est fini.

—«Montez toujours, Mesdames», dit-il, «Monsieur de Cassini est un de mes amis, et il aura la complaisance de recommencer pour moi».

Exercices de conversation ou de rédaction.

Thèmes d'imitation. Racontez les anecdotes: *L'agréable tête à tête. Il n'y a plus de saints. L'aimable M. Cassini.*

IV

L'Instruction Publique

L'Instruction Publique

Généralités.

Prose : L'éducation d'un jeune marquis. — Voltaire.

Poésie : Les pensionnaires. — Sully Prudhomme.

Prose : Le vieux collège. — A. Theuriet.

» L'examen du baccalauréat. — H. de Régnier.

L'Instruction Publique

L'histoire de l'instruction publique peut être tracée dès la plus haute antiquité.

La Perse et la Grèce eurent des écoles publiques et celles d'Athènes, où l'on enseignait la Grammaire, la Poésie et la Musique, furent justement célèbres.

Rome eut aussi de nombreuses écoles que des maîtres grecs perfectionnèrent et que l'Empire Romain — s'étendant constamment par de nouvelles conquêtes — répandit dans tout son vaste domaine.

Après l'invasion des Barbares, l'instruction publique fut conservée par l'Eglise.

La conception démocratique moderne de l'instruction publique obligatoire, gratuite et laïque considérée comme un service public, date de la Révolution Française et a eu comme inspirateurs le célèbre philosophe Condorcet et le grand politicien Talleyrand.

L'Instruction Publique se divise en trois degrés : l'enseignement primaire, l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur.

L'enseignement primaire est chargé de donner aux connaissances rigoureusement nécessaires à tous les citoyens c-à-d qu'il comprend : la lecture, l'écriture, des éléments d'arithmétique, de grammaire et de littérature françaises, de géographie, d'histoire, de sciences naturelles et physiques avec leurs applications à l'agriculture, à l'hygiène, à l'industrie, et des notions d'instruction morale et civique, de droit et d'économie politique. Il comprend en outre l'éducation artistique par l'enseignement du dessin, du modelage et de la musique, l'éducation manuelle et l'éducation physique (gymnastique, exercices militaires).

L'enseignement primaire — qui se subdivise en France en enseignement primaire élémentaire et supérieur — est donné dans des écoles publiques entretenues par l'Etat, les départements ou les communes, et les personnes chargées de cet enseignement sont appelées instituteurs ou institutrices (autrefois : maîtres ou maîtresses).

L'enseignement secondaire ou enseignement moyen est donné dans des établissements appelés lycées, collèges, athénées, gymnases, instituts, écoles moyennes, selon les pays. En France il y a des collèges et des lycées. Les cours y sont dictés par des professeurs. L'enseignement secondaire comprend deux sections: dans l'une, les élèves étudient, indépendamment des matières communes aux deux sections, le latin et le grec. Dans l'autre, qui ne comporte pas l'enseignement des langues mortes, plus de développement est donné à l'enseignement du français et des langues étrangères.

Après sept années d'études secondaires, l'élève peut se présenter aux examens du baccalauréat et s'il est reçu il obtient le diplôme de Bachelier ès Sciences ou ès Lettres.

L'enseignement supérieur est donné dans les universités qui se subdivisent en facultés: de droit, de lettres, de sciences, de médecine, et en écoles supérieures de pharmacie.

Les universités françaises sont au nombre de dix-sept:

Paris, Aix-Marseille, Besançon, Bordeaux, Caen, Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Lille, Lyon, Montpellier, Nancy, Poitiers, Rennes, Strasbourg, Toulouse et Alger.

A la vaste organisation de l'Université, se rattachent aussi l'Ecole Normale Supérieure de Paris et celle de Sévres qui préparent les professeurs de lycées et de collèges.

Il y a, outre l'Université, de grandes écoles d'enseignement supérieur comme: l'Ecole Polytechnique qui forme des ingénieurs et des officiers d'artillerie et du génie; l'Ecole de Saint-Cyr qui forme des officiers d'infanterie et de cavalerie; l'Ecole Navale, des officiers de marine; l'Ecole Centrale, des ingénieurs civils; les Ecoles d'Alfort, de Lyon et de Toulouse, des vétérinaires; les Ecoles Agricoles de Grignon, Grand-Jouan, Montpellier et l'Institut Agronomique de Paris qui forment des Agronomes.

..... L'éducation d'un jeune marquis.

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis. Ce gouverneur, qui était un homme de bel air ⁽¹⁾, et qui ne savait rien, ne put rien enseigner à son pupille ⁽²⁾. Monsieur voulait que son fils apprît ⁽³⁾ le latin, Madame ne le voulait pas. "Mais qu'apprendra-t-il donc? car encore faut-il qu'il sache ⁽⁴⁾ quelque chose: ne pourrait-on ⁽⁵⁾ pas lui

montrer un peu de géographie?—A quoi cela lui servira-t-il? répondit le gouverneur. Quand monsieur le marquis sera dans ses terres, les postillons ⁽⁶⁾ ne s'auront-ils pas les chemins? Ils ne l'égareront certainement pas; on n'a pas besoin d'un quart de cercle ⁽⁷⁾ pour voyager et on va très commodément de Paris en Auvergne sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve.

—Vous avez raison, répliqua ⁽⁸⁾ le père, mais j'ai entendu parler d'une belle science, qu'on appelle, je crois, l'astronomie.

—Quelle pitié! repartit le gouverneur; se conduit-on par les astres dans ce monde? Et faudra-t-il que monsieur le marquis se tue à calculer une éclipse quand il la trouve à point nommé ⁽⁹⁾ dans l'almanach ⁽¹⁰⁾, qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune et celui de toutes les princesses de l'Europe?

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joie; le père était très indécis.

—Que faudra-t-il donc apprendre ⁽¹¹⁾ à mon fils? disait-il.

—A être aimable, répondit l'ami qu'on consultait; et s'il sait les moyens de plaire, il saura tout.

La marquise lui dit:

—On voit bien, monsieur, que vous êtes l'homme du monde le plus savant; mon fils vous devra toute son éducation. Je m'imagine pourtant qu'il ne serait pas mal qu'il sût un peu d'histoire.

—Hélas! madame, à quoi cela est-il bon! répondit-il; il n'y a certainement d'agréable et d'utile que l'histoire du jour; toutes les histoires anciennes, comme le disait un de nos beaux esprits ⁽¹²⁾, ne sont que des fables convenues; et, pour les modernes, c'est un chaos ⁽¹³⁾ qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à monsieur votre fils que Charlemagne ait institué les douze pairs ⁽¹⁴⁾ de France, et que son successeur ait été bègue ⁽¹⁵⁾?

—Rien n'est mieux dit! s'écria le gouverneur. On étouffe l'esprit des enfants sous un amas ⁽¹⁶⁾ de connaissances inutiles. Mais de toutes les sciences, la plus absurde à mon avis, et celle qui

est la plus capable d'étouffer toute espèce de génie, c'est la géométrie. Cette science ridicule a pour objet des surfaces, des lignes et des points qui n'existent pas dans la nature; on fait passer en esprit cent mille lignes courbes entre un cercle et une ligne droite qui le touche, quoique dans la réalité on n'y puisse pas passer un fêtu ⁽¹⁷⁾. La géométrie, en vérité, n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

Enfin, après avoir examiné le fort et le faible ⁽¹⁸⁾ des sciences, il fut décidé que Monsieur le marquis apprendrait à danser.

VOLTAIRE.

Voltaire (Paris 1694 - 1778), dont le véritable nom est François-Marie Arouet, est un des esprits les plus intéressants du XVIII^e siècle et son influence sociale a été considérable.

Comme philosophe et moraliste, Voltaire combat les injustices sociales et admet la nécessité de la démocratie malgré ses sentiments aristocratiques; il fait l'assaut du fanatisme religieux quoiqu'il considère l'athéisme comme un danger tout aussi grave.

Comme historien, il est le précurseur du XIX^e siècle par son esprit critique et par son style simple et précis.

Voltaire écrit des tragédies et apporte au théâtre des réformes qui devaient triompher plus tard. Nous serions donc injustes en niant toute valeur à son œuvre théâtrale, comme le furent ses contemporains en le considérant, dans ce genre littéraire, l'égal de Racine ou de Corneille.

Voltaire brilla encore dans d'autres genres: dans la critique, où il défendit la tradition classique, dans la poésie légère et frivole où il rivalisa de grâce et de finesse, dans la poésie satirique où sa malice, sa verve, son ironie incomparables se prodiguèrent, dans ses contes philosophiques, dans sa correspondance enfin, formée de 10.000 lettres, dont Lanson dit: "C'est le chef-d'œuvre de Voltaire" car "si l'on veut l'avoir tout entier, et toujours le plus pur et le meilleur, il faut le chercher là et non ailleurs". N'oublions pas de dire qu'il est absolument impossible de résumer en quelques lignes les aspects infiniment variés et complexes de l'œuvre et de l'esprit de ce génie extraordinaire et si nettement français.



Grammaire. Vocabulaire.

(1) *bel air*. Un homme de *bel air*, c. à. d. de belles manières, de belles façons.

(2) *Pupille*, n. m. (pron.: pu-pil, sans mouiller les deux l). Ici, enfant confié à un gouverneur. On donne aussi ce nom à un orphelin placé sous la protection d'un tuteur.

(3) *qu'il apprit*, qu'il *sût*, 3^eme pers. de l'Imp. du Subj. des verbes *apprendre* et *savoir*. Nous avons déjà parlé de l'emploi de ce temps, dans une leçon antérieure. (Voir page 17).

(4) *qu'il sache*, 3^eme pers. sing. Subj. du verbe *savoir*. Rappelez-vous sa conjugaison.

(5) *ne pourrait-on*, 3^eme pers. sing. Cond. Prés. du verbe *pouvoir*. Rappelez-vous sa conjugaison.

(6) *postillon*, n. m. Nom donné autrefois au conducteur d'une voiture de poste ou à un cavalier placé en tête d'un attelage.

(7) *Quart de cercle*. Instrument d'astronomie divisé en degrés, minutes et secondes.

(8) *répliqua*, 3^eme pers. sing. Passé Déf. de *répliquer*, répondre à une réponse antérieure. Observer la racine latine: *plicare* = *plier* qui donne: *appliquer*, *compliciter*, *expliquer*, etc... ainsi que *ployer*, *employer*, *déployer*, *plier*, *supplier*, etc...

(9) *à point nommé* c. à. d. au moment voulu, à propos.

(10) *Almanach*, mot d'origine arabe, pron.: *almana*, comme *estoma(c)* et *teda(c)*.

(11) *apprendre*, en français, a deux sens: 1^{er} acquérir des connaissances. 2^e enseigner; c'est dans ce deuxième sens qu'il est employé ici.

(12) *beaux esprits*, les gens spirituels, ingénieux.

(13) *Chaos*, pron.: *Ka-o*. *Ch* se prononce *K* comme dans: *archange*, *écho*, *chœur*, *psychologie*, *archéologie*, *chlore*, *technique*, *chrétien*, *orchestre*, etc. L's final ne se prononce pas, en général, en français, sauf dans quelques exceptions: *bachelier de lettres*, *as*, *mois*, *judis*, *vis*, *es* (au singulier), *tous* (pronom), etc.

(14) *pair de France*: sous Charlemagne: grand vassal du roi; en 1815: membre de la Chambre Haute.

(15) *béque*, adj. et n. m. Se dit des personnes qui hésitent à prononcer une syllabe ou qui la répètent plusieurs fois. Remarque: *béque* → *bégayer* → *bégolement*.

(16) *Amas*, n. m. Monceau, tas. Ce mot est pris ici au sens figuré et signifie un assemblage de choses inutiles ou superflues.

Dér.: *amasser*, *ramasser*.

(17) *fêtu*, n. m. Brin de paille. Au figuré: chose de peu de valeur.

(18) *le fort et le faible* c. à. d. les avantages et les inconvénients, le pour et le contre.

Exercices de conversation ou de rédaction.

I. *L'instruction publique*. Son organisation.

II. Comparez l'éducation donnée dans nos écoles à celle des jeunes nobles sous l'ancien régime.

III. Parlez de Voltaire.

Exercices d'application.

- I. Expliquez le sens des expressions: *se tuer à calculer. Être au comble de la fote. Un chaos qu'on ne peut débrouiller. A quoi cela est-il bon?*
- II. Conjugaison orale. Conjuguez à toutes les personnes du temps indiqué les verbes, *savoir, apprendre, être*: Il faut que *je sache* quelque chose. Il fallait que *je sasse* un peu d'histoire. Il voulait que *j'apprisse* le latin. Qu'importe que *j'aie été* malade.

Les pensionnaires.

On voit dans les sombres écoles
Des petits qui pleurent toujours.
Les autres font leurs cabrioles;
Eux, ils restent au fond des cours.
Leurs blouses sont très bien tirées,
Leurs pantalons en bon état,
Leurs chaussures toujours cirées,
Ils ont l'air (*) sage et délicat.

Ils songent qu'ils dormaient naguères (*)
Doulillettement (*) ensevelis
Dans leurs berceaux, et que les mères
Les prenaient parfois dans leurs lits.
O mères, coupables absentes,
Qu' alors vous leur paraissiez loin!
A ces créatures naissantes
Il manque un indicible soin,
On leur a donné les chemises,
Les couvertures qu'il leur faut;
D'autres que vous les leur ont mises,
Elles ne leur tiennent pas chaud.
Mais, tout ingrates (*) que vous êtes,
Ils ne peuvent vous oublier,
Et cachent leurs petites têtes,
En sanglotant, sous l'oreiller.

SULLY PRUDHOMME.

Sully Prudhomme (Paris 1839 - Châtenay 1907) est un des bons poètes français du XIX^e siècle. Parnassien par la perfection de la technique, il est absolument original par l'inspiration. Pousé à la fois par ses études scientifiques et son talent de poète, il écrit des poésies scientifiques, psychologiques et philosophiques où il révèle ses qualités de penseur et les sentiments les plus délicats. Il écrit aussi beaucoup de petits poèmes d'inspiration délicate comme celui que nous venons de lire.

Grammaire. Vocabulaire.

- (*) Ils ont l'air sage et délicat. La question de l'accord de l'attribut avec la locution verbale avoir l'air a été souvent débattue par les grammairiens et il ne semble pas qu'elle soit encore bien résolue. En général, l'adjectif qui suit cette expression s'accorde avec le mot air quand il se rapporte à l'expression de la physiognomie. C'est pourquoi ici les adjectifs *sage* et *délicat* sont au singulier.

On dit de même: Cette femme a l'air gracieux, bon.

Au contraire, l'adjectif s'accorde avec le sujet quand celui-ci est un nom de chose ou quand avoir l'air est un synonyme de paraître ou de sembler:

Ex.: Cette poire a l'air bonne.

Cette femme a l'air bêteuse.

- (*) *Naguères* ou *naguère*, indifféremment. Voir page 48.

- (*) *Doulillettement*, adv. Mollement. *Douillet*, adj. doux. Se dit des personnes très délicates et très sensibles à la douleur.

- (*) *Tout ingrates*. Voir la règle de tout page 46.

Exercice de conversation ou de rédaction.

Faites en quelques phrases un résumé de la poésie.

Le vieux collège.

(André Theuriot, dans ses "Mémoires et Souvenirs", évoque sa première jeunesse, avec une simplicité, une sincérité exquises. Il a commis une faute sans importance à l'école primaire, mais sa mère considère que son fils a besoin de la discipline plus sévère du collège...).

J'entrai au collège par une brumeuse matinée du mois d'octo-

bre 1843. J'avais dans mon sac un cahier bleu et dans ma poche une toute petite bouteille d'encre fermée d'un bouchon de papier. En route, ce bouchon improvisé tomba et je revins à la maison avec un pantalon marbré de taches d'encre. Ce fut le seul incident mémorable de ma première journée scolaire.

A cette époque, Bar-le-Duc ⁽¹⁾ ne possédait qu'un simple collège communal; mais ce collège, célèbre dans les annales du Barrois, avait de respectables quartiers de noblesse ⁽²⁾.

Fondé en 1581 par Gilles de Trèves, ami d'Antoine Le Bon, duc de Lorraine, il était d'une architecture originale. Aujourd'hui encore malgré son état de délabrement ⁽³⁾ il conserve une pittoresque et imposante physionomie.

Dans ce sombre bâtiment percé de fenêtres nues à petits carreaux verdâtres, toute mon enfance et mon adolescence ont tenu ⁽⁴⁾. C'est là que j'ai fait toutes mes classes en qualité d'externe. J'y ai eu des émotions, des tranes, des chairs de poule ⁽⁵⁾ et des souleurs ⁽⁶⁾ dont la vivacité m'effraye encore aujourd'hui.

Parfois il m'arrive de rêver que je suis de nouveau écolier, que je traverse la cour carrée, que j'entre dans la classe de mathématiques et qu'on me fait aller au tableau pour démontrer les propriétés des angles alternes-internes... et je me réveille baigné de sueur.

Les classes se composaient d'un petit nombre d'élèves, une douzaine au plus; les professeurs, pour la plupart nés et établis dans le pays, étaient de braves gens, aux façons un peu rustiques, mais sachant ⁽⁷⁾ beaucoup et s'occupant avec un soin consciencieux de leur petit troupeau d'écoliers.

On mène en ce moment grand bruit à propos de la surcharge du programme des études classiques. Je crois, en effet, que les lycéens d'aujourd'hui apprennent beaucoup plus de choses, — un peu superficiellement —; mais je doute qu'ils soient soumis à un régime plus austère et plus laborieux que ne l'était le nôtre ⁽⁸⁾.

Voici, par exemple, le menu de mes journées d'"externe surveillé" ⁽⁹⁾, lorsque je suivais le cours de cinquième. Je me levais, hiver comme été, neige ou soleil, à l'angélus de six heures, et je me rendais, à travers les rues endormies, à l'étude des externes, où nous préparions nos leçons jusqu'à sept heures et demie. Je déjeunais d'un petit pain, acheté chez le père d'un de mes camarades, un boulanger qui demeurait au bas de la côte du collège et qui me permettait de croquer ma "flûte" aux clartés de son four. A huit heures, classe jusqu'à dix, puis étude jusqu'à midi, heure à laquelle je courais avaler mon dîner à la maison pour retourner ensuite dare - dare ⁽¹⁰⁾ prendre une leçon d'une demi-heure. L'étude et la classe me ressaisissaient jusqu'à quatre heures, et, après une trop courte récréation, nous retournions à l'étude du soir jusqu'à sept heures un quart. Alors seulement nous avions droit d'aller souper chez nous et d'y dormir à poings fermés, en attendant l'angélus du lendemain.

Si rigoureux que ⁽¹¹⁾ fût ce régime, je n'en ai pas moins conservé une tendre affection pour mon vénérable collège où des touffes ⁽¹²⁾ de giroflées sauvages poussant dans les fentes des murs nous annonçaient gaïement l'approche du printemps et des vacances de Pâques.

A chacun de mes voyages à Bar, je vais faire un pèlerinage pieux au cloître délabré de Gilles de Trèves et, dans la paix qui enveloppe la grande cour devenue silencieuse, je songe aux années d'autrefois, aux anciens maîtres morts de vieillesse, aux amis fauchés ⁽¹⁴⁾ prématurément. Je me dis avec mélancolie: "Derrière chacune de ces portes closes dort un peu de mon passé; j'y ai conçu ⁽¹⁵⁾ de grandes espérances, j'y ai rêvé de beaux rêves à une époque où on n'a pas encore de désillusion. Là, dans cette classe aux murs verdis, j'ai eu mon premier éblouissement à la lecture de "Notre - Dame de Paris"; sous les poutres de cette salle basse, après avoir dévoré ⁽¹⁶⁾ en cachette le "Fils du Diable", j'ai ébauché ⁽¹⁷⁾ les premiers chapitres d'un roman en quatre parties: "Le Château de Rosenstein", où on se tuait à chaque page; —

sous ce porche, j'ai lié connaissance avec mon pauvre camarade Edmond Laguerre!...

ANDRÉ THEURIET.

André Theuriot (Marly-le-Roi 1832-1907), poète et romancier délicat, peignit dans ses romans la vie provinciale et dans ses vers les beautés de la Lorraine.

Sans être un des grands maîtres des lettres françaises, Theuriot charme le lecteur par la grâce de son style et la pureté et la modestie de son inspiration.



Grammaire. Vocabulaire.

- (¹) *Bar-le-Duc*. Petite ville de l'est de la France, chef-lieu du département de la Meuse et ancienne capitale du Barrois.
- (²) *quartiers de noblesse*. Expression qui sert à exprimer les degrés de la descendance dans une famille noble.
- (³) *délabrement*. Etat de ce qui est en ruines, de ce qui est *délabré*.
- (⁴) *Ont tenu* c. à d. se sont écoulées.
- (⁵) *des chairs de poule*, c. à d. des frissonnements.
- (⁶) *Souleur*. n. f. Peur subite.
- (⁷) *Sachant*. Part. prés. du verbe *savoir*.
- (⁸) *que ne l'était le nôtre*. Ne n'est ici qu'une sorte de particule modale adjointe au verbe et il n'a aucune valeur négative.
- (⁹) *Esterne surveillé*. Elève externe qui non seulement assiste aux cours d'un lycée ou d'un collège mais fait ses devoirs et étudie ses leçons dans l'établissement.
- (¹⁰) *dare-dare*, loc. adv. hâtivement. *Dare-dare* est une onomatopée, comme *cricri*, *frou-frou*, *mouche tsé-tsé*, *glouglou*, etc...
- (¹¹) *Si... que*, loc. conj. S'emploie pour exprimer les hypothèses et les oppositions généralisées. *Si... que* signifie: à quelque degré que...
Ex.: *Si orgueilleux qu'il soit* il devra se soumettre.
- (¹²) *touffes*, réunions de plantes ou d'objets de même nature. *Touffu*, adj. épais: Une barbe *touffue*, une herbe *touffue*, un bois *touffu*.
- (¹³) *sauvage* est ici synonyme de *sylvestre*.
- (¹⁴) *fauchés*. Part. pas. masc. pl. du verbe *faucher*: Couper une plante avec la faux. Ici, *fauchés* est employé au sens figuré et signifie: morts, emportés.
- (¹⁵) *J'ai conçu*. Pas. ind. du verbe *concevoir*. Se conjugue comme *recevoir*.
- (¹⁶) *Après avoir décoré* c. à d. après avoir lu à la hâte.

(¹⁷) *J'ai ébauché*. 1^{re} pers. P. Ind. du verbe *ébaucher*: esquisser, commencer l'exécution d'un ouvrage. ...

Exercice de conversation ou de rédaction.

Comparez le régime du "vieux collège" et celui du lycée où vous faites vos études.

Exercices d'application.

- I. Copiez le passage chenillé en soulignant les verbes qui sont à l'imparfait de l'indicatif.
- II. *Conjugaison orale*: *Aller souper chez soi. Dormir à poings fermés. Concevoir de grandes espérances.*

L'examen du baccalauréat.

Bien qu'il eût fait (¹) avec soin le tour de l'oranger qui est à l'angle du parterre, près du bassin, dans le jardin du Luxembourg, et que ce rite superstitieux passât, à l'Ecole Saint-Xavier, pour porter infailliblement chance aux candidats qui l'accomplissent, Georges Dolonne n'en fut pas moins refusé (²) à son baccalauréat. L'oral lui fut néfaste. L'événement eut lieu en Sorbonne, le lundi 19 Juillet 188... un peu avant midi. Georges Dolonne vint le dernier de sa série: aussi son examen fut-il assez bref (³). Les examinateurs avaient hâte d'aller déjeuner.

Depuis plus de deux heures qu'il assistait de son banc, dans la petite salle obscure et poussiéreuse, à l'interrogatoire de ses camarades, il eût répondu (⁴) assez bien à leur place, mais, loin de le rassurer, cet inutile succès lui semblait de mauvais augure. On lui réservait sans doute des questions moins favorables.

Ce fut en ces conditions que son tour arriva. L'appel de son nom retentit dans la salle déserte, et il se trouva seul devant trois messieurs attablés (⁵) derrière un tapis vert.

Deux d'entre eux étaient maigres, l'un avec une barbe noire, l'autre avec des favoris gris; le troisième, gros et rasé, se

renversait au dossier de sa chaise et mâchonnait (*) un cure-dents (*). L'explication que donna Georges Dolonne d'un texte de Xénophon fut confuse. Le règne de Louis XIII à qui paraissait s'intéresser extrêmement le monsieur à barbe (*), lui était très incomplètement connu, et surtout l'affaire de la Valteline (*). Il fut injuste pour Richelieu. Le monsieur à favoris lui demanda sur les fables de La Fontaine des détails indiscrets; puis il pointa une feuille du bout de son crayon, qu'il suçait ensuite et posa sur la table.

Georges Dolonne avait chaud et soif. Il pensa à l'oranger du Luxembourg: de sa caisse verte, son tronc noueux (16) arrondissait en boule ses feuilles vernies, sur le ciel clair. L'oranger était sa seule chance de salut; on y avait à l'Ecole Saint-Xavier, une confiance assurée! Et Georges Dolonne se revêtit faisant le tour de l'arbre, réentendit le clapotement (11) du jet d'eau. Les examinateurs se consultaient. Le gros glabre (12) le considérait avec bonté, son poing fermé sur le tapis vert. Georges Dolonne était de petite taille, mince et frêle, les cheveux blonds et le teint pâle. Il se sentit soupesé (13) comme dans une balance et se redressa fièrement; il saurait être refusé tout comme un autre. Des gouttes de sueur lui perlaient au front. Il tira de sa tunique un mouchoir fin, s'essuya et se moucha, bien qu'il n'en eût aucun besoin.

Le gros examinateur laissa retomber bruyamment les pieds de sa chaise et dit à Georges Dolonne, d'une voix égale et douce qui contrastait avec son corps épais et sa large face rosée:

— Voyons, monsieur, dites-moi, pour finir, quels sont les affluents de droite de la Loire.

Georges comprit toute l'importance de la question. Elle allait décider de son sort. L'examineur à barbe et l'examineur à favoris caressèrent l'un son poil gris, l'autre son crin noir, et devinrent soudain attentifs. L'appariteur (14) qui remuait des bancs s'arrêta. Georges Dolonne réfléchit.

Il en nomma un, précipitamment. C'était l'un des plus petits et "Les affluents de droite de la Loire?..."

des plus insignifiants: la Vince. Il la connaissait bien cette souple rivière. Elle coulait à travers des prairies, entre des peupliers, et passait, divisée en deux branches, sous les deux ponts en pierre de la petite ville de Rivray-sur-Vince, où il allait pendant les vacances et où il serait le lendemain soir. Il nomma la Vince, puis resta court. La carte de France s'étendit devant ses yeux. Les montagnes s'y dessinaient comme des chenilles; les préfectures de leur marquage de leur petit cercle et les sous-préfectures de leur point noir. Les fleuves y traçaient leurs lignes sinueuses, droites ou courbes. La Meuse, la Seine, la Garonne, le Rhône et la Loire y formaient un fouillis (15) inextricable. Il se tut (16).

Le gros examinateur se leva, l'air découragé et mit ses fortes mains sur les épaules de ses collègues, qui se penchaient pour consulter les notes du candidat, et Georges Dolonne l'entendit qui lui disait de sa bonne voix douce:

— Vous êtes ajourné, monsieur.

HENRI DE RÉGNIER.

(Vacances d'un jeune homme sage).

Henri de Régnier (Honfleur 1864) est un bon poète et romancier contemporain, de style élégant et précis. Régnier est un des maîtres de l'école symboliste, école qui réagit violemment vers la fin du XIX^e siècle, contre le Parnasse et sa sévère beauté plastique, sans retourner au romantisme, mais en renonçant totalement aux dogmes de la tradition poétique française pour donner au vers plus de souplesse et pour établir une relation intime entre le rythme et l'inspiration. Parmi les réformateurs qui réagissent contre la rigidité parnassienne, citons d'abord les précurseurs du symbolisme: Jules Laforgue (né à Montevideo en 1869), Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, Stéphane Mallarmé, et les symbolistes: Gustave Kahn, Jean Moréas, Adolphe Retté, Stuart Merrill, Violé Griffin, Albert Samain, Emile Verhaeren. Le symbolisme, qui disparaît avec le XX^e siècle, a laissé des œuvres intéressantes.

Grammaire. Vocabulaire.

(1) *qu'il eût fait*. Plus-que-parfait du subj. 3^e pers. sing. du verbe *faire*. Nous avons déjà parlé de l'emploi de ce temps dans une leçon antérieure. (Voir page 17).

(2) *Il n'en fut pas moins refusé* c. à. d. il fut quand même refusé.

(3) *bref*, adj. qual. masc. Fémin.: *brève*. En ancien français, on disait *bref* conservé dans l'adv.: *brèvement*.

- (*) Il *est* répondu. 3.^{ème} pers. sing. du Cond. passé, 2.^{ème} forme, du verbe *répondre*:

J'eusse répondu
tu eusses répondu
Il eût répondu
nous eussions répondu
vous eussiez répondu
Ils eussent répondu

On voit que ce temps a la même forme que le Plus-que-parfait du Subjonctif. Son usage tend à disparaître et on ne l'emploie guère qu'à la 3.^{ème} pers. du sing.

- (*) *attablés* c. à. d. assis à table.
(*) *mâchonner*, verbe dérivé de *mâcher* auquel le suffixe *on* donne un sens diminutif.
(*) *cure-dents* n. m. sing. composé d'un verbe et d'un substantif; *dents* se trouve au pluriel à cause du sens du mot.
On écrit quelquefois: un *cure-dent*, des *cure-dents*.
(*) *barbiche* n. f. dérivé de *barbe*, diminutif, petite barbe qui ne couvre que le menton.
(*) *affaire de la Valteline*: En 1624, Richelieu fit chasser les Espagnols de la Valteline, petite contrée de l'Italie septentrionale que l'Espagne voulait occuper à la force.
(*) *noeux*, adj. dérivé de *nœud* comme *nouer*.
(*) *clapotement*, n. m. Petit bruit produit par le choc d'un liquide.
(*) *glabre*, adj., sans poil, rasé.
(*) *soupesé*, p. p. du verbe *soupeser*: soulever un objet pour en connaître le poids. Composé de *sous* et *pescr*.
(*) *appariteur* n. m. Nom donné à un huissier d'une faculté ou à un agent chargé de fonctions subalternes dans une mairie.
(*) *fouillis*, n. m. Pêle-mêle, entremêlement de choses diverses.
(*) Il *se* fut. 3.^{ème} pers. sing. du P. déf. du verbe *se taire* (voir page 8).

Exercice de conversation ou de rédaction.

Racontez un examen auquel vous avez assisté.

Exercices d'application.

- I. Copiez le passage chenillé en mettant les verbes au présent de l'indicatif.
- II. Conjugaison orale. *Faire* le tour de l'oranger. *Se taire*. *Avoir* hâte d'aller déjeuner. (A tous les temps).

V

Les Insectes

Les Insectes

Généralités.

- Prose : Apologie de l'abeille. — Maeterlinck.
 » La ruche. — Maeterlinck.
 Poésie : La Cigale et la Fourmi. — La Fontaine.
 » La Réhabilitation de la Fourmi. — Autran.
 Prose : Les papillons. — J. Fabre.
 Poésie : L'araignée et le ver à soie. — Le Bailly.
 » Le papillon. — Lamartine.

Les Insectes

Vous avez étudié la Zoologie. Vous savez donc que les insectes appartiennent aux arthropodes ainsi que les myriapodes (les mille-pattes), les arachnides (les araignées) et les crustacés (les crabes, les crevettes, les homards).

Vous vous rappelez aussi, sans doute, que les insectes se distinguent de ces autres invertébrés articulés par les principales caractéristiques suivantes : corps formé de segments et divisé en trois parties nettement distinctes : tête, thorax et abdomen ; trois paires de pattes ; deux paires d'ailes (quoique, apparemment, il n'y en ait quelquefois qu'une, comme chez la mouche, ou aucune, comme chez la puce).

Vous n'avez pas non plus oublié qu'une des particularités des insectes est de subir, au cours de leur vie, des changements que l'on appelle métamorphoses : La femelle pond un œuf d'où sort une larve (chenille chez les lépidoptères) ; cette larve se transforme en nymphe (chrysalide, chez les lépidoptères) ; de la nymphe enfin sortira le nouvel adulte.

Bien, vous vous rappelez tout cela. Mais je crains fort que vous n'ayez oublié les différents ordres entre lesquels on divise les insectes qui forment, avec leurs centaines de milliers d'espèces différentes, la famille la plus nombreuse du règne animal.

La plupart des entomologistes divisent les insectes en sept ordres : les diptères (la mouche, le moustique), les lépidoptères (les papillons), les coléoptères (le scarabée, la bête du Bon-Dieu ou coccinelle, le hanneton), les orthoptères (la sauterelle, le criquet, le grillon, la blatte ou cafard ou bête noire), les hyménoptères (l'abeille, la guêpe, la fourmi), les hémiptères (la cigale, la punaise, le puceron), les névroptères (la libellule).

Voilà la classification entomologique. Au point de vue économique, on peut faire une division plus simple des insectes, en insectes utiles, indifférents et nuisibles.

Comment un insecte peut-il être utile ? En fournissant un produit apprécié par l'homme comme l'abeille, qui donne le miel et la cire, le ver à soie qui donne la soie, la cochenille, qui donne une belle teinture écarlate, etc.... Un insecte peut aussi se

rendre utile en détruisant des insectes nuisibles. Tel est le cas de la bête du Bon - Dieu (la coccinelle) qui dévore les pucerons et celui du grillon, terrible mangeur d'insectes nuisibles.

Un insecte peut être nuisible pour plusieurs causes, mais surtout quand il attaque directement l'homme, comme la mouche répugnante, la puce traîtresse et l'agaçant moustique, qui sont les véhicules de germes dangereux et propagent ainsi de graves maladies comme la tuberculose, la peste, la fièvre typhoïde, la fièvre jaune, etc. . .

On doit aussi considérer comme nuisibles les nombreux parasites des animaux domestiques ou des végétaux cultivés par l'homme, ainsi que les insectes ennemis des insectes utiles.

Les insectes indifférents, c-à-d ceux qui ne produisent rien ou qui ne nuisent ni directement ni indirectement à l'homme, ne nous intéressent guère au point de vue économique.

Mais voilà assez d'entomologie. Lisons maintenant quelques belles pages ayant rapport aux insectes. . .

Apologie de l'abeille.

Les abeilles donnent le miel et la cire odorante (1) à l'homme qui les soigne; mais, ce qui vaut peut-être mieux que le miel et la cire, c'est qu'elles appellent son attention sur l'allégresse (2) de juin, c'est qu'elles lui font goûter l'harmonie des beaux mois, c'est que tous les événements où elles se mêlent (3) sont liés aux ciels (4) purs, à la fête des fleurs, aux heures les plus heureuses de l'année. Elles sont l'âme de l'été, l'horloge des minutes d'abondance, l'aile diligente des parfums qui s'élancent, l'intelligence des rayons qui planent, le murmure des clartés qui tressaillent (5), le chant de l'atmosphère qui s'étire et se repose, et leur vol est le signe visible, la note convaincue et musicale des petites joies innombrables qui naissent de la chaleur et vivent dans la lumière. Elles font comprendre la voix la plus intime des bonnes heures naturelles. A qui les a connues, à qui les a aimées, un été sans abeilles semble aussi malheureux et aussi imparfait que s'il était sans oiseaux et sans fleurs.

MAETERLINCK.

Maurice Maeterlinck (1862-1949). Nous avons dit, en parlant de Verhaeren, que la Belgique n'a contribué à l'enrichissement des lettres françaises que depuis 1880. Parmi les noms les plus marquants des écrivains belges, celui de Maeterlinck occupe une place privilégiée et tout à fait personnelle.

Ses nombreuses œuvres dramatiques introduisent dans la littérature française un mysticisme jusque-là inconnu, d'inspiration absolument septentrionale.

Ses ouvrages philosophiques, tout comme son théâtre, sont d'une beauté et d'une originalité telles qu'ils lui ont acquis une renommée universelle.

Parmi ces ouvrages citons au hasard: "Sagesse et Destinée", "La Vie des Abeilles", "La Vie des Termites", et, comme théâtre, "Pelléas et Mélisande", "Sœur Béatrice", "Intérieur", "L'Intruse", "Les Aveugles", "L'Oiseau Bleu", "Monna Vanna".

Moins connu comme poète, il a cependant écrit de délicieux poèmes. Jugez-en par cette si célèbre. . .



CHANSON

— Et s'il revenait un jour,
Que faut-il lui dire?
— Dites-lui qu'en l'attendant
Jusqu'à s'en mourir...
— Et s'il m'interroge encore
Sans me reconnaître?
— Parlez-lui comme une sœur,
Il souffre peut-être...

— Et s'il demande où vous êtes,
Que faut-il répondre?
— Donnez-lui mon anneau d'or
Sans rien lui répondre...
— Et s'il veut savoir pourquoi
La salle est déserte?
— Montrez-lui la lampe éteinte
Et la porte ouverte...

— Et s'il m'interroge alors
Sur la dernière heure?
— Dites-lui que j'ai souri
De peur qu'il ne pleure...

Grammaire. Vocabulaire.

(1) *Odorant, odorante*. Adj. Qui répand une odeur et particulièrement une bonne odeur. Cet adjectif est surtout usité en poésie.

(2) *Allégresse*, n. f. Remarquez: *allégre, allégrement, allégrement*, moins usuels que *joie, joyeux, joyeusement* ou *gai, gaillard, gaiement*.

(3) *Se mêlent*. Près. du verbe *se mêler*: Au sens propre, *mêler* signifie faire un mélange de substances diverses. Ici, *se mêler* a le sens de *prendre part, s'ingérer*. Une expression courante: "*Mêlez-vous de vos affaires...*" c-à-d: ne vous occupez pas tant des autres.

(*) *Cieus* pl. de *Ciel*. Ce mot admet deux pluriels: *cieux* et *cieus*. *Cieus* est plus usité et s'applique à l'ensemble de la voûte céleste:
Les astres qui brillent dans les *cieus*.

Le pluriel *cieus* sert à désigner une partie limitée de la voûte céleste, la partie supérieure d'un lit, d'une carrière:

Les *cieus* de l'Uruguay et de la Grèce sont très beaux.

Cet artiste peint de magnifiques *cieus*.

(*) *Tressaillent*. Prés. du verbe *tressaillir*: qui fait de brusques secousses, des mouvements soudains.

Prés.: Je tressaille, nous tressaillons. Fut.: Je tressaillirai. Pas. simple: Je tressaillais. Part. pas.: Tressailli.

Conjuguiez de même: *Assaillir*.

Exercice d'application.

Ce qui vaut... Donnez d'autres exemples de l'emploi du pronom *ce*. Construisez des phrases dans chacune desquelles entrera l'un des pronoms démonstratifs: *celui, celle, ceux, celles, celui-ci, celle-ci, ceux-ci, celles-ci, celui-là, celle-là, ceux-là, celles-là*.

La ruche.

... Afin de suivre aussi simplement que possible (*) l'histoire annuelle de la ruche, nous prendrons une ruche qui se réveille au printemps et se remet au travail, et nous verrons se dérouler dans leur ordre naturel les grands épisodes de la vie de l'abeille à savoir (2): la formation et le départ de l'essaim (3), la fondation de la cité nouvelle, la naissance, les combats et le vol nuptial (4) des jeunes reines, le massacre des mâles et le retour du sommeil de l'hiver.

Chacun de ces épisodes apportera de lui-même tous les éclaircissements (5) nécessaires sur les lois, les particularités, les habitudes, les événements, en sorte qu'au (6) bout de l'année apicole, qui est brève et dont l'activité ne s'étend guère (7) que d'avril à la fin de septembre, nous aurons rencontré tous les mystères de la maison du miel.

Pour l'instant, avant que de l'ouvrir et d'y jeter un coup d'œil général, il suffit (8) de savoir qu'elle se compose d'une reine, mère de tout son peuple; de milliers d'ouvrières ou neutres, femelles incomplètes et stériles, et enfin de quelques centai-

nes de mâles, parmi lesquels sera choisi l'époux unique et malheureux de la souveraine future que les ouvrières éliront (9) après le départ plus ou moins volontaire de la mère régnante...

MAETERLINCK.

Grammaire. Vocabulaire.

(*) *Aussi simplement que possible. Aussi... que* marque l'égalité dans la comparaison.

(2) *A savoir*. Cette formule sert à développer, à détailler une expression générale, une idée. On peut la remplacer ici par *c'est-à-dire*.

(3) *Essaim*, n. m. Groupe d'abeilles ou d'autres insectes qui se sépare d'une colonie. *Essaimer, essaimage*.

(4) *Nuptial*, adj. *t* se prononce comme *ss*, comme dans: *attention, patient, torrentiel, ambitieux*.

(5) *Eclaircissements*, n. m. (dérivé d'*éclaircir*). Rendre plus clair, plus intelligible.

(6) *En sorte que*, locution conjonctive, de manière que, de façon que...

(7) *ne... guère*, forme la négation comme *ne... pas, ne... point*, en y ajoutant l'idée de *peu, pas beaucoup*.

Il ne travaille *guère*. Il ne travaille pas beaucoup.

(8) *suffire*, v. n. Ind. prés.: Je suffis, nous suffisons. Imp.: Je suffirais. P. déf.: Je suffis. Fut.: Je suffirai. Subj. Prés.: que je suffisse. Part. Passé: suffi.

(9) *élire*, v. trans., se conjugue comme *lire*.

Exercices de conversation ou de rédaction.

I. *L'abeille*, insecte utile. — La vie des abeilles. — La ruche.

II. Parlez de *Maeterlinck*.

Exercice d'application.

Chacun de ces épisodes...

Donnez des exemples de l'emploi des pronoms indéfinis: *chacun, aucun, en, quelqu'un, personne, nul, rien*.

La Cigale et la Fourmi.

La cigale ayant chanté

Tout l'été,

Se trouva fort (1) dépourvue

Quand la bise fut venue;

Pas un seul petit morceau ⁽²⁾
 De mouche ou de vermineuse.
 Elle alla crier famine ⁽²⁾
 Chez la fourmi sa voisine,
 La priant de lui prêter
 Quelque grain pour subsister,
 Jusqu'à la saison nouvelle.
 « Je vous paierai », lui dit-elle,
 « Avant l'août, foi d'animal,
 « Intérêt et principal ».
 La fourmi n'est pas prêteuse;
 C'est là son moindre défaut.
 « Que faisiez-vous au temps chaud ? »
 Dit-elle à cette emprunteuse.
 — « Nuit et jour, à tout venant ⁽⁴⁾,
 « Je chantais, ne vous déplaie ⁽³⁾ ».
 — « Vous chantiez ? J'en suis fort aise.
 « Eh bien ! dansez maintenant ! »

LA FONTAINE.

Jean de La Fontaine (Château-Thierry 1621 - Paris 1695). Appartient à la grande école classique qui glorifia les lettres françaises sous le règne de Louis XIV. Malherbe fut le précurseur de ce mouvement littéraire dont Boileau est considéré à juste titre comme le « chef d'orchestre ».

Mais les gloires les plus pures du classicisme sont : Corneille et Racine dans la Tragédie, Molière dans la Comédie, Bossuet dans l'Éloquence et La Fontaine dans la Fable.

La Fontaine fut donc un grand classique, mais il fut mieux que cela : « Il fut », dit Sainte-Beuve, « notre seul grand poète personnel et rêver avant André Chénier ». Et il fut un grand poète parce que sa fantaisie, sa grâce, son art ne pouvaient se soumettre aux lois sévères du classicisme et lui imposaient une liberté, un « lyrisme » qui le rapproche de nous. Il est aussi — chose rare à l'époque — un grand peintre de la nature, des paysages et des animaux. Il a abordé presque tous les genres littéraires, mais ce sont ses fables qui font sa célébrité, son immortalité. Elles n'ont rien de froid ni de didactique ; il a su en faire de délicieuses œuvres d'art. « Telle fable » dit Lanson « est un conte, exquis de mœurs ou saisissant de réalité (La Laitière et le Pot au lait) ; telle est une idylle (Tircis et Amarante) ; telle, une épique (Les deux pigeons) ».



Chose curieuse, les contemporains de La Fontaine, admirateurs du classicisme et esclaves de ses lois, ont admiré ce fabuliste et lui ont pardonné, ou ont même aimé en lui, sa délicate originalité.

Grammaire. Vocabulaire.

(1) *Fort*, adjectif employé adverbialement. Beaucoup, extrêmement. *Fort* se met avant les adjectifs et les adjectifs qu'il modifie : *Fort* heureusement, *fort* aimable, *fort* beau ; et après le verbe, ou entre l'auxiliaire et le participe : Il trappe *fort*, il m'a *fort* diverti.

(2) *Pas un seul petit morceau*, c.-à-d. ni un seul petit morceau.

(3) *Famine* (de *faim*), n. f. manque d'aliments.

(4) *A tout venant*. Au premier venu.

(5) *Ne vous déplaie*. C'est-à-dire : que cela ne vous déplaie. Du verbe *déplaire* qui se conjugue comme *plaire*.

Exercices de conversation ou de rédaction.

- I. Racontez la fable « La cigale et la fourmi ».
- II. Parlez de La Fontaine.

Réhabilitation de la fourmi.

Le ciel obscurci, la bise venue,
 La cigale, ayant chanté tout l'été,
 Alla demander quelque charité
 Chez une fourmi qu'elle avait connue.

« J'ai grand-faim ⁽¹⁾, dit-elle, et me voilà nue... »
 La fourmi n'est pas ce qu'on a conté,
 Et, quoique ⁽²⁾ vivant de paille menue,
 Elle a dans le cœur beaucoup de bonté.

« Mangez, lui dit-elle, ouvrez mon armoire.
 Je m'ennuie ⁽³⁾ un peu sous la terre noire,
 Dans ces trous obscurs où je vis sans feu.

« Mangez et chantez, aimable personne !
 Vos chants me feront revoir le ciel bleu,
 Et me rendront plus que je ne vous donne ! »

AUTRAN.

Joseph Autran (1813-1877), auteur de plusieurs recueils de poésies et de quelques drames, fut membre de l'Académie Française. Parmi ses ouvrages, on se souvient de: "La Vie Rurale"; "Poèmes de la Mer", "Sonnets Capricieux".

Grammaire. Vocabulaire.

- (1) *Grand-faim*. Rappelez-vous pourquoi on dit *grand-faim* et pas *grande faim* comme *grand-mère*, *grand-place*, etc.
 (2) *Quoique*. Conj. Bien que. Ne pas confondre cette conjonction avec "quoique", en deux mots: *quoique*, pron. relatif, antécédent de *que*, pron. relatif: *quoique* que vous disiez, je ferais mon devoir.
 (3) *Je m'ennuie*. (Prononcez: *Je m'en-nui*). Présent du verbe *s'ennuyer*. Comme pour tous les verbes en *uyer* et *oyer*, l'y est remplacé par i devant e muet.

Exercice de conversation ou de rédaction.

Racontez la poésie "La réhabilitation de la fourmi".

Exercice d'application.

Quoique vivant de paille menue...

Donnez des exemples de l'emploi des conjonctions: *quoique*, *ou*, *car*, *mais*, *donc*.

Les papillons.

(L'oncle Paul est un savant entomologiste. Ses neveux, Jules et Emile, aiment à entendre ses intéressants récits sur les insectes...).

Emile et Jules étaient en admiration devant les papillons qui voletaient (1) sur les fleurs du jardin. Oh! qu'ils sont beaux! se disaient-ils; oh! mon Dieu! qu'ils sont beaux! Il y en a dont les ailes sont barrées de rouge sur un fond grenat; il y en a d'un bleu vif avec des taches orangées; d'autres sont blancs et frangés d'aurure (2).

Ils ont sur le front deux fines cornes, deux antennes, tantôt effilées en aigrette, tantôt découpées en panache. Ils ont sous la tête une trompe, un suçoir (3) aussi mince qu'un cheveu et roulé en spirale.

Quand ils s'approchent d'une fleur, ils déroulent la trompe et la plongent au fond de la corolle pour y boire une goutte de liqueur mielleuse (4).

Oh! qu'ils sont beaux! Oh! mon Dieu! qu'ils sont beaux! Mais si l'on vient à les toucher, leurs ailes se flétrissent et laissent entre les doigts comme une fine poussière de métaux précieux.

L'oncle vint...

(et il parle à ses neveux des papillons qui volent dans le jardin; il les leur nomme un à un et il leur décrit la chenille de chacun. Puis il ajoute...)

De cette abjecte vermine, la métamorphose fait les papillons, ces délicieuses créatures avec lesquelles les fleurs peuvent seules rivaliser d'élégance.

Vous savez tous le conte de Cendrillon: Ses sœurs sont parties pour le bal, bien fières, bien pimpantes (5). Cendrillon, le cœur gros (6), surveille la marmite. Arrive la marraine. "Va, dit-elle, au jardin quérir (7) une citrouille".

Et voilà que la citrouille évidée se change, sous la baguette de la fée marraine, en un carrosse doré. "Cendrillon, fait-elle encore, lève la trappe de la souris".

Six souris s'en échappent, aussitôt touchées de la magique baguette, aussitôt métamorphosées en six chevaux d'un beau gris pommelé (8). Un rat à maîtresse barbe devient un gros cocher doué d'une triomphante moustache.

Six lézards qui dormaient derrière l'arrosoir deviennent des laquais tout de vert chamarrés, qui montent aussitôt derrière le carrosse. Enfin les méchantes nippes (9), les nippes crasseuses (10) de la pauvre fille sont changées en habits de drap d'or et d'argent semés de pierreries. Cendrillon part pour le bal, chaussée de pantoufles de verre. Mieux que moi, vous savez apparemment le reste...

Ces puissantes marraines pour qui c'était un jeu de changer des souris en chevaux, des lézards en laquais, de laides nippes en habits somptueux, ces gracieuses fées qui vous émerveillent de leurs fabuleux prodiges, que sont-elles, mes chers

enfants, en comparaison de la réalité, la grande fée du bon Dieu, qui, d'un ver impur, objet de dégoût, sait faire une ravissante créature!

Elle touche de sa divine baguette une misérable chenille, un ver abject qui bave dans le bois pourri, et le miracle est fait: la dégoûtante larve est devenue un scarabée tout reluisant d'or, un papillon dont les ailes d'azur auraient fait pâlir la toilette princière de Cendrillon...

J. H. FABRE.
(Les Ravageurs).

J. H. Fabre (1823-1915), savant naturaliste, est appelé parfois "le Virgile des insectes" car il est souvent aussi grand comme poète, quoiqu'il n'écrive pas en vers, que comme entomologiste. Ses "Souvenirs Entomologiques" sont un chef-d'œuvre d'observation patiente sur la vie et les mœurs des insectes.

Le style de Fabre est attrayant, plein de vie, de simplicité et de bonhomie.

Grammaire. Vocabulaire.

- (1) Qui volaient. Imp. du verbe *voler*. On redouble le *t* devant une syllabe muette: *je vole*, *ils volent*, *il volera*.
- (2) *Frangé d'azur*. c. à d. qu'ils ont des franges d'un jaune doré.
- (3) *Suoir*, n. m. Organe qui sert à sucer.
Le suffixe *oir* ou *oire* indique:
1° L'instrument ou l'organe qui sert à faire l'action: Un *suoir*, un grattoir, un *séchoir*, une *mâchoire*.
2° Le lieu où se fait une action: un *dortoir*, un *réfectoire*.
- (4) *Mielles*, *mielleuse*, adj. (de miel). Qui a l'aspect du miel. Au figuré: hypocrite, doucereux: Parler sur un ton *mielleux*.
- (5) *Pimpantes* (masc. sing. *pimpant*). Adj. élégant, joli.
- (6) *Le cœur gros*, c. à d. affligé, triste.
- (7) *Querir*, v. Chercher avec l'intention de rapporter. Ce verbe n'est employé qu'à l'infinitif et après les verbes *aller*, *venir*, *envoyer*.
- (8) *Gris pommé*. Gris avec des taches blanches.
- (9) *Nippes*, n. f. vieux vêtements.
- (10) *crasseux*, adj. couvert de crasse, sale.

Exercices de conversation ou de rédaction.

- I. *Les papillons*. La vie des papillons. Métamorphoses. — Les papillons dans le jardin.
- II. Racontez le conte de "Cendrillon".

Exercice d'application.

Copiez le passage chenillé en mettant les verbes au conditionnel présent: Six souris s'en échapperaient....

* L'araignée et le ver à soie.

L'araignée, en ces mots, raillait le ver à soie:
"Bon Dieu! que de lenteur dans tout ce que tu fais!
Vois combien peu de temps j'emploie
A tapisser un mur d'innombrables filets".
—"Soit!, répondit le ver, mais ta toile est fragile;
Et puis, à quoi sert-elle? à rien.
Pour moi, mon travail est utile;
Si je fais peu, je le fais bien."

LE BAILLY.

Antoine François Le Bailly (Caen 1756-1832) fut un bon fabuliste français, mais, dans ce genre, le nom de La Fontaine éclipsa tous les autres.

Exercice de conversation ou de rédaction.

Racontez la fable "L'araignée et le ver à soie". Pourquoi le travail du ver à soie est-il utile?

* Le Papillon.

Naître avec le printemps, mourir avec les roses,
Sur l'aile des zéphirs, nager dans un ciel pur;
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer (1) de parfums, de lumière et d'azur;
Secouant, jeune encor (2), la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles:
Voilà du papillon le destin enchanté!
Il ressemble au désir qui jamais ne repose,
Et, sans se satisfaire effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel, chercher la volupté!

LAMARTINE.

Alphonse Marie Louis de Lamartine (Mâcon 1796 - Paris 1869) est le poète romantique par excellence. Sentimental, idéaliste, mélancolique sans amertume, sans blasphème, il écrit ses vers avec une insouciance, une facilité extraordinaires et ils sont d'une ampleur, d'une harmonie incomparables. On a dit que "Lamartine est la poésie même" car la poésie est pour lui l'expression spontanée des sentiments. Aussi est-il éminemment sincère.

Dans "Les Méditations", il a donné tout l'élan de son génie. Après cela, il a écrit encore bien de merveilleux poèmes, mais il n'a plus jamais été aussi pur, aussi spontané, aussi sincère. Il écrivit cependant "Jocelyn", des romans: "Graciosa", "Raphaël"... de l'histoire: "Histoire des Girondins". Il fut politicien. Membre du gouvernement provisoire en 1848, il fut l'idole de la France. A soixante ans, il était ruiné. Cette vie tourmentée et le besoin d'écrire pour gagner de l'argent expliquent bien pourquoi ses ouvrages n'avaient plus toutes les qualités du chef-d'œuvre de sa jeunesse heureuse, tout en étant toujours les œuvres d'un grand artiste, du "plus poète de nos poètes".



Grammaire. Vocabulaire.

(¹) *S'entier*, v. (pron. s'an-ni-tré). Se rendre terre.

(²) *Encor*. En poésie on peut écrire *encor* au lieu de *encore*.

VI

Les Eléments

Les Éléments

(La Terre. — L'eau. — L'air. — Le feu).

Les Éléments

(La Terre. — L'eau. — L'air. — Le feu).

Généralités.

Prose : La mort de la Terre. — Anatole France.

Poésie : J'étais monté plus haut... — Th. Gautier.

Prose : La tempête. — Pierre Loti.

Poésie : La mer. — Brizeux.

Prose : La pluie. — Jules Renard.

» La mort du feu. — J. H. Rosny (aîné).

Les philosophes grecs considéraient — tout comme nos chimistes — que les aspects multiples de la matière sont dus à des transformations d'un nombre réduit de corps qu'ils appelaient "éléments" et que la science moderne désigne sous le nom de "corps simples". Mais la chimie a pu établir, grâce à l'expérience, la liste des corps simples actuellement connus et isolés, tandis que les anciens émettaient des hypothèses contradictoires et dépourvues de toute confirmation expérimentale. C'est ainsi que les uns croyaient à un élément unique qui était soit la terre, soit le feu, soit l'eau, soit l'air, soit l'éther, tandis que d'autres considéraient nécessaire la réunion de tous ces éléments.

Le mot "éléments" a été conservé dans le langage courant pour désigner ces aspects de la nature : la terre, l'air, etc..., mais nous ne lui attribuons plus sa signification originelle de "corps élémentaires".

LA TERRE.

La cosmographie nous apprend que l'Univers est formé par les astres qui peuvent être des étoiles, des planètes, des satellites, des comètes.

La Terre — la planète que nous habitons — et ses sœurs : Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune, tournent autour du Soleil, étoile qui leur donne la lumière et la chaleur.

Outre son mouvement de translation autour du Soleil, notre planète a un mouvement de rotation autour de son axe.

La géographie nous enseigne que la Terre a la forme d'une sphère légèrement aplatie vers les pôles et renflée à l'équateur (force centrifuge).

Pour déterminer les positions relatives des parties de la Terre, nous avons établi les points cardinaux : nord, sud, est, ouest. Nous distinguons en outre : les deux pôles ; l'équateur qui

divise la Terre en deux hémisphères; les tropiques (T. du Cancer, T. du Capricorne); les cercles polaires, et les parallèles et les méridiens avec leurs indications de latitude et de longitude.

La géographie nous a aussi appris à distinguer les cinq continents (Amérique, Europe, Asie, Afrique, Océanie), les cinq océans (O. Atlantique, O. Pacifique, O. Indien, O. Boréal ou Arctique ou O. Glacial du Nord et O. Austral ou Antarctique ou O. Glacial du Sud) et de nombreux accidents géographiques: îles, presqu'îles, péninsules, isthmes, caps, montagnes (chaînes, massifs, pics, glaciers, collines, monticules), plaines, plateaux, vallées, déserts, oasis, volcans, mers, lacs, fleuves, rivières, ruisseaux, torrents, sources, détroits, golfes, etc....

L'EAU.

La chimie et la physique nous ont enseigné les propriétés de ce précieux élément, aussi connaissons-nous ses trois états: solide (glace), liquide (eau), et gazeux (vapeur), son point d'ébullition (100° C) et son point de fusion (0° C), sa composition chimique ($H^2 O : 2$ atomes d'hydrogène + 1 atome d'oxygène = 1 molécule d'eau), sa densité (1 à 3,9° C), sa chaleur spécifique (1 à 15° C), etc....

La géographie physique, à son tour, nous a fait connaître le rôle important de l'eau dans la nature. Nous savons qu'elle se trouve en quantité constante à la surface de la terre malgré sa circulation continue: L'eau des océans et des mers, évaporée par la chaleur solaire, passe à l'atmosphère sous forme de vapeur et va former les nuages qui se condensent et donnent la pluie, la neige ou la grêle lorsqu'ils se trouvent dans une couche atmosphérique de pression suffisante et de température assez basse. L'eau de pluie alimente les cours d'eau qui la restituent à l'océan.

Les usages de l'eau sont infinis. Elle est indispensable à notre hygiène, à l'industrie, à l'agriculture. Mieux encore! Sans elle, la vie, animale et végétale, serait impossible.

L'AIR.

Notre planète est entourée par une couche d'air appelée atmosphère qui a environ 80 kilomètres d'épaisseur.

L'air est un mélange — et non pas une combinaison — d'oxygène

et d'azote (nitrogène) et de quelques gaz rares qui s'y trouvent en très petite quantité comme l'argon, le néon, le krypton, le xénon, l'hélium. Il contient aussi, en dissolution, de la vapeur d'eau, de l'acide carbonique, du gaz ammoniac.

Les variations de température de l'atmosphère provoquent la formation des vents dont les uns sont absolument irréguliers tandis que d'autres, dus à une cause constante, sont parfaitement réguliers (vents alizés).

L'air, comme toute la matière, est soumis à la pesanteur, il est donc pesant. Le poids de l'air se manifeste par la pression atmosphérique que nous mesurons au moyen du baromètre (baromètre à cuvette de Torricelli, bar. à siphon, bar. enregistreur ou barographe, etc....)

Il est inutile d'insister sur la nécessité de l'air dans la nature, car nous savons tous que cet élément est indispensable à la respiration des animaux et des végétaux, à la combustion, à la propagation du son, et que l'homme utilise la force du vent qui fait tourner les moulins ou qui gonfle les voiles des bateaux...

LE FEU.

Le feu, manifestation de lumière et de chaleur d'une combustion violente, a été vénéré par l'homme primitif qui savait que le pouvoir de manipuler cet élément vorace lui donnait une supériorité incontestable sur les animaux.

Le feu lui permettait de dominer les ténèbres — pleines de dangers — de la nuit, de lutter contre le froid, d'éloigner les bêtes féroces, de cuire ses aliments, de forger le fer pour en faire des armes...

LES ÉLÉMENTS DÉCHAÎNÉS...

Cette expression exprime l'impuissance de l'homme devant la force formidable des éléments qui sont pour lui de si précieux auxiliaires tant qu'il les domine et qui deviennent des ennemis irrésistibles quand ils échappent à son pouvoir limité.

La terre, généralement hospitalière et généreuse, a des régions inaccessibles; ses volcans vomissent parfois la destruction et la mort; ses mouvements brusques (tremblements de terre) anéantissent en un moment l'œuvre de plusieurs siècles d'efforts humains.

L'eau, fertilisante et fraîche, devient horriblement dévastatrice dans les tempêtes, les inondations, les trombes...

L'air qui nous donne les brises délicieuses et les doux zéphyrs, nous donne aussi les effroyables ouragans, les cyclones désoleurs.

Le feu enfin, source de notre progrès et de notre civilisation, transforme en un instant des richesses acquises à force de longs sacrifices en un monceau de cendres...

La mort de la Terre.

Il fut un temps où notre planète ne convenait pas à l'homme. Elle était trop chaude et trop humide. Il viendra un temps où elle ne lui conviendra plus: elle sera trop froide ou trop sèche (*).

Quand le soleil s'éteindra (*), ce qui ne peut manquer, les hommes auront disparu depuis longtemps. Les derniers seront aussi dénués (*) et stupides qu'étaient les premiers. Ils auront oublié tous les arts et toutes les sciences. Ils s'éteindront misérablement dans des cavernes, au bord des glaciers qui rouleront alors leurs blocs transparents sur les ruines effacées des villes où maintenant on pense, on aime, on souffre, on espère. Tous les ormes, tous les tilleuls seront morts de froid; et les sapins régneront seuls sur la terre glacée. Ces derniers hommes, désespérés sans même le savoir, ne connaîtront rien de nous, rien de notre génie, rien de notre amour, et pourtant ils seront nos enfants nouveaux-nés (*) et le sang de notre sang. Un faible reste de royale intelligence, hésitant dans leur crâne épaissi, leur conservera quelque temps encore l'empire sur les ours (*) multipliés autour de leurs cavernes. Peuples et tribus auront disparu sous la neige et les glaces, avec les villes, les routes, les jardins du vieux monde. Quelques familles à peine subsisteront. Femmes, enfants, vieillards, engourdis pêle-mêle (*), verront par les fentes de leurs cavernes monter tristement sur leur tête un soleil sombre où, comme sur un

tison qui s'éteint, courent des lueurs fauves (*), tandis qu'une neige éblouissante (*) d'étoiles continuera de briller tout le jour dans le ciel noir; à-travers l'air glacial. Voilà ce qu'ils verront; mais, dans leur stupidité, ils ne sauront même pas qu'ils voient quelque chose. Un jour, le dernier d'entre eux exhalera (*) sans haine et sans amour, dans le ciel ennemi, le dernier souffle humain. Et la Terre continuera de rouler, emportant à travers les espaces silencieux les cendres de l'humanité, les poèmes d'Homère et les augustes débris des marbres grecs, attachés à ses flancs glacés. Et aucune pensée ne s'élancera plus vers l'infini, du sein de ce globe où l'âme a tant osé, au moins aucune pensée d'homme. Car qui peut dire si alors une autre pensée ne prendra pas conscience d'elle-même et si ce tombeau où nous dormirons tous ne sera pas le berceau d'une âme nouvelle? De quelle âme, je ne sais. De l'âme de l'insecte, peut-être...

ANATOLE FRANCE.
(Le jardin d'Épicure)

Anatole France (Paris 1844-1924), de son vrai nom Anatole Thibaut, est, sans aucun doute, un des plus célèbres écrivains français de notre époque. Si ses œuvres principales portent le nom de "romans", elles n'en ont cependant pas les caractéristiques usuelles. Cette forme de roman est plutôt un prétexte pour permettre à l'auteur de se présenter lui-même sous l'aspect de "Sylvester Bonnard", de l'abbé Coignard ou de "Monsieur Bergeret" et de nous exposer ainsi, dans un cadre bien choisi, son aimable philosophie. Successeur de Montaigne, de Voltaire et surtout de Renan, il trouve partout, et à toutes les époques de l'histoire, des sujets intéressants pour nous faire de longues causeries intellectuelles où il mêle avec un goût exquis, sa vaste érudition, son ironie sans amertume, son scepticisme plein de tolérance. Mais sous ce langage léger et indifférent de "dilettante" intellectuel, on sent souvent surgir la voix puissante et chaude d'un défenseur enthousiaste des plus grands principes de justice, de raison et de beauté. La souplesse, la clarté et la grâce de son style, la pureté et l'élévation de ses sentiments, la simplicité mêlée à la plus profonde érudition, et, par-dessus tout cela, son ironie invincible, voilà les qualités qui font d'Anatole France un écrivain bien français.



Grammaire. Vocabulaire.

- (¹) sèche adj. fém. de sec.
 (²) s'éteindra, 3^{ème} pers. sing. du futur du verbe s'éteindre. Se conjugue comme atteindre. (Voir note 1, page 6).
 (³) dénuds. P. P. plur. du verbe dénuer composé de dé et de nu, employé dans le sens de: priver de choses nécessaires.
 (⁴) nouveau-nés, adj. m. plur. On dit: un garçon nouveau-né, des enfants nouveau-nés. n. m. Un nouveau-né, des nouveau-nés. Ici, nouveau est invariable parce qu'il s'emploie adverbiallement et signifie nouvellement.
 (⁵) ours. Au sing., on prononce l's de ours comme dans les mots mars et murs, mais au pluriel on prononce our c. à d. que l's est muet comme cela est général pour l's final placé après un r: univers(s), ator(s), toujours(s), attleur(s), ver(s), etc.
 Observez que dans les autres cas où l's suit une consonne il est prononcé si cette consonne est articulée et il reste muet si elle est muette: Un laps de temps, de forts biceps.
 Tem(ps), pol(ds), ga(rs), je pren(ds), pul(ts).
 (⁶) Pêle-mêle, adv. En désordre. Se met toujours après le verbe. Dans ce mot composé nous retrouvons mêle 3^{ème} pers. sing. Prés. Ind. du verbe mêler et un élément: pêle qui ne peut être expliqué que comme une imitation de mêle, sans signification propre.
 (⁷) fauve, adj. Couleur se rapprochant du roux.
 Bêtes fauves, animaux vivant à l'état sauvage.
 (⁸) éblouissant, adj., qui brille d'un vif éclat:
 Une lumière éblouissante.
 Remarquez: éblouir \rightarrow éblouissant \rightarrow éblouissement.

Exercices de conversation ou de rédaction.

- I. La Terre. La Terre dans l'Univers. — Sa forme. — Ses mouvements. — Ses divisions géographiques. — Définissez, un par un, les accidents géographiques.
 II. Parlez d'Anatolie France.

Exercices d'application.

- I. Copiez le passage chenillé en soulignant les verbes irréguliers. Indiquez le temps et la personne de ces verbes:
 Quand le soleil s'éteindra (verbe s'éteindre au futur simple, 3^{ème} pers. du sing.).....
 II. Conjugaison orale des verbes s'éteindre, disparaître, connaître et d'autres verbes terminés en eindre ou en aître.

* J'étais monté plus haut.

J'étais monté plus haut que l'aigle et le nuage;
 Sous mes pieds s'étendait un vaste paysage,
 Cerclé (¹) d'un double azur par le ciel et la mer;
 Et les crânes pelés des montagnes géantes
 En foule jaillissaient (²) des profondeurs béantes (³),
 Comme de blancs écueils sortant du gouffre amer.
 C'était un vaste amas d'éboulements (⁴) énormes,
 Des rochers grimaçant (⁵) dans des poses difformes,
 Des pics dont l'œil à peine embrasse la hauteur,
 Et la neige faisant une écume à leur crête,
 On eût dit une mer prise un jour de tempête,
 Un chaos (⁶) attendant le mot du Créateur.

TH. GAUTIER. (*)

(*) Voir note biographique pag. 41.

Grammaire. Vocabulaire.

- (¹) Cercle c. à d. entouré. Circum, mot latin, donne les mots français: de formation savante: cirque, circulaire, circulation, circonférence, circonflexe, circonstance, etc.; de formation populaire: cercle, cercler, encercler, cerceau, etc.
 (²) Jaillissaient. 3^{ème} pers. pl. Imp. du verbe jaillir. Surgir impétueusement en parlant des liquides. Ici, jaillir a le sens de: se montrer, apparaître.
 (³) béantes, adj. verbal f. pl. tiré de l'ancien verbe béer, actuellement bayer, être ouvert: Regarder quelqu'un bouche béante ou bouche bée. Bayer aux cornelles, regarder naïvement en l'air. Bâiller appartient à la même famille.
 (⁴) éboulements. n. m. pl. Dér. d'ébouler: écrouler.
 (⁵) Grimacant. P. prés. du verbe grimacer: faire la grimace. Des rochers grimaçant c. à d. qui offrent un aspect irrégulier et grotesque comme une grimace.
 (⁶) Chaos. N'oubliez pas qu'il faut prononcer: Ka-o (voir note 13, p. 61).

La tempête.

(Fragments)

(Les pêcheurs d'Islande sont surpris par la tempête...)

Il faisait trop beau depuis quelques jours, cela devait finir.

La brise soufflait sur ce conciliabule ⁽¹⁾ de bateaux, comme éprouvant le besoin de l'éparpiller ⁽²⁾, d'en débarrasser ⁽³⁾ la mer; et ils commençaient à se disperser, à fuir comme une armée en déroute, — rien que devant cette menace écrite en l'air, à laquelle on ne pouvait plus se tromper...

Cela soufflait toujours plus fort, faisant frissonner ⁽⁴⁾ les hommes et les navires...

... Ils se hâtaient ⁽⁵⁾ tous de s'en aller, — les uns, pour chercher un abri dans les fiords ⁽⁶⁾, tenter d'arriver à temps; d'autres, préférant dépasser la pointe sud d'Islande, trouvant plus sûr de prendre le large ⁽⁷⁾ et d'avoir devant eux de l'espace libre pour filer ⁽⁸⁾ vent arrière ⁽⁹⁾. Ils se voyaient encore un peu les uns les autres; ça et là, dans les creux de lames, des voiles surgissaient, pauvres petites choses mouillées, fatiguées, fuyantes, — mais tenant debout tout de même ⁽¹⁰⁾, comme ces jouets d'enfant en moelle ⁽¹¹⁾ de sureau que l'on couche en soufflant dessus, et qui toujours se redressent.

... Toujours plus fort ce grand souffle qui agitait toute chose. Le croiseur était parti vers les abris d'Islande; les pêcheurs restaient seuls sur cette mer remuée qui prenait un air mauvais et une teinte affreuse. Ils se pressaient, pour leurs dispositions de gros temps ⁽¹²⁾. Entre eux les distances augmentaient; ils allaient se perdre de vue.

... En quelques heures, tout était labouré, bouleversé dans cette région la veille si calme, et, au lieu du silence d'avant, on était assourdi de bruit.

... Une clameur géante sortait des choses comme un prélude d'Apocalypse ⁽¹³⁾ jetant l'effroi des fins de monde. Et on y distinguait des milliers de voix: d'en haut, il en venait

de sifflantes ou de profondes, qui semblaient presque lointaines à force d'être immenses: cela, c'était le vent, la grande âme de ce désordre, la puissance invisible menant tout. Il faisait peur, mais il y avait d'autres bruits, plus rapprochés, plus matériels, plus menaçants de détruire, que rendait l'eau tourmentée, grésillant ⁽¹⁴⁾ comme sur des braises... Toujours cela grossissait.

... Les lames se faisaient toujours plus hautes, plus follement ⁽¹⁵⁾ hautes et pourtant elles étaient déchiquetées ⁽¹⁶⁾ à mesure; on en voyait de grands lambeaux verdâtres, qui étaient de l'eau retombante que le vent jetait partout. Il en tombait de lourdes masses sur le pont, avec un bruit claquant, et alors la "Marie" vibrail tout entière, comme de douleur. Maintenant on ne distinguait plus rien, à cause de toute cette bave ⁽¹⁷⁾ blanche, éparpillée; quand les rafales gémissaient plus fort, on la voyait courir en tourbillons plus épais, — comme, en été, la poussière des routes. Une grosse pluie, qui était venue, passait aussi tout en blais ⁽¹⁸⁾, horizontale, et ces choses ensemble sifflaient, cinglaient ⁽¹⁹⁾, blessaient comme des lanières ⁽²⁰⁾...

PIERRE LOTI.

Pierre Loti (Rochefort-sur-Mer 1856 - Hendaye 1923), de son vrai nom

Jules Vland, était officier de marine. Admireur, dans ses nombreux romans, a-t-il dépeint avec maîtrise la vie à bord, la mer et les régions exotiques qu'il a visitées en fin observateur et en artiste délicat. Subjectif et spontané, peintre d'un impressionisme merveilleux, Loti rappelle par ces qualités les romantiques et surtout Chateaubriand. Mais ne cherchez pas dans ses œuvres les grands principes littéraires ou religieux du romantisme, ni les procédés scientifiques du studieux naturalisme, ni la pensée profonde des romanciers psychologues. Cherchez-y simplement l'émotion d'une sensibilité exquise et vous la trouverez à chaque page dans "Aziyadé", "Les Désenchantées" ou "Madame Chrysanthème" sous des cieux exotiques, dans "Mon frère Yves", "Mateo" ou "Pêcheurs d'Islande" chez les rudes pêcheurs, dans le "Roman d'un Spahi" au Sénégal ardent, dans toutes ses œuvres enfin.



Grammaire. Vocabulaire.

- (1) *conciliable* n. m. Sens propre: assemblée de prélats schismatiques, réunion secrète. Ici, au figuré: assemblée, réunion isolée.
- (2) *épargiller*, v. a. Disperser. Rapprochez ce mot de l'adjectif *épars*, du verbe *disperser*, du subst. *dispersion*.
- (3) *débarrasser*, verbe, enlever ce qui est un obstacle, ce qui embarrasse.
- (4) *frissonner*, v. dérivé de *frisson*.
- (5) *Ils se hâtaient* c. à. d. ils s'empressaient
hâte \rightarrow hâter \rightarrow hâtif \rightarrow hâtivement.
- (6) *Fjords* ou *fjords* (mot norvégien). Baies étroites et profondes, entourées de montagnes abruptes. Les fjords sont nombreux sur les côtes de la Norvège, de l'Ecosse et dans certaines parties de l'Amérique du Nord.
- (7) *le large* n. m., la pleine mer.
- (8) *filer*, verbe, littéralement: faire du fil; au figuré: s'en aller rapidement.
- (9) *Arrière*. On nomme ainsi la partie postérieure d'un navire c. à. d. la poupe. Un vent *arrière*, celui qui souffle à l'arrière.
- (10) *Tout de même* c. à. d. malgré tout, quand même.
- (11) *moelle* n. f. prononcez: *moil*. La moelle d'un os, la moelle d'une plante.
moelle \rightarrow moelleux.
- (12) *Gros temps*. Mauvais temps.
- (13) *Apocalypse* n. f. venant du grec où il signifie: révélation. Livre qui révèle les destinées de l'humanité, la fin du monde.
- (14) *grésillant*. Part. prés. de *grésiller*: faire le bruit du grésil qui tombe. Le grésil est une petite grêle.
- (15) *Follement*. Remarquez: *Fou* \rightarrow fol \rightarrow folle \rightarrow follement.
(Voir note 1, page 4 et note 11 p. 18).
- (16) *déchiquetée*. Taillée, hachée en petites parties.
- (17) *baue* n. f. Ici, écume, mousse.
- (18) *En dials* c. à. d. obliquement, de côté.
- (19) *cinglaient*. Du verbe *cingler*. (Voir note 5, page 6).
- (20) *lanière* n. f. Courroie: une lanière de cuir.

Exercices de conversation ou de rédaction.

- I. Décrivez une tempête.
- II. Parlez de *Pierre Loti*.

Exercices d'application.

- I. Copiez le passage chenillé en soulignant les prépositions.
- II. Construisez d'autres phrases dans chacune desquelles entrera une de ces prépositions.

La mer.

La mer! J'aime la mer mugissante et houleuse (1),
Ou, comme en un bassin une liqueur huileuse (2),
La mer calme et d'argent. Sur ses flots écumeux
Quel plaisir de descendre et de bondir comme eux,
Ou, mollement bercé, retenant son haleine,
De céder, comme une algue, au flot qui vous entraîne.
Alors, on ne voit plus que l'onde et que les cieux,
Les nuages dorés passant silencieux.
Et les oiseaux de mer, tous allongeant la tête,
Et jetant un cri sourd en signe de tempête.

BRIZEUX.

Auguste Brizeux (Lorient 1806 - Montpellier 1854) a chanté la vie humble de la Bretagne en poèmes simples et délicats.

Grammaire. Vocabulaire.

- (1) *houleuse*, masc.: *houleux*, adj. (à aspiré). Agité, troublé par la houle, c. à. d. ondulation produite sur la mer par un coup de vent.
- (2) *huileuse*, masc.: *huileux*, adj. Dér.: de *huile*. Se dit des choses qui contiennent de l'huile ou qui sont épaisses, visqueuses comme l'huile.

La pluie.

Il pleut, il mouille, c'est la fête à la grenouille. Les nuages muets glissent au ciel comme des fumées d'incendie. Tout ce monde qui réclamait de l'eau doit être content. Le foin allait devenir plus cher que le pain. La rivière se faisait toute petite dans son lit et la terre était sèche au point que, de la regarder, on avait soif.

Pluie, pluie, mouille, mouille, hache (1) l'air, écrase aux vitres tes perles molles; tu peux, jusqu'à ce que tu m'ennuies (2), tomber pour le bien des autres.

Je vois là-bas, dans le pré, un cheval que tu rafraîchis (3). Il cesse de manger l'herbe. Il bouge le moins possible. Il ne perd pas une des gouttes que tu lui donnes. A côté, un bœuf beugle (4) si doucement d'aise (5) qu'à chaque coup il boit une gorgée.

JULES RENARD.

Jules Renard (Châlons 1864 - Paris 1918), l'auteur du roman "Poli de Carotte" et de sa merveilleuse adaptation au théâtre, montre dans cette œuvre délicieuse et si justement célèbre, toutes ses qualités de réaliste précis et minutieux, d'observateur auquel aucun détail n'échappe. L'émotion, sincère et profonde, s'y trouve sans cesse cachée sous une fine ironie qui donne à cet ouvrage, comme à tous ceux de Renard, une saveur toute spéciale.

Grammaire. Vocabulaire.

- (¹) *hache*. Du verbe *hacher*: Couper en petits morceaux avec une *hache*. Est employé ici au sens figuré.
 (²) *Tu m'ennuies*. 2^{ème} pers. du sing. Ind. prés. du verbe *s'ennuyer*. (Voir la note 2, page 8.
 (³) *tu rafraichis*, du verbe *rafraichir*.
 Remarque: *Frais* \Rightarrow *fraîche* \Rightarrow *fraîcheur* \Rightarrow *rafraichir* \Rightarrow *rafraichissant* \Rightarrow *rafraichissement*.
 (⁴) *beugle*. 3^{ème} pers. sing. Ind. prés. du verbe *beugler*, pousser des beuglements. *Beuglement*, cri de la vache.
 (⁵) *Aïse*. Joie, contentement.
 Remarque: *aisé*, facile; *aisément*, facilement; *aisance*, facilité, ou encore: fortune, bien-être; *malaisé*, malaisé.

Exercice de conversation ou de rédaction.

L'eau. Ses propriétés. — La pluie. — Usages de l'eau.

Exercice d'application.

Conjugaison orale (avec une phrase complète) des verbes: *devenir*, *boire*, *s'ennuyer*.

La mort du feu.

"*La Guerre du Feu*" est un merveilleux roman d'aventures où J. H. Rosny (aîné) nous trace un tableau bien vivant des mœurs des hommes primitifs en nous faisant suivre les péripéties de Naoh, un brave guerrier de la tribu des Oulhamr qui sauvera son peuple en lui rendant le feu...

Les Oulhamr fuyaient (¹) dans la nuit épouvantable. Fous de souffrance et de fatigue, tout leur semblait vain devant

la calamité suprême: le Feu était mort. Ils l'élevaient (²) dans trois cages, depuis l'origine de la horde (³); quatre femmes et deux guerriers le nourrissaient nuit et jour.

Dans les temps les plus noirs (⁴), il recevait la substance qui le fait vivre; à l'abri de la pluie, des tempêtes, de l'inondation, il avait franchi les fleuves et les marécages (⁵), sans cesser de bleuir (⁶) au matin et de s'ensanglanter (⁷) le soir. Sa face puissante éloignait le Lion Noir, et le Lion Jaune, l'ours des Cavernes et l'Ours Gris, le Mammouth, le Tigre et le Léopard; ses dents rouges protégeaient l'homme contre le vaste monde. Toute joie habitait près de lui. Il tirait des viandes une odeur savoureuse, durcissait la pointe des épéux (⁸), faisait éclater la pierre dure; les membres lui soutiraient une douceur pleine de force; il rassurait la horde dans les forêts tremblantes, sur la savane (⁹) interminable, au fond des cavernes. C'était le Père, le Gardien, le Sauveur, plus farouche cependant, plus terrible que les Mammouths, lorsqu'il fuyait de la cage et dévorait les arbres.

Il était mort! L'ennemi avait détruit deux cages; dans la troisième, pendant la fuite, on l'avait vu défaillir (¹⁰), pâlir et décroître (¹¹). Si faible, il ne pouvait mordre aux herbes du marécage; il palpitait comme une bête malade. A la fin ce fut un insecte rougeâtre, que le vent meurtrissait à chaque souffle... Il s'était évanoui... Et les Oulhamr fuyaient dépouillés, dans la nuit d'automne...

Faouhm leva les bras vers le soleil, avec un long hurlement:

— Que feront les Oulhamr sans le Feu? cria-t-il. Comment vivront-ils (¹²) sur la savane et la forêt, qui les défendra contre les ténèbres et le vent d'hiver? Ils devront manger la chair crue et la plante amère; ils ne réchaufferont plus leurs membres; la pointe de l'épée demeurera molle. Le Lion, la Bête-aux-Dents-déchirantes, l'Ours, le Tigre, la Grande Hyène, les dévoreront vivants dans la nuit. Qui ressaisira le Feu? Celui-là sera le frère de Faouhm; il aura trois parts de chasse, quatre parts de butin; il recevra en